







[redacted]



# REVUE

# DE PARIS.

# REVUE
# DE PARIS.

SECOND ÉDITIÒN.

3e ANNÉE. — TOME 6e.

Bruxelles,
H. DUMONT, RUE DES AUGUSTINS, N° 16.

1831.

# SOPHIE.

With hospitable ray.
(GOLDSMITH.)

. . . . . Au malheureux qui se traîne douloureusement dans le chemin de la vie il ne faut qu'un rayon d'espoir, de temps à autre, pour aller jusqu'au bout de ses souffrances; au voyageur fatigué, perdu dans les ténèbres, il ne faut que la lumière d'une lampe lointaine pour retrouver tout son courage. Cette lueur hospitalière que je venais d'apercevoir, brillait à la fenêtre d'une ferme située à quelque distance de la lisière du bois, et près de laquelle j'arrivai, fort incertain encore de l'accueil que j'allais recevoir. En effet, se présenter à cette heure dans le voisinage d'un bois, avec une toilette accommodée par l'orage, cela devait inspirer peu de confiance aux hôtes à qui j'allais m'adresser. Du reste, il n'y avait pas à choisir ni à hésiter. Avec le pommeau de ma cravache je heurtre contre les volets fermés d'une chambre basse : un chien de garde fait entendre ses lourds aboiemens, et bientôt après, au-dessus de moi, s'ouvre la fenêtre où, dans le lointain, j'avais aperçus de la lumière. « Qui est là? — Excusez-moi de vous interrompre à cette heure, répondis-je. Voulant aller de Nancy au petit village de R...ourt, je me suis égaré dans les bois, et par ce temps affreux je ne sais où me réfugier. » Alors la personne qui avait ouvert la fenêtre se retournant : « Mon ami, dit-elle, c'est un étranger, un jeune cavalier qui demande à passer la nuit à la maison. »

Je fus fort étonné d'entendre ces mots prononcés par une voix grasseyante, un organe musical et doux comme la voix d'une Parisienne; et je cherchais à m'expliquer cette agréa-

ble surprise, lorsque, peu d'instans après, la barre de fer s'étant ébranlée sur la grande porte de la cour, je vis venir à moi un jeune paysan qui, une lanterne à la main, m'engageait à entrer chez lui, et s'excusait d'un moment de retard avec des expressions d'une politesse et d'une convenance parfaites; il me conduisit dans une salle où une cheminée haute de plusieurs pieds étendait en avant son large manteau. A la lueur de la flamme qui s'élevait dans le foyer je regardai la figure de mon hôte; elle était fatiguée, pâle, et semblait porter l'empreinte des veilles de l'étude et du plaisir, plutôt que la rude marque des labeurs de la campagne. Tandis que ce jeune homme me prodiguait ses soins avec une touchante activité, j'entendis sur l'escalier les pas d'une femme qui descendait; à sa voix, je reconnus la personne qui m'avait parlé à la fenêtre : c'était la maîtresse de la maison. Si la douceur de son organe m'avait surpris, je le fus encore bien d'avantage de son aspect, de sa démarche, de l'aisance de ses manières, du goût exquis de ses paroles, et surtout de la grâce mignonne de son visage, qui semblait plutôt celui d'une jeune femme de la Chaussée-d'Antin que celui d'une personne cachée dans les bois de la Lorraine. Il y avait aussi dans sa *mise* quelque chose d'étrange, un peu du luxe et des précautions de nos villes mêlé à la simplicité des habits villageois. Les paysanes de ces contrées cachent la beauté de leur chevelure sous un bonnet d'étoffe rouge, échancré sur le front et sur les tempes, que deux rubans noirs attachent sous le cou; coiffure à peu près semblable à celle de la reine Marie-Stuart. Ma jolie hôtesse avait bien aussi ce bonnet lorrain; mais, contre l'usage du pays, elle avait disposé de chaque côté de son front deux touffes de cheveux tombant en longues spirales selon la mode de ce temps-là. Ce qui ne me surprit pas moins c'est que, pour vaquer à ses travaux de ménagère, elle avait la précaution de couvrir ses mains d'un gant de peau, et qu'au lieu du sabot grossier où le pied des villageoises se met à l'aise, celle-ci, sous son cotillon de bure, laissait voir,

enfermé dans une chaussure étroite, deux petits pieds dont j'admirai la gracieuse finesse.

A part la rustique simplicité des meubles, ma chambre à coucher était une chambre à coucher de Paris, avec toutes les recherches, les délicatesses dont nos habitudes nous font une exigence; et avant de se retirer, mes hôtes me firent remarquer qu'au chevet de mon lit il y avait quelques rayons chargés de livres. Ce paysan, qui s'était prêté de si bonne grâce à panser mon cheval, et qui n'était guère mieux vêtu que ne le sont en général les valets de charrue, ce bon paysan, dans la courte conversation qu'à l'occasion de ces livres je venais d'avoir avec lui, avait laissé échapper quelques mots qui trahissaient l'homme versé dans les lettres. J'éprouvai quelque peine de voir que la vanité l'avait poussé à quitter un instant son rôle, et qu'il aimait mieux paraître à mes yeux un homme de lettres qu'un laboureur; comme s'il n'était pas mieux de labourer la terre pour se nourrir, soi, sa femme et ses enfans, que de se dessécher le corps et l'esprit à labourer une feuille stérile!... En faisant ces réflexions, je m'endormis, et si bien que le lendemain je dormais encore lorsque mon hôte, inquiet d'un silence aussi long-temps prolongé, vint m'avertir qu'il était midi, et me proposer d'être mon guide à travers les bois jusqu'au village de R...court. Les excuses que je fis à cette offre obligeante ne firent que lui prouver combien elle m'était agréable. Je m'habillai à la hâte, et passai dans la salle voisine pour prendre congé de la jeune femme. Qu'elle était élégante et jolie! Combien j'aurais voulu avoir été plus long-temps son pensionnaire, pour être en droit de lui demander le baiser du départ!

Cependant nous étions dans la cour, où son mari m'attendait avec les deux chevaux. Elle s'approcha de lui, et enlaçant son bras dans le sien, penchée sur sa poitrine, et levant vers lui ses grands yeux noirs, elle lui dit avec une douce voix: « Joseph, ne me laissez pas long-temps seule, et prenez bien garde qu'il ne vous arrive en chemin quelque

accident. » Joseph, souriant de ses craintes, lui promit d'être de retour avant une heure; il s'élança sur son cheval; j'en fis autant, et nous marchons dans le bois. Déjà nous avions parcouru silencieusement une partie du chemin, lorsque mon jeune guide, devinant le sujet de ma préoccupation : « De tous les voyageurs que le hasard nous a envoyés jusqu'à ce jour, me dit-il, vous êtes le premier qui ne m'ayez pas fait compliment de ma femme. Savez-vous bien que pour une paysane.,.. » Je l'interrompis sur ce mot, l'assurant que la discrétion me défendait toute question importune, mais que je n'avais pas été un seul instant abusé par la rusticité de leur habitation et de leurs vêtemens. A cela le jeune fermier répondit avec esprit, et nous échangeâmes quelques paroles ambiguës, où je témoignais la crainte de le pousser trop vivement, tandis qu'il excitait mon intérêt par des demi-confidences. Cette conversation nous ayant conduits à parler de moi, de mes projets, du but de mon voyage, je lui témoignais tant de confiance, je me fis connaître à lui avec tant d'abandon, que me croyant digne d'entrer dans les secrets de son bonheur, et voulant me rendre l'honneur que je lui avais fait, il consentit à me raconter l'histoire de sa vie, ce qu'il fit à peu près en ces termes :

Je suis le fils unique d'un laboureur; ayant perdu ma mère peu de mois après ma naissance, l'amour que mon père avait pour moi s'augmenta de toute la douleur que lui causait la perte d'une femme tendrement aimée. Au lieu de m'élever dans l'heureuse condition de ma famille, mon père, qui ne rêvait que bonheur pour mon avenir, pensa qu'il était digne de sa tendresse de me donner une profession plus libérale. A l'âge de neuf ans, ma vie fut sacrifiée à une erreur commune, et je fus envoyé au prytanée de Nancy. Je passai les plus belles années de ma vie dans cette maison, où, me laissant ignorer les choses qui pouvaient m'être utiles un jour, on me chargeait la tête de connaissances dont je n'avais que faire. Ce temps si précieux, perdu d'une

manière si sotte, n'était, comme vous le savez, que le commencement de la misérable carrière où l'on m'avait jeté. Sorti d'une école, il fallait passer dans une autre, et je fus envoyé à Paris pour y apprendre le droit; mais quand je voulus me livrer à cette étude, je sentis qu'un dégoût insurmontable m'en éloignait à jamais. Ce fut en vain que pendant une année je prétendis lutter contre cet obstacle; une tristesse profonde, la haine du travail, ma santé altérée, furent les seuls résultats que j'obtins. Le dégoût ayant amené l'oisiveté, je n'eus dès lors d'autre soin que d'éloigner l'ennui par les plaisirs. La vie de l'homme n'est pas faite pour le plaisir : l'esprit s'affaiblit, la conduite s'égare, et chaque action de la vie se trouve marquée par son déréglement. J'allais donc me plonger dans tous les désordres que l'oisiveté amène à sa suite, lorsqu'une circonstance, qui dans la coutume des choses devait ajouter à mon inconduite, vint m'arracher pour toujours aux dangers de Paris. Il y avait au Théâtre-Français une jeune actrice encore à ses débuts, mais dont le jeu, rempli d'intelligence, d'esprit et de sentiment, avait fait sur moi une tendre impression. Ce n'était pas un désir charnel inspiré par la beauté des formes, ce n'était pas admiration pour le talent; c'était la femme et non l'artiste que je voyais, que j'aimais, que chaque soir je venais contempler. Chose singulière, et qui prouve combien une ame aimante est jalouse de l'objet de ses ardeurs, c'est que les applaudissemens prodigués à cette jeune fille, loin de contenter ma tendresse, l'accablaient d'ennui et de mélancolie! il me semblait que lorsqu'elle entrait sur la scène, moi seul j'avais le droit de lui témoigner combien elle était charmante, aimable, et j'aurais volontiers prié les gens du parterre de garder pour d'autres leurs battemens de mains et leurs bravos. Avec un peu d'argent et de protections, je parvins à pénétrer dans le foyer de la comédie, sorte de salon où les acteurs se réunissent avant la représentation, et où viennent les visiter des gens de toute condition. Parée de brillans et de fleurs, habillée

selon les rôles gracieux que de jeunes auteurs écrivaient pour elle, Mlle Sophie se rendait souvent à ce salon; et quand elle entrait, toujours il y avait un mouvement d'admiration, un instant de silence donné à sa beauté; ses camarades eux-mêmes n'étant pas encore habitués à ce mélange de coquetterie, de naïveté et de pudeur qui animait sa tête ravissante. Caché dans l'endroit le plus obscur du foyer, feignant d'écouter la conversation de quelque bel-esprit, je contemplais en silence cette jolie enfant que tout un peuple allait aimer, et dont chaque parole était un mot spirituel, chaque mouvement une grâce, une séduction de plus.

Il y avait de jeunes comédiens, des artistes, des officiers, d'agréables désœuvrés, qui s'approchaient d'elle, lui baisaient les mains, riaient avec elle et la faisaient rire; car elle s'abandonnait à la gaieté avec franchise, se montrant aussi bonne qu'elle était jolie, et semblant ne compter que sur sa douceur et sa timidité pour obtenir les respects qui lui étaient dus. Moi, je n'osais lui parler. Même, quand elle s'approchait du canapé où j'étais assis, je tremblais qu'elle ne vînt à s'asseoir près de moi, à m'adresser la parole; qu'aurais-je pu lui dire? Il m'était arrivé quelquefois de vouloir surmonter mes craintes pour lui adresser un mot flatteur; mais j'étais si ému que je ne pouvais rencontrer une heureuse pensée, une parole qui satisfît son esprit délicat; j'affectais l'effronterie pour cacher mon embarras, et quand j'avais parlé, je sentais mieux que personne combien ce que j'avais dit était déplacé et ridicule. Vous voyez que j'aurais pu long-temps la chérir ainsi, sans qu'elle en eût le plus léger soupçon, si le hasard n'était venu à mon secours.

Je venais de m'asseoir au balcon du théâtre pour y voir Sophie, lorsqu'un jeune homme, placé près de moi, engagea avec un de nos voisins une conversation dont cette jeune fille était l'objet, et dans laquelle sa réputation était outragée par les plus révoltans propos. Peindre ce que je souffrais à l'entendre serait impossible. « Je vous assure,

disait-il, que cette petite n'a ni cœur ni ame ; la vertu n'est pour rien dans sa spéculation ; un vieillard lui fait une pension de 20,000 écus, elle est fidèle à la pension. » Mon sang bouillait, mes nerfs étaient tendus à se briser. Je voulus parler, mais il ne me vint que des blasphèmes sans idées. Je sentis qu'il fallait me retirer, et déjà j'étais levé pour sortir, lorsque mon voisin continuant : « Une femme qui vend ses baisers, dit-il, comment l'appelez-vous ? » Il n'acheva pas ces derniers mots, car ma main étendue le frappant au visage de toute ma colère, lui fit jaillir le sang. Frapper ainsi quelqu'un en public n'est pas le fait d'un galant homme, je le sais bien ; mais ce fut de ma part un mouvement involontaire, une contraction nerveuse, à laquelle la réflexion n'eut aucune part. Le lendemain, au lever du jour, nous étions en présence, l'épée à la main, chacun pensant qu'une insulte aussi grave ne pouvait se terminer que par sa mort ou la mienne. Mais il paraît que cet homme avait le cœur assez bas placé ; car m'ayant fait au bras une légère blessure, il fut d'avis avec nos témoins que la réparation était suffisante. Néanmoins, ce scandale eut assez de retentissement pour qu'en peu de jours M^lle^ Sophie en fût informée ; ma blessure me retint au lit quelques jours à peine, et bientôt il me fut possible de reprendre mes habitudes et mes récréations accoutumées, le chirurgien n'exigeant de ma part d'autre précaution que celle de porter en écharpe mon bras malade. Un soir, il était près de minuit, je sortais du foyer de la comédie lorsqu'une femme de chambre s'approchant de moi et me tirant à l'écart : « M^lle^ Sophie vous prie de passer un instant à sa loge, » me dit-elle. Je sentis un serrement de poitrine qui ne me permit pas de répondre. Je regardai cette femme. N'était-ce point une ruse, le malin divertissement d'un oisif ou la vengeance d'un ennemi ? Sophie qui m'appelle près d'elle à cette heure ? Je regardai encore la camériste qu'on m'avait envoyée, cherchant à lire dans ses regards si elle ne me trompait pas. « Suivez-moi, » me dit celle-ci. Je la

retins en balbutiant je ne sais quels mots ; puis je lui demandai avec inquiétude si sa maîtresse était seule. J'aurais voulu qu'elle me répondît non. Je la suivis sans savoir où j'étais, cherchant à retarder, par la lenteur de mes pas, l'instant de cette entrevue, que cependant j'aurais achetée au prix de ma vie. Oh! comme mon cœur battait en marchant dans ce dédale de corridors obscurs, à peine éclairés par la lueur rougeâtre des réverbères qui s'éteignaient. Enfin, devant une petite porte sur laquelle on lisait le nom de *Sophie*, celle qui me conduisait s'arrêta, l'ouvrit, me fit traverser une antichambre ; et, fermant la porte sur moi, je me trouvai près de la femme que j'aimais, seul avec elle. Ayant à peine eu le temps de quitter ses habits de théâtre, demi vêtue, négligemment enveloppée dans un peignoir de mousseline blanche, elle était assise sur un sopha placé dans le fond de la chambre. Sa physionomie avait perdu son enjouement habituel ; sa bouche n'avait plus de sourire ; elle était triste, et ses grands yeux noirs paraissaient plus brillans sur sa figure pâle. D'abord elle m'adressa des excuses sur le dérangement qu'elle me causait, puis elle m'invita à m'asseoir ; et le trouble où j'étais m'empêchant de voir qu'elle me permettait de me placer près d'elle, j'allai chercher un pliant à l'extrémité opposée de l'appartement et l'approchai du sopha. Quand je fus assis, M^lle Sophie me dit : Sauvez-vous bien, Monsieur... » D'abord elle ne put continuer ; elle cacha sa tête dans ses mains ; puis tout à coup, essuyant avec vivacité les larmes qui inondaient sa figure : « Savez-vous bien, Monsieur, qu'il avait raison cet homme que vous avez frappé au balcon du théâtre ? Oui, il a dit la vérité. N'est-il pas vrai que si vous aviez connu ce que je suis, vous n'auriez pas exposé votre vie pour moi ? » Sans répondre, je baissai les yeux, et la pauvre enfant qui comprit ma réponse : « Ah! j'en étais bien sûre! Elle dit ces mots avec un sourire et un son de voix si douloureux qu'un homme indifférent en eût été touché ; puis, joignant les mains, comme pour implorer l'appui du ciel : « Mon

Dieu! mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse! Enfin, Monsieur, voilà ma vie entière : on m'a élevée pour le luxe et la richesse jusqu'à l'âge de quinze ans; à cette époque, on m'a donné des chevaux, de riches parures, un hôtel somptueux, en me disant : tout cela est à vous, si vous consentez à le recevoir de l'ami qui vous l'offre. Avec lui, l'aisance, les plaisirs, le bonheur; sans lui, la misère. Choisissez, vous êtes libre, nul ne peut vous gêner dans votre choix; car vous êtes seule dans le monde. J'ignorais tout, je ne connaissais que le plaisir de plaire; une toilette élégante, une voiture nouvelle, m'éblouissaient; jamais je n'avais réfléchi sur moi-même, sur ce que j'étais dans le monde, sur le rôle odieux qu'on faisait jouer à une jeune fille, en abusant de sa candeur et de sa légèreté. Ceux qui m'ont ainsi livrée sont des infâmes, ils auraient mieux fait de me tuer. » Voyant que son imagination s'exaltait de plus en plus, je m'efforçai de la calmer, lui jetant vaille que vaille les raisons banales qui pouvaient excuser son malheur; mais elle avait dans l'ame trop de noblesse naturelle pour se payer de telles excuses : ses larmes continuaient à couler, ses longs soupirs continuaient à soulever sa poitrine, c'était pitié que de la voir se lamenter ainsi, de voir en désordre sur sa figure ses cheveux noirs mouillés de pleurs, ses joues échauffées par la fièvre que le chagrin lui donnait, et ce mouchoir que pour étouffer ses sanglots elle pressait à deux mains sur sa bouche. Combattu par l'amour que j'avais pour elle, par l'aveu qu'elle venait de me faire, par la douleur dont sa vue me pénétrait, j'étais bien peu en état de soulager sa peine...

A ce moment on frappa à la porte! et comme nous gardions un silence attentif, une clef fut introduite dans la serrure. « C'est lui, » me dit-elle. Alors je vis entrer un homme âgé qui, lançant des regards courroucés tour à tour sur la jeune fille et sur moi, dit avec un ton de douceur affecté : « Il paraît qu'on ne m'attendait pas à cette heure!

Je sais, du reste, que ce n'est pas la première fois qu'on me trompe ! »

Sophie l'interrompant, et se levant avec dignité : « Je ne vous ai jamais trompé, répondit-elle d'une voix assurée, pas plus dans ce moment qu'ailleurs : monsieur n'est pas ce que votre jalousie vous dit ; c'est un homme d'honneur, qui m'estimait avant de me connaître ; je veux reconquérir son estime ; je l'ai fait appeler dans ma loge pour lui dire que de ce moment je ne suis plus à vous, que vos présens me sont en horreur, que, dussé-je mendier mon pain dans les rues, je préfère cette vie à la honte dont vous m'avez couverte. Oui, monsieur, tout ce que j'ai est à vous, reprenez tout ; voilà mes diamans, voilà mes clefs. » En prononçant ces derniers mots, Sophie s'était enveloppée d'un châle ; à la hâte elle avait couvert sa tête d'un chapeau ; elle sortit précipitamment, laissant le vieillard muet de surprise et de colère.

Cette noble détermination m'avait rendu tout mon amour : je courus sur ses pas ; sans lui en demander la permission, je pris son bras, que j'appuyai sur le mien, et nous traversâmes ensemble les longs corridors du théâtre. Tous deux nous gardions le silence ; j'étais trop heureux pour pouvoir parler, elle trop émue, agitée, et je sentais sa main qui tremblait sur mon cœur. A la porte du théâtre, nous trouvâmes une voiture qui nous conduisit à sa demeure ; je montai avec elle à son appartement, et quand les domestiques se furent éloignés, je me jetai à terre, baisant ses pieds qu'arrosaient mes larmes, lui demandant pardon, la priant d'avoir pitié de mon amour, lui prodiguant tous les noms les plus chers que la tendresse, que la passion savent inventer, enfin lui dévoilant le secret de mon cœur. Elle me releva avec bonté ; sa figure devint plus tranquille, plus jolie, et j'eus le bonheur de sentir qu'elle éprouvait quelque joie à me voir ainsi à ses genoux. « Joseph, me dit-elle, depuis long-temps l'on m'avait parlé de votre amour pour

moi. — Eh bien ! lui dis-je. — Eh bien ! répondit-elle, je désirais qu'on m'eût dit vrai; car je vous crois un honnête homme. Écoutez-moi, mon cœur est sans détour; sans vous, jamais peut-être je ne me serais décidée au sacrifice que je viens de faire. Et moi aussi je sais souffrir sans me plaindre, montrer de l'indifférence à une personne aimée. Joseph, depuis long-temps je vous aime de tout mon cœur. » Un pénible soupçon vint arrêter le bonheur qui devait accabler mon ame, ce fut que j'étais la dupe d'une coquette. Je lui dis d'une voix douloureuse : « Ah! Sophie, vous me trompez; c'est bien mal! » J'étais agenouillé devant elle et elle était assise. Pour toute réponse à ce reproche, elle prit ma tête dans ses mains, et me donna un baiser sur le front. Enivré, hors de moi, je me levai, et la prenant dans mes bras : « Écoute, m'écriai-je, si en ce moment tu ne te joues pas de moi, si tu m'aimes comme je t'aime, aucun sacrifice ne doit te coûter. Viens avec moi, quittons ce pays, où ma jalousie, ma vanité, ton orgueil et tes charmes ne nous permettent pas de vivre heureux. Viens, je suis le fils d'un laboureur, allons nous cacher près de mon père, mon père nous recevra avec joie; tu seras sa fille, tu seras ma femme. Viens, mon ange, faisons-nous paysans, nous ne pouvons être heureux que dans un palais ou dans une chaumière. » Le lendemain Sophie et moi nous avions quitté Paris pour la ferme où vous nous avez trouvés.

Mon guide en était là de son récit, lorsqu'arrivés sur la lisière du bois nous découvrîmes le château de R...ourt; Joseph m'en fit remarquer la haute et noire tourelle; puis ayant reçu mes remerciemens, me souhaitant un heureux voyage, il tourna bride et lança son cheval au galop pour aller rejoindre sa chère Sophie.

REGNIER-DESTOURBET.

# SCÈNES

## DU PARTERRE ET DES LOGES,

### AU THÉATRE DU GLOBE, A LONDRES,

### LE 12 JUIN 1613.

All is true. — Tout cela est vrai.
(SHAKSPEARE.)

---

## HENRI VIII, TRAGÉDIE DE SHAKSPEARE.

### DEUXIÈME ARTICLE.

La pièce commence. — Premier acte. — Le champ du drap d'or. — Les haillons de la scène et la pourpre de la poésie. — La politique sur le théâtre. — Henri VIII et Wolsey. — Catherine. — Les costumes. — Fin du premier acte. — L'auditoire. — La grande cuve. — Sir Harrington. — Brûlez du genièvre. — Le prédominante et les avant-postes. — L'euripe, le whiff et l'ébullition cubéenne. — Les barbes. — Les chemises de dentelle. — Le savant. — Le critique. — Vie de Shakspeare. — Anecdotes sur sa vie. — Ses aventures galantes. — Sa mélancolie. — Accusation contre son caractère. — Sonnets. — Richard III et Guillaume-le-Conquérant. — Soirées chez la citoyenne.

Connaître les amis, les maîtres, les serviteurs de Shakspeare, vivre avec eux, c'est approfondir ses œuvres. Quel homme de génie vécut dégagé de sa nationalité et de son époque? Vous n'avez pas entendu jargonner les fats de la cour d'Élisabeth, comment comprendriez-vous le fat-pédant

d'*Hamlet*, le *Parolles*, le *Mercutio*, le *Benedick*, les *Clowns* de ses comédies? Ce qu'il y a de grossier, de spirituel, de brillant, de recherché, dans ce dialogue étincelant, n'a pas besoin d'autre explication qu'une soirée passée au milieu de ses auditeurs accoutumés. Leurs costumes et leurs mœurs vous initient à leurs idées; leurs idées éclairent les créations du poète. L'Allemand Jean-Paul Richter l'a dit, avec cette sagacité originale qui lui est propre : *Vous qui approfondissez les œuvres de l'art, venez observez la foule qui les a vues naître; cette masse d'hommes vivans, avec leurs habitudes et leurs folies sans nombre, ce sont les* NOTÆ VARIORUM *qui commentent la poésie* (1).

Restons donc en face de la canaille du parterre, qui, debout à nos pieds, vêtue de pourpoints de *fustian* et de houppelandes velues, siffle et miaule à grand orchestre; restons assis, au milieu des beaux seigneurs en chapeaux de castor et en écharpes de soie, qui garnissent la scène du Globe, au moment où un dialogue entre deux courtisans (Norfolk et Buckingham) commence l'exposition de la tragédie, intitulée *Henri VIII* dans nos éditions modernes, mais annoncée aux understanders du Globe sous le titre (2) de *Tout est vrai* (*All is true*).

Ces acteurs sont vêtus avec la même recherche que les seigneurs dont nous sommes entourés (3). La spendeur des habits contraste avec cette vieille tapisserie du théâtre (4). Les costumes du temps de François I^er sont exacts; le satin et les paillettes y abondent. L'un d'eux décrit à l'autre la magnificence du Champ du drap d'or. Dans ce pauvre théâtre du Globe, si dénué de parure, la baguette poétique

(1) Die lebendige menge sind *notæ variorum* des Gedichts.

*Rezensionen*. J.-P. RICHTER.

(2) *V. premier article.*

(3) *Landsdewne MSS. N. 2.*

(4) *Skottowe's life of Shakspeare.*

fait naître l'or, étinceler le diamant, chatoyer la moire, rouler les perles et les rubis; opulence orientale qui saisit votre pensée, à défaut des yeux de votre corps, et s'augmente de l'indigence réelle qui vous environne. Étonnez-vous de cette merveille; l'auteur, forcé de suppléer à tout, fait ressortir bien davantage sa description magnifique sur le fond obscur de la scène, la pompe de son vers lyrique dans cette salle chétive, et sur les haillons de son théâtre la pourpre de sa poésie.

LE DUC DE NORFOLK (1).

« Vous n'avez pas vu ces fêtes; vous avez perdu ce qu'il » y a d'éclatant dans la gloire terrestre. Ces deux magnifi- » cences accouplées dépassaient ce que l'imagination peut » inventer. Chaque jour s'élevait au-dessus du jour écoulé; » chaque lendemain faisait honte à la pompe de la veille, » et le dernier les éclipsa tous. Aujourd'hui les Français » étincelans de pierreries, tout or, toute soie, demi-dieux » terrestres, nous écrasaient de leur splendeur. Demain » l'Angleterre avait l'avantage, et reparaissait plus orientale » que l'Orient. Il fallait voir chaque seigneur, sous son ar- » mure, briller comme une statue d'or, et les nains et les » pages resplendir comme leurs maîtres, et les grandes » dames, si délicates et si mignonnes, ployer sous le double » faix de leur orgueil et de leur parure; les deux rois, égaux » de splendeur, astres jumeaux, confondre leurs rayons par » leur présence, ou se faire oublier l'un l'autre, lorsque » l'un des deux s'absentait. Il n'y avait pas de langue ca- » lomnieuse qui osât remuer, pas d'œil qui ne fût ivre de » ces spectacles. Puis il fallait voir le tournoi, et les hérauts » d'armes, et les prouesses de chevalerie qui furent faites. » La vieille histoire de nos romanciers a cessé d'être fabu-

(1) *Act. I., sc. 1., v. 15.*

» leuse; oui, je croirai désormais à tout ce que les conteurs
» nous rapportent. »

La causerie des lords Buckingham et Norfolk continue, varie, se promène entre tous les sujets, et dans son jeu rapide, nous reporte au règne de Henri VIII, dont elle met sous nos yeux tout le mouvement. C'est bien le babil des gens de cour, respectueux pour le monarque; jaloux, caustique et acéré contre la faveur. Nous voyons poindre et grossir l'orage dont le cardinal Wolsey sera la victime. Tout ce qu'il a fait est blâmé. Une haine impuissante et sourde, une terreur profonde, règnent dans les discours de ces nobles. Mais voici venir Wolsey lui-même, *le plus hardi des mauvais hommes* (1), comme dit Shakspeare. Il entre, suivi d'une escorte presque royale; le directeur du théâtre a eu soin d'emprunter des costumes à la garde-robe de la cour (2). Il aperçoit Buckingham et Norfolk, et passe, leur lançant un regard de mépris. Déjà nous avons ici tout le drame, tout l'intérêt, sans exposition, sans effort, par un art profond, naïf, celui du génie.

Le peuple, qui écoute la pièce, ne saisit point ces finesses de l'art; mais ce qu'il y a de pompeux dans la poésie éveille en lui un énergique sentiment. Il y assiste comme à une procession de costumes; et le costume, symbole de l'autorité, c'est-à-dire de la force, est vénérable pour le peuple. Il se souvient aussi de ce grand nom du cardinal Wolsey, de ce nom qui faisait trembler les seigneurs et la roture, à l'égal de celui de Richelieu, un siècle après. L'intérêt est pour lui dans ces livrées qui environnent le cardinal, dans ces estafiers qui le suivent, dans cette robe rouge qui fut si puissante au moyen âge. Il regarde, écoute, et se tait.

Un seul regard de Wolsey vous a dit ce qu'il allait faire de Buckingham : notre acteur Burbadge représente avec

(1) *A bold bad man.*
(2) *Payna Colliar* 2. *p.* 300.

talent le cardinal-ministre. La vengeance et la mort étincellent dans ce coup d'œil. Ils sortent, après avoir donné quelques ordres ; les courtisans, débarrassés du poids de sa présence, reprennent leur conversation interrompue ; ils continuent de maudire le pouvoir qui les écrase et qu'il ne peuvent secouer. Ils s'animent secrètement contre ce vice-roi despote, dont le caprice souverain obéit à un caprice plus redoutable; leurs accusations, leurs plans, leurs murmures, leurs espérances, exprimés avec réserve par Norfolk, avec impétuosité par Buckingham, vous laissent entrevoir non-seulement l'Angleterre, mais l'Europe, toute la vassalité, toute la féodalité étouffées par la main de Henri. François Ier apparaît sur le dernier plan ; les communes agenouillées devant les seigneurs, les seigneurs frémissant sous Wolsey, Wolsey maître et esclave, autre Séjan d'un autre Tibère, c'est un tableau digne de Tacite ; et le drame roule, il court, il émeut déjà, il attache, dès le premier acte, cette foule peu littéraire, sans que l'observation philosophique s'y montre un instant ou s'en exile jamais.

Le coup d'œil de Wolsey n'était pas un vain présage ; à peine l'éclair a brillé, la foudre tombe. Buckingham est arrêté. Voici l'officier de justice, l'avant-coureur du bourreau, l'envoyé du cardinal ; on conduit le lord en prison. Comme ce peuple d'understanders est attentif et pénétré ! Il sait bien que ce ne sont pas des fictions de poète. Il a vu décapiter Marie Stuart et le comte d'Essex ; il n'ignore pas que la seconde représentation des mêmes scènes peut avoir lieu. Nation turbulente et asservie, qui se révolte contre des acteurs trop lents à tirer le rideau, et passe tranquillement, pour se rendre au spectacle, devant quinze têtes sanglantes (1) plantées sur la Tour de Londres ; religieux trophées d'Élisabeth, digne fille de Henri VIII !

Admirez la naïveté de cette époque, où sous les yeux du pouvoir qui ne pardonne jamais, Shakspeare calque ce pou-

(1) *Hentzner's Travels.*

voir ; où l'auteur, qui déplaît, risque ses oreilles, ses poings et sa tête, et où Shakspeare, plus hardi que Tacite, jette la vérité nue sur le théâtre, en face du grand-chancelier et de l'exécuteur des hautes-œuvres ! Écoutez ces tristes adieux de Buckingham enchaîné :

BUCKINGHAM.

« Allons, mon intendant est un traître ! Ce cardinal gi-
» gantesque (1) lui a fait voir de l'or ; mes jours sont comp-
» tés ! Me voici, pauvre ombre de lord Buckingham ! mon
» astre est éclipsé, ma vie se perd sous un vaste nuage. Sei-
» gneur, adieu ! . . . . . . » (2)

Mais la cour, les intrigues secrètes d'un palais au seizième siècle, doivent nous être dévoilées ; Shakspeare l'a dit sur l'affiche : *All is true* « Tout ceci est vrai. » Une corde, qui se détache du cintre, en fait descendre une tablette, qui cache le premier écriteau ; les lettres de carmin, peintes sur cette planche de couleur blanchâtre, nous apprennent en quel lieu nous sommes ; on y lit :

COUNCIL CHAMBER ( *Chambre du conseil* ).

Une mauvaise table est traînée sur le théâtre, et le roi entre, environné de ses conseillers, appuyé sur l'épaule de Wolsey. Le voilà, ce roi qui portait une ame brutale dans un corps de géant : sultan scrupuleux et barbare, métaphysicien et sensuel, mystique et implacable ! Il y a, dans la salle, des vieillards qui l'ont vu dans ses derniers ans, et qui le reconnaissent ; ils frémissent. Wolsey s'assied à ses pieds, fier, sombre et attentif ; il est étendu sur un cousin de velours rouge.

(1) O'ergreat *cardinal*.
(2) *Act. I, fin de la scène* 2.

A peine est-on placé, un bruit se fait entendre : *Place pour la reine!* Catherine, vêtue de deuil, couronnée, mais suppliante, se jette au pied de son maître et de son mari. Organe de l'Angleterre opprimée par Wolsey, elle apporte à ce terrible monarque les doléances de son royaume. Dans quelle autre scène, dites-moi, la pétition est-elle devenue sublime? Une épouse, chaste et timide, vient affronter ce roi, épouvantail pour son peuple qu'il spolie, et pour ses favoris qu'il gorge de richesses! Elle vient intercéder en faveur de sujets misérables : elle risque tout, et tout lui sera enlevé, l'amour de son mari, la couronne, le repos, enfin la vie! Le caractère de la femme, dans son développement naturel, dans l'élan de la pitié charitable, ne fut jamais placé sous un plus beau jour :

CATHERINE, *à genoux, et que le roi veut relever.*

Non, je reste à genoux; car je suis suppliante.

HENRI.

Levez-vous : votre place est ici, près de moi.
Vous partagez le trône et le sceptre d'un roi,
Ma dame! Sur mon cœur votre puissance est grande.
La grâce qu'aujourd'hui votre bouche demande
Recevez-la, d'abord comme un don de ma main,
Puis, comme un droit acquis au pouvoir souverain.
Quel est votre vouloir?

CATHERINE.

Sire, aimez votre trône!
Ne laissez point pâlir l'éclat de la couronne.
C'est ma requête.

HENRI.

Bien, ma dame, on vous entend.
Continuez.

CATHERINE.

Hélas ! chaque jour on m'apprend
Que de nouveaux griefs font gémir l'Angleterre,
Que d'énormes impôts y sèment la misère ;
Roturiers, grands seigneurs, fermiers, marchands, bourgeois,
Tout le monde s'agite et se plaint à la fois.
La vieille loyauté, tristement expirante,
Sous les exactions se débat palpitante.

( *A Wolsey, en se tournant vers lui.* )

Monsieur cardinal, c'est sur vous, oui, sur vous,
Que le peuple, en ses maux, fait tomber son courroux.
Sur vous tombe, seigneur, ce terrible anathème ;
Mais il n'épargne pas le roi, le roi lui-même.
La douleur, au front pâle, au langage effronté,
De son reproche amer flétrit la royauté.
L'antique dévouement diminue et chancelle ;
Et ce peuple loyal est à demi rebelle.

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

WOLSEY.

Pourquoi sans me juger flétrir ce que j'ai fait ?
Ces beaux historiens, chroniqueurs de ma vie,
Dans ses motifs secrets l'ont-ils approfondie ?
Sans savoir qui je suis, ils réclament mon sang.
C'est le sort des vertus et le malheur du rang.
Des monstres de la mer, ainsi l'on voit l'armée
Suivre au loin le vaisseau, dévorante, affamée ;
Ils s'attachent à moi : leur proie est le pouvoir ;
Vais-je, effrayé par eux, fléchir dans mon devoir ?
Paralyseront-ils un acte nécessaire ?
Vais-je croiser les bras, afin de leur complaire ?
Ne connais-je donc pas leurs secrets, leurs détours,
L'art d'empoisonner tout, la science des cours ?

Qu'ils suivent leur chemin, moi je suivrai ma route (1) !
Je servirai le roi.....

Ainsi continue ce grand procès. La reine accuse : Wolsey se défend. C'est alors qu'il faut entendre ce *ah!* de Henri VIII, cette particule qui retentissait comme un tonnerre, et les interrogations pressées du monarque, et ses exclamations qui font deviner son naturel implacable. Il faut assister à cette captieuse défense de Wolsey, dont l'art profond est de compromettre le pouvoir dans ses crimes, dont la ruse triomphe de l'irritation du roi, et déjoue les efforts de la reine. Elle demande en vain la grâce de Buckingham ; l'intendant dénonciateur comparaît devant le monarque ; espion vil, dont la bassesse sert de pivot à cette partie du drame. C'en est fait ; l'espion est écouté : Buckingham mourra ; la reine est perdue ; Wolsey reste aux pieds du roi, plus puissant que jamais.

A cette grande scène politique, mue, comme la plupart de ces farces lugubres, par de misérables ressorts, succède une scène d'intérieur ; un autre coin du palais se dévoile ; l'écriteau vient de changer. Voici des courtisans d'espèce ordinaire, non plus des gens de parti et de cabale, qui jettent leur vie et leurs domaines pour enjeu dans la lutte des intrigues, mais des hommes de soie et de tabis, comme dit Shakspeare, effleurant dans leur babil léger, admirateurs du crédit, adorateurs de la fortune, parlant modes, chevaux et femmes, au pied de l'échafaud où leurs égaux périssent. Ils vont à la fête que donne ce soir le cardinal. Dans ce grand mouvement, ils n'aperçoivent qu'une fête ; ils ne voient en Wolsey que sa grandeur extérieure ; ils admirent d'avance le repas splendide qu'il donne, et qui va signaler le nouveau bail de sa faveur ressuscitée.

LOVELL.

« Votre seigneurie est invitée chez le cardinal?

(1) *Act. I, scène* 2.

CHAMBERLAIN.

» Oui. Ce sera un magnifique festin, la fleur des dames
» et des chevaliers, tout ce qu'il y a de beauté et de noblesse
» dans le royaume.

LOVELL.

» Pardieu ! cet homme d'église est d'une générosité sans
» bornes, d'une magnificence sans égale. Sa main est pro-
» digue et libérale, et il verse les trésors comme la terre
» donne ses fruits.

CHAMBERLAIN.

» Assurément c'est un noble seigneur; on ne peut dire le
» contraire.

LOVELL.

» Généreux, très-généreux; ses fêtes sont splendides.

CHAMBERLAIN.

» Ma barque est à votre service. Allons, le temps nous
» presse (1). »

La cour s'est montrée à vous dans sa frivolité, sa terreur, ses caprices, ses embûches; la voici dans sa pompe et sa splendeur. Le peuple, qui a écouté avec intérêt la bonne Catherine parlant en faveur des communes, et qui ne sait trop s'il doit aimer ou détester ce Wolsey, si brillant, si fier, si haut, si habile, attache toute son ame au spectacle brillant qui termine l'acte.

La traverse (2) ou rideau de fond s'entr'ouvre; on voit une table chargée de mets et de chandélabres; on lit sur l'écriteau accoutumé :

*YORK PALACE.*

(1) *Acte I, scène 2.*
(2) *Voir le premier article.*

Vous êtes chez Wolsey, dans son palais d'York, où il reçoit et traite avec une magnificence toute *princière* les grands seigneurs qui eussent applaudi à sa chute et qui flattent son pouvoir. Vous entendez les légères réparties, les conversations élégantes, mais inoffensives et toutes superficielles qui retentissent à la table du cardinal. Anne de Boleyn est là, déjà coquette, déjà remarquée, et en butte aux hommages de plus d'un seigneur. Bientôt Henri VIII, masqué, vient rendre visite à son favori. Cet homme, qui avait sa gaieté lourde et impétueuse, comme il avait sa théologie de bourreau et sa tendresse de tigre, se mêle joyeusement à la fête. Il danse, il est galant, il est jovial, il rit, il veut que l'on rie : il a vu Anne de Boleyn; ses désirs sont allumés.

HENRI.

« Mylord chambellan, venez-ci, je vous prie. Quelle
» dame est-ce là ?

LE CHAMBELLAN.

» Sire, c'est la fille de sir Thomas Bullen, vicomte de
» Rocheford.

HENRI.

» Par le ciel! c'est un beau morceau (1). Mon cher
» cœur, je serais un roi sans chevalerie si je vous choisis-
» sais pour la danse sans vous demander l'accolade. »

Pauvre Catherine !

L'acte est terminé; le rideau reste ouvert. N'avez-vous pas remarqué près de nous cet homme grave, qui prenait des notes avec une attention scrupuleuse, et chargeait ses tablettes (2) de vers empruntés au drame? C'est un critique

(1) *By heaven ! 'tis a dainty one.*

(2) *Marston's Parasitaster. Induction. — Shirley. Bird in a cage. — Dekker, Satyromastix.*

de profession, un savant, ce que l'on nomme de notre temps un *useur de chandelles* (1). Observez-le; c'est encore un caractère à connaître. Il n'écoute un drame que les bras croisés (2), le chapeau sur les yeux, l'air sombre et préoccupé; tantôt, si le passage lui plaît, saisissant ses tablettes, tantôt branlant la tête et poussant un long miaulement qui témoigne sa sévérité d'aristarque (3). Le critique n'a miaulé qu'au plus beau passage, pendant le discours de Catherine, qui lui a semblé trop simple. Quelquefois il fait mieux, il quitte le théâtre au milieu de la pièce, et témoigne bruyamment, par la violence de son départ, l'anathème qu'il jette sur l'ouvrage.

Replacez-vous sous la direction de Thomas Nash pendant qu'on se prépare à jouer le second acte. « Le tumulte recommence. On joue autour de vous au *tick-tack* et à la *fayalle*, deux espèces de trictrac fort compliquées. *Cavaliero* Shift, celui dont le pourpoint brillant et râpé touche au vôtre, le Panurge de notre pays, est un homme fort adroit dans tous les jeux; il est escroc, bateleur, professeur de belles manières et d'escrime. Prenez garde à vos poches (4). Il gagne dans ce moment-ci l'argent de M. Fastidious, jeune seigneur mélancolique, euphuistique et pétrarchisé, qui frise sa moustache, la rélève avec un peigne d'or, se contemple dans le petit miroir placé au fond de son chapeau (5), et joue avec les cure-dents que son page lui présente dans une boîte d'argent. La canaille, que ses airs impatiente, ne le ménage pas. *Burgullian! Coneycatcher! Viliaco! Camuccio! Bragadoccio! Foist! Nupson* (6)! injures qui n'ont point de sens, et composent un admirable dictionnaire

(1) *Candle-Waster.*
(2) *Ben Johnson. The Alchemyst.*
(3) *Ben Johnson. Cynthia's revels.*
(4) Id. *Bartholomew-Fair.*
(5) *V. Gifford's notes to B. Johnson.*
(6) Id. ib.

d'inexplicables grossièretés, retentissent de côté et d'autre. Les seigneurs disent leurs injures en italien; le peuple leur répond en bon anglais.

Vous vous étonnez de la détestable odeur qui s'est répandue dans la salle; portez vos regards vers cette immense cuve (1), vers laquelle la foule se dirige; réceptacle immonde, adossé au parterre, et qui sert à l'usage commun; vous ne vous étonnerez ni de cette saveur infecte, ni des cris qui s'élèvent de toutes parts : *Brûlez du genièvre* (2) ! Un petit réchaud est apporté sur la scène, et le genièvre brûlé mêle à cette atmosphère malsaine sa fumée lourde et pénétrante. On a essayé de faire disparaître cette sale et indécente coutume; les *terribles garçons* (3) s'y sont opposés : ce sont les plus mauvais sujets et les plus déterminés bandits de Londres, la plupart apprentis, grands amateurs de théâtre, et gens fort redoutables pour les acteurs.

Sir John Harrington, qui proposa récemment de remplacer par quelque invention plus convenable ces tonneaux immondes, en usage dans le palais même de la reine, paya cher son audace et son amour de la propreté. Élisabeth l'exila dans ses terres, pour avoir osé dévoiler cette circonstance ignoble et parler irrespectueusement du *privé* de son palais. Toute cette histoire, la suppression de l'ouvrage (4) publié par Harrington, l'emprisonnement de son libraire, le déluge d'esprit et de calembourgs dont ce fut le prétexte, formeraient un curieux fragment des annales du seizième siècle,

(1) *B. Johnson. Nash's letter to R. Cotton.*

(2) *Every Man in his humour.*

(3) *Terrible boys. V. Silent Woman.*

(4) Métamorphose de la cuve. (*Metamorphosis of Ajax.*) A jack *signifie une cuve : Harrington, profitant du calembourg incomplet qui s'offrait à lui, intitula* Metamorphosis of Ajax (*Métamorphose d'Ajax*) *son œuvre, où il réclamait la suppression des* cuves urinales, *ou leur métamorphose.*

si le sujet était moins dégoûtant, et si la déesse Cloacine n'en réclamait pas tous les détails.

Détournons notre attention de cet objet peu agréable. La conversation de ces beaux seigneùrs vous intéressera-t-elle ? Écoutez-la un instant; elle est mêlée de mots italiens qui sont très à la mode, et vous vous instruirez de choses assez burlesques si vous prêtez l'oreille à ces discours, que Ben Johnson, s'il les entendait, ne manquerait pas de reproduire dans ses pièces.

— *Cavaliero Brisk*, écoute un peu !

— *OEil de Dieu* (1) *!* je m'occupe de Saviolina, que je vois là-bas, et je t'adjure de me laisser *in pace*.

— Quoi ! *paupière del Salvatore !* cette petite bourgeoise à bonnet rond, vraie coque de noisette! *Oime signior !* bon pour la galerie à deux sous. Vois, *Piutosto*, notre *Amanda*, dont la *rose* bleue est plantée dans mon oreille.

— *Amanda !* fi donc ! une *cockatrice !...*

—Petit page, viens ça, ma *prédominante* tombe, accommode moi donc.....

— Et toi, garçon, parfume un peu mes *avant-postes*, et redresse mon toupet... (2) Éloigne-toi maintenant; ton haleine va dégeler ma fraise.

Ce jargon vous fatigue. Cependant ces seigneurs sont la fleur de la cour. Voilà les paroles parfumées, *perfum'd words*,

(1) *Gad's eye ! — Saviour's lid !*

(2) *Toute cette scène est traduite de Ben Johnson. — Cynthia's revels.*

dont il faut faire usage. Leurs pages viennent de jeter de l'eau de rose sur cette chevelure pointue, qu'ils appellent leur *prédominante* et leurs *avant-postes ;* maintenant, las d'envoyer des baisers peu discrets aux dames de leurs pensées, ils entament une savante dissertation sur l'art de fumer. L'un tient pour l'*Ébullition cubéenne,* l'autre pour l'*Euripe,* et le troisième pour le *Whiff*. L'*ébullition* consiste à faire séjourner long-temps la fumée dans l'estomac ; l'*euripe* est une émission alternative de la vapeur par les narines et par la bouche ; le *whiff* est un procédé plus scientifique et plus complexe (1). Londres a ses professeurs de ce grand art. A ces bizarres frivolités il faut joindre la taille de la barbe ; c'est une affaire importante. Regardez autour de vous ; il y en a de toutes les formes : en grattoir, en lame de canif, en éventail, en haie vive, en pointe, en corne, en pinceau, en herse, en bêche, en T renversé. La plupart sont passées à l'empois, afin que leur forme se conserve. La barbe en T est aujourd'hui adoptée par tout ce qu'il y a de mieux. Ayez la barbe en T, un manteau de satin pourpre, une chemise de dentelle, travaillée, brodée, ouvragée comme un voile de Malines, de vastes ailes (2) aux épaules, une glace de Venise sur le feutre gris, une ceinture de velours brodée de perles, des bas fleur-de-pêcher, des bottes de cuir d'Espagne, à franges d'or, retombant comme les bords évasés d'une coupe antique ; des gants bruns, teints dans l'ambre gris ; des éperons dorés qui bruissent, de petites jambes minces (signe distinctif du gentilhomme), une rose de rubans dans l'oreille, deux énormes rosaces de cinq livres sterling chacune sur le coude-pied, une épée à pommeau d'argent, une culotte à larges *slops,* bleus, noirs et rouges, et un pourpoint tailladé, de couleur fauve ou bleuâtre, vous serez un homme accompli, un *galant à douze carats.*

(1) Id. ib.

(2) *Les gigots de notre époque.*

Mais Nash a promis de vous donner sur Shakspeare quelques anecdotes curieuses. Laissez-le parler : il a connu le poète.

« Puisque vous me demandez, dit-il, quelques détails sur l'auteur de cette pièce, dont les beautés vous frappent, et dont vous exagérez le mérite, je vous dirai ce que je sais de lui.

« Voici bientôt deux ans qu'il a quitté la scène, qu'il a fort habilement exploitée comme acteur et comme auteur. Né à Strasford-sur-l'Avon, il est venu jeune et pauvre à Londres; et comme tous ces jeunes écoliers qui accourent offrir à nos directeurs de théâtres leurs services intéressés, il a, pour quelques shellings, corrigé les pièces des vieux auteurs, composé des prologues, des épilogues, résumé des *jigs* ou intermèdes. Ses essais en ce genre eurent du succès. Les directeurs l'employèrent à l'envi. Il débuta comme acteur, plut au public, et jusqu'à l'année 1592, il se contenta de remettre à neuf les comédies et tragédies de ses prédécesseurs. On ne vit pas sans jalousie cette réputation fondée sur des ratures et des vers ajoutés. Le vieux George Green l'attaqua violemment dans son pamphlet intitulé *Pour deux liards d'esprit*, tourna son nom en ridicule, et l'accusa de vanité, de plagiat et d'outrecuidance. C'est ainsi que l'on traite ceux qui ont le malheur de réussir. « Voyez, disait le vieil » auteur, voyez ce parvenu, ce Sake-Speare, *geai paré de* » *nos plumes*, embelli de nos dépouilles. Sous son costume » d'acteur il y a un cœur de tigre. Il croit pouvoir lancer » le vers tragique avec autant de force que le meilleur » d'entre vous; c'est un *factotum* véritable, un (1) *shake-* » *scene* (ébranle-scène) universel (2). » En dépit de ce mauvais calembourg, Guillaume Shakespeare ou Shake-

(1) *Jeu de mots sur le nom de Sakespeare* ( *ébranle-glaive* ).

(2) Groatsworth of wit.

Scene publia des poèmes élégiaques qui eurent du succès, obtint une part de propriété dans les théâtres du Globe et de Blackfriars, et devint auteur en titre. En ce genre il ne fut pas toujours heureux. La chute de son drame intitulé *Périclès* (1) fut si bruyante et si complète qu'elle est devenue proverbe; on dit tomber comme *Périclès*. La plupart de ses autres ouvrages réussirent. Il s'exerça dans tous les genres, et finit par amasser une fortune considérable, avec laquelle il vit aujourd'hui dans la retraite et profondément oublié.

La suavité de ses manières était remarquable (1); dans les ouvrages de ses contemporains vous ne le trouverez guère désigné que sous le nom du doux Shakspeare, de l'aimable Shakspeare. Cependant on n'a pas vu sans jalousie la faveur particulière qu'Élisabeth et James lui ont accordée (2), et l'existence brillante et paisible qu'il mène aujourd'hui à la campagne. On lui a reproché son économie : « Sois frugal » comme Shakspeare (3), dit un auteur de pamphlets dans

(1) *V.* The Hog has lost his pearl, *vieille comédie dont le prologue se termine par ces mots : « Que notre drame ne soit pas heureux comme Périclès. »*

*Et les Lusoria d'Owen Feltham, où se trouvent ces vers:*

*It throws a stain*
*Through all the unlikely plot, and do displease*
*As deep as Pericles.*

« Cela jette sur le plan invraisemblable une tache qui le flé» trit, et qui causera une disgrace profonde comme celle de » Périclès. »

(2) *Skottowes. V. Ben Johnson, Fletcher, etc.*

(3) *V. Ben Johnson.*

(4) *Ratsey's Ghost. On ne connaît qu'un seul exemplaire de ce pamphlet; il se trouve dans la collection du comte Spencer (earl Spencer).*

» ses *Conseils aux acteurs*. Ne laisse personne vivre à tes » dépens, et vis à ceux de tout le monde. Quand ta bourse » sera bien garnie des écus du public, achète-moi quelque » bon manoir seigneurial, et va vivre comme un gentil- » homme, maître suzerain de guinées bien trébuchantes. » Tu serais venu à Londres sans souliers, tu peux un jour » retourner chez toi chargé d'écus et d'honneurs. »

Comme poète, j'admirerais assez son talent, s'il n'avait pas composé des drames pour vivre; ce sont ces drames qui l'ont perdu. Oh! les belles poésies que *Vénus et Adonis* et *le Viol de Lucrèce*, et même un *Recueil de Sonnets* trop simplement écrits, et dédié à son protecteur Southampton! Il n'y a pas à Londres de femme galante qui n'ait sur sa table *Adonis* et *Lucrèce* (1). C'est du pétrarchisme raffiné; toutes les pensées y scintillent, tous les mots y étincellent, rien n'y est exprimé simplement; Barnefields a eu raison de dire que la plume qui a écrit *Adonis* est une plume de miel et de lait (2). Mais notre auteur voulait faire fortune, et il s'est jeté dans le théâtre, ce qui l'a privé d'une partie de la gloire due à son talent. S'il avait toujours écrit des strophes à l'italienne, il serait au moins l'égal de notre Daniel (3).

Son caractère personnel est doux et tendre; il a passé sa jeunesse comme la plupart de nos jeunes seigneurs, et surtout de nos gens de théâtre, dans des liaisons féminines d'ordre assez subalterne, et qui ne lui ont pas fait honneur. Il témoigne dans ses sonnets un regret extrême de s'être livré à ces amours qui lui ont nui dans l'opinion publique; cependant il caresse ces souvenirs et il s'y complaît; on voit trop que l'amour (*Love's soft lazy languishment*), comme

(1) *Ce fait est rapporté par Crawley, dans son* Histoire de la Courtisane.

(2) *Poems, in divers humours*. 1598.

(3) *Poète maniéré, pétrarchiste de l'époque*.

le lui reproche un de nos auteurs (1), a occupé une grande partie de sa vie. Je vous citerai une ou deux de ces pièces fugitives, pendant que messieurs *du tabouret* se battent à coups de pommes avec messieurs *de la basse-cour*.

Leur plaintif accent vous étonnera peut-être. Shakspeare a toujours senti avec douleur l'humiliation de sa vie de théâtre; c'est la pensée qui revient le plus souvent dans ses sonnets, les seules poésies où il ait épanché son cœur. On y voit qu'il aimait une personne d'un rang différent du sien, et qu'il se consolait au sein de cette affection, blamée par ses amis, du mépris que sa profession lui inspirait pour lui-même. Ces secrètes douleurs du poète vous paraîtront touchantes. Écoutez le sonnet mélancolique de Shakspeare :

## LA CONSOLATION (2).

D'un regard sans pitié les hommes me flétrissent;
Seul, rebuté du monde et maudissant mon sort,
Mes inutiles cris dans les airs retentissent;
Le ciel est sourd : je pleure, et désire la mort.
D'autres ont des amis, d'autres ont la richesse :
Ils ont reçu du ciel, le repos, d'heureux jours,
Les honneurs, la beauté, la gloire, la sagesse;
Inestimables biens qui me fuiront toujours.
Dans ces pensers amers, quand tout mon cœur se noie,
Je pense à toi ! — Mon ame ! heureuse en son réveil.
S'élance et fait jaillir l'hymne ardent de sa joie,
Comme part l'alouette au lever du soleil !
Doux souvenir ! amour ! mon bonheur ! ma couronne !
Tu suffis à ma vie, et tu vaux mieux qu'un trône (3).

(1) *Return from Parnassus.*

(2) *Love's Consolation*, 31*th sonnet*.

(3) *Cet admirable chant de douleur renferme trois vers*

En voici un autre dont la teinte mélancolique est plus grave et plus douce encore :

## LE DÉCLIN DE LA VIE (1).

Voici venir pour moi le déclin de l'automne,
Où la feuille jaunit ; où l'on voit tous les jours
Le bois perdre un fragment de sa belle couronne ;
Temple où le rossignol soupirait ses amours....

*sublimes de pensée et de rhythme, que notre imitation a faiblement reproduits :*

Haply I think on thee, — and then my state
(Like to the lark at break of day arising
From sullen earth), sings hymn at heaven's gate, etc.

*Voici le sonnet dans son intégrité :*

### LOVE'S CONSOLATION.

« When in disgrace with fortune and men's eyes
I all alone beweep my outcast state,
And trouble deaf Heaven with my bootless cries,
And look upon myself, and curse my fate,
Wishing me like to one more rich in hope,
Featur'd like him, like him with friends possess'd ;
Desiring this man's art, and that man's scope
With what I most enjoy contented least :
Yet in these thoughts myself almost despising,
Haply I think on thee, — and then my state
(Like to the lark at break of day arising
From sullen earth) sings hymns at heaven's gate ;
For thy sweet love remember'd such wealth brings,
That then I scorn to change my state with kings. »

(1) *Life's Decay*. S. XL.

Temple en ruine, hélas! — Voici venir cette ombre
Qui couvre l'univers, quand le soleil s'enfuit;
Quand la terre et les cieux attendent la nuit sombre.
(Image de la mort, cette éternelle nuit)!
Sur ce foyer éteint, les cendres de ma vie,
Je rêve tristement. J'aimai, je fus aimé;
Quelques instans encor, ma carrière est remplie;
Ce feu qui m'a nourri m'aura donc consumé (1)!
Tes yeux voient pâlir le flambeau de ma vie,
Et tu m'aimes toujours, mon ange! ah sois bénie (2).

(1) *Ce vers, dont la pensée profonde renferme toute la sensibilité pensive du poète,*

Le feu qui m'a nourri, m'aura donc consumé,

*est traduit mot pour mot de l'original:*

Consumed with that which it was nourish'd by.

(2) LIFE'S DECAY.

« That time of year thou may'st in me behold
When yellow leaves, or none, of few do hang
Upon those boughs which shake against the cold,
Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.
In me thou seest the twilight of such day,
As after sun-set fadeth in the west,
Which by and by black night doth take away,
Death's second self, that seals up all in rest.
In me thou seest the glowing of such fire,
That on the ashes of his youth doth lie,
As the death-bed wheron is must expire,
Consum'd with that which it was nourish'd by.
This thou perceiv'st, which makes thee love more strong,
To love that well which thou must leave ere long. »

*Que de tendresse, et quelle profondeur dans cette ame de*

« Ses maîtresses le trompaient, ses sonnets en font foi; c'est un malheur qui arrive aux hommes de talent. Plus d'un récit comique courut par la ville et nous apprit les douleurs de Shakspeare, les tours qu'on lui jouait et les vengeances qu'il savait en tirer (1). La jeune aubergiste du grand hôtel d'Oxford passa long-temps pour avoir accepté son hommage (2), et l'on regarde généralement William Davenant (3) comme son fils. Burbadge et Shakspeare étaient souvent rivaux dans ces aventures galantes, qui s'associaient si bizarrement avec les penchans mélancoliques de notre auteur.

» Un jour que je me trouvais sur la scène du Globe, après la représentation de *Richard III*, un émissaire, l'un de ces escrocs qui abondent parmi nous et se chargent de toute espèce de message, s'approcha de Burbadge, qui venait de remplir le rôle principal de la tragédie. Je vis Shakspeare, qui avait aussi paru dans la pièce, se glisser derrière la tapisserie de la traverse (4), de manière à pouvoir écouter la conversation de Burbadge et de l'émissaire. Il s'agissait d'un

*Shakspeare ! Le même homme a écrit* Macbeth, Coriolan, *et* le Rêve de la mi-août; *le même homme a fait parler Richard III, couvert du sang de tous ses proches, Puck le sylphe, et Falstaff le Figaro du moyen âge! Devant une compréhension si vaste, une sensibilité si vive et une froideur de sagacité si puissante, on ne sait quel génie humain ne s'effacerait pas; ni quelles fautes d'exécution ou de costumes, imputables à ses œuvres, affaibliraient l'admiration qu'elles inspirent, l'enthousiasme dont elles pénètrent la raison la plus consciencieuse et la plus sévère.*

(1) *MSS. d'Aubrey.*
(2) *Skottowes.*
(3) *Athenæ Oxonienses.*
(4) *V. premier article.*

rendez-vous d'amour. Une jeune femme de la Cité, dont le mari était absent, s'était éprise d'une passion violente pour l'acteur favori du peuple anglais. Si Burbadge consentait à se rendre le soir même, à neuf heures, au logement de la dame, il trouverait un accès facile en prononçant RICHARD III. Shakspeare ne perdit pas une parole de ce curieux entretien. Peu de minutes avant neuf heures, il se rendit au logis de la *citoyenne* (1); frappa et prononça à demi-voix le mot d'ordre. La porte s'ouvrit, l'obscurité dont la pudeur mourante s'était environnée favorisa la conquête ou plutôt le vol du camarade de Burbadge; déjà le crime était consommé, connu et pardonné, quand le véritable Richard III souleva le heurtoir de la porte.

Shakspeare alla ouvrir.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Richard III!

— La place est occupée.

— Richard III, vous dis-je, répétait Burbadge.

—Et moi, s'écria Shakspeare en ouvrant la porte, je suis *Guillaume le Conquérant* (2)! »

(1) *Femme du Citizen, habitante de la Cité.*

(2) *Journal manuscrit d'un avocat de Londres, conservé dans les MSS. harléiens: cette anecdote curieuse s'y trouve sous la date du* 23 *mars* 1601. *L'écrivain, qui recueillait comme Bachaumont et Guy-Patin tous les bruits de la ville, donne son autorité; c'est l'acteur Tooley, un des camarades de Shakspeare.*

PH. CHASLES.

UNE

# Visite au dey d'Alger.

Je désirais beaucoup de voir Hussein-Pacha ; et je dois dire que dans ce désir il n'entrait rien d'une certaine espèce de curiosité offensante pour la personne qui en est l'objet, et dont le dey d'Alger n'a déjà été que trop victime depuis qu'il est à Paris.

Je ne voulais pas me donner le spectacle d'un souverain tombé du trône, et aller auprès de lui pour jouir en moi-même d'une haute disgrâce qui, au dire de quelques philosophes ( et je crois bien deviner leurs raisons ), nous venge des longues et injustes préférences de la fortune : ce plaisir barbare ne m'a jamais affriolé. J'ai vu un pape, un empereur, dix ou douze rois, grands ou petits, et je ne sais combien de princes déchus ; jamais je n'ai pu trouver un sourire dans mon cœur pour faire insulte à leur misère, au profit d'un sentiment méprisable, ma vanité d'homme du peuple. Vous êtes-vous arrêté quelquefois, au Jardin des Plantes, devant les cages où pleurent les lions?...

Bien des contes bizarres courent sur l'ancien dey d'Alger. Avant l'expédition d'Afrique, à la côte de Sidi-Ferruch, depuis la prise de la Cassauba, et surtout pendant la semaine qui vient de finir, mille traditions absurdes m'avaient été rapportées qui tendaient à faire de Hussein un sot barbare, un bourreau inepte. Je n'arrangeais pas du tout dans ma tête cette idée de stupidité avec celle d'un pouvoir conquis dans des circonstances difficiles; il y avait là une énigme que je voulais comprendre. Il fallait pour cela visiter le pacha, causer longuement avec lui ; c'est ce qu'il m'a été permis de

faire, par l'obligeante intervention de M. Ernest André, jeune négociant appartenant à la respectable maison André et Cottier.

M. André, à qui Hussein a été recommandé, et que le dey a pris en grande amitié, a bien voulu se charger d'être mon introducteur; il m'a fait l'honneur de me présenter au pacha, mercredi dernier, à une heure après midi.

Cette entrevue je veux vous la raconter.

De ceci, je pourrais peut-être, comme un autre, faire un petit roman à peu près poétique, où l'imagination de l'écrivain se donnerait carrière pour inventer des détails et les revêtir d'un faux vernis oriental, propre à séduire ceux qu'a trompés si aisément le brillant mensonge d'un moyen âge récemment inventé; n'ayez pas peur, je m'en garderai bien. Je dirai, aussi simplement que je pourrai, ce que j'ai vu et entendu pendant les cinq quarts d'heure qu'a duré l'audience; et tant pis pour moi, vraiment, si cette narration véridique n'a pas l'intérêt et le charme de la plus jolie composition romanesque.

On assurait dans tous les salons que le pacha d'Alger était arrivé à Paris accompagné de ses femmes et d'un nombreux domestique; ses femmes sont restées à Livourne, et, pour toute maison, il a deux Turcs et trois Européens. Un palais n'eût pas été trop grand pour loger le dey qu'on disait, avec un harem et une cour; il habite un appartement au premier étage, dans un modeste hôtel, rue de..... Je me suis arrêté à temps. Je n'écrirai pas ici l'adresse du dey d'Alger; assez d'importuns l'ont découverte, et je serai heureux si mon silence lui épargne l'ennui d'une seule de ces nombreuses lettres qu'il reçoit, plus étranges, plus incompréhensibles pour lui les unes que les autres.

L'indiscrétion à laquelle il est en butte, à toutes les heures du jour, le préoccupait quand nous sommes arrivés chez lui; cependant il ne paraissait pas de mauvaise humeur. Il nous reçut avec une politesse cordiale. Il était venu à notre rencontre jusqu'à sa salle à manger. C'est là qu'il nous fit

les complimens d'usage ; il nous conduisit ensuite dans le salon, où nous nous assîmes tous, Hussein sur un canapé, le pied gauche sous la cuisse droite, suivant la coutume de l'Orient, nous sur des fauteuils.

Avant que la conversation prît le cours qu'elle devait avoir, M. Jouannin, interprète des langues orientales, et qui remplit auprès du pacha les fonctions de drogman, avec une bonne grâce et une complaisance dont, pour ma part, je suis on ne peut plus reconnaissant, me parla de la contrariété qu'éprouvait Hussein pour ce qui lui arrivait.

« Des demandes de toutes les espèces, faites par des spéculateurs du plus bas étage, viennent en foule, me dit-il, assaillir ce pauvre homme, qu'elles humilient. On l'accable de prévenances impolies ; on le traite comme un baladin; chacun veut gagner de l'argent à l'abri de son nom mis sur une affiche. On pousse même les choses plus loin. Croiriez-vous qu'une assemblée de femmes..... ( M. Jouannin ne les désigna que par un sourire ; il aurait pu me dire leur nom en arabe ; car c'est par hasard un des trois ou quatre mots de cette langue que je sais, pour les avoir beaucoup ouï répéter aux soldats pendant la traversée de Toulon à Torre-Chica ) croiriez-vous qu'une assemblée de femmes, qui donnaient hier une fête de nuit, ont eu l'impertinence d'envoyer des billets au dey, en le priant d'honorer de sa présence leur réunion impudique? Hussein a déchiré l'invitation avec mépris, en disant que sans doute ces dames avaient eu la pensée d'ouvrir un concours de coquetterie et de séduction dont il serait le juge ; que quelques-unes peut-être avaient rêvé l'honneur de devenir sultanes ; mais qu'il fallait couper court à de si nobles ambitions. Un placet d'une toute autre nature est arrivé au pacha. Un jeune homme qui avait perdu de l'argent au jeu..... »

Je n'ai pas su la fin de cette histoire ; un incident nous a dérangé. Il s'agissait d'une voiture et de chevaux qui ne

convenaient pas au dey, et qu'un loueur de carosses lui envoyaient pour son service, par erreur ou autrement. Sans se fâcher, mais avec persévérance, Hussein a réclamé l'exécution du marché passé avec le loueur; il a demandé que les chevaux et la voiture dont il s'était servi la veille, et qui l'avaient contenté, lui fussent donnés à l'avenir. « On me doit cela, puisque j'ai payé cela, a-t-il dit. D'ailleurs pourquoi me refuser cet équipage, s'il me plaît? » Puis s'adressant à M. André : « *Andréa*, si je vous demandais votre voiture, est-ce que vous ne me la prêteriez pas? » Il fut convenu que, pour jeudi, M. André arrangerait cette affaire, qui tenait au cœur du pacha, non à cause de son importance, mais parce qu'il ne veut pas qu'on se joue de sa bonne foi. On n'en parla plus.

Hussein se plaignit alors à moi, mais sans amertume, des plaisanteries et des folles inventions qu'on imprime sur son compte dans les journaux. « Ces travestissemens ne m'offensent pas; ce sont des misères; mais ils m'étonnent de la part d'hommes qui doivent être les plus distingués d'une nation qu'on m'a dit si polie. Comment n'a-t-on pas quelques égards pour un vieillard, pour un homme qui fut ce que j'étais, et surtout qui est ce que je suis maintenant? » Ces paroles furent accompagnées d'un sourire naïf et digne tout à la fois.

Je pensais à consoler le dey de ce petit chagrin, en lui disant que dans notre pays la caricature et la moquerie sont presque de droit public, et que le droit des gens ne peut en être blessé sérieusement; qu'ils n'épargnent personne, rois détrônés et rois régnans; que les intentions, les faits, les gestes, les discours de tout ce qui a ou qui eut dignité et autorité quelconque, sont soumis à ce contrôle de l'esprit satirique et de l'esprit de parti; je n'en eus pas le temps : quelques paroles qu'il adressa à M. Jouannin, et que celui-ci me traduisit aussitôt, m'empêchèrent d'expliquer au pacha cette tendance, ordinairement sans intention malveillante, de nos critiques de profession.

« Le pacha vous parle de cela, dit M. Jouannin, à propos du dîner chez M. Casimir Périer, qu'on a si ridiculement raconté dans plusieurs feuilles publiques. Il me charge de vous instruire de ce qui s'est passé en réalité, et le voici :

« Dans la visite que le dey fit à monsieur le président du conseil des ministres, M. Périer me demanda si Hussein accepterait une invitation à dîner pour un des jours suivans. Hussein accepta avec empressement. On me questionna sur ses habitudes, qui lui imposaient peut-être un régime particulier. Je dis qu'Hussein ne répugnait point du tout à la cuisine européenne ; qu'il est un mets pourtant dont il mange avec plus de plaisir que de beaucoup d'autres : la poule au riz (*pilau*). On lui en servira volontiers, me répondit-on ; mais il faudra que vous ayez la bonté de donner sur cette préparation quelques renseignemens au cuisinier. Je repris que le dey avait parmi les gens de sa suite un homme qui montrerait au chef de cuisine à faire le pilau ; qu'il y avait d'ailleurs une première opération indispensable dont cet homme était chargé, c'est de tuer les poules que mange Hussein, parce que la loi à laquelle il obéit en vrai croyant lui défend de manger d'un animal qui a eu le col tranché par un autre qu'un musulman. Cela ne parut étonnant à personne. Le matin du jour où le dîner devait avoir lieu, j'allai au ministère pour m'assurer que les choses se passeraient ainsi que le pacha le désirait. Mustapha, que vous voyez là, debout contre la porte, tua les poules qu'on destinait au repas de Hussein ; elles furent apprêtées, et le soir le dey trouva son pilau accommodé comme à l'ordinaire. Il ne se contenta pas de manger de la poule au riz, il se fit servir des légumes, de la salade, des hors-d'œuvre, des sucreries ; il ne s'abstint que des viandes piquées de lard, auxquelles ses habitudes religieuses lui défendent de toucher. Voilà toute l'histoire des poules, qu'on a traduite en quolibets, pour se moquer d'un étranger. »

Hussein témoigna après ce récit qu'il serait bien aise que

je rectifiasse ce fait dénaturé à plaisir. Je le lui promis.

« Une chose qui a contrarié beaucoup le dey, c'est cette affaire du portrait fait à l'Opéra par un jeune peintre.

— En effet, j'ai remarqué que lorsque M. Lepaulle dessinait, de l'amphithéâtre, les traits du pacha, Hussein, ayant regardé, par hasard, du côté où travaillait l'artiste, s'aperçut qu'on reproduisait sa figure sur le papier et se leva subitement pour se mettre dans le fond de sa loge. Il avait l'air irrité.

— Oui, il l'était. Pour éviter cette scène, qui, au surplus, comme vous l'avez vu, n'a rien eu de violent, je faisais depuis long-temps de gros yeux au dessinateur; il ne les a pas remarqués. Je pense, et Hussein, qui sait que nous nous occupons de cette circonstance, pense aussi que vous ne trouverez pas qu'il ait eu tort de manifester un peu d'impatience à ce sujet. Vous savez quels sont les préjugés des Turcs sur la représentation des êtres humains; et puis le pacha n'allait pas à l'Opéra pour se faire voir comme quelque chose de curieux, il y était pour jouir de l'ensemble du spectacle, comme un autre homme.

— Le pacha fit, selon moi, en se retirant hors de la portée du crayon, une chose de fort bon goût. Cependant dites-lui bien qu'il ne doit point tirer une conséquence défavorable à M. Lepaulle de cette espèce d'indiscrétion. Le dey ne sait pas ce que c'est qu'un artiste, amoureux du pittoresque, à l'affût des beaux caractères de têtes, étudiant toutes les natures, saisissant avec enthousiasme un trait ici et un autre ailleurs pour se composer un ensemble qui sortira un jour de son pinceau au gré de sa fantaisie du moment; vous le savez, vous, monsieur, apprenez-le-lui; et le souvenir qu'il a gardé de cette action qu'il regarde comme incivile, et peut-être comme une violence volontaire faite à ses idées, s'évanouira tout-à-fait. »

M. Jouannin traduisait quelques-unes de ces paroles à Hussein-Pacha, qui sourit avec bonhomie. Puisque nous en étions sur le chapitre de l'Opéra, je lui demandai si le grand empressement qu'on avait mis à le regarder lui avait été désagréable. Il me répondit que non, et qu'il lui avait paru très-naturel. « Les Français sont curieux ! ajouta-t-il.

— Oui, ils aiment à voir, à comparer, à apprendre. Un costume étranger, des habitudes nouvelles nous frappent par leurs différences avec les nôtres. Je dois avouer que le jour où vous vous trouviez à l'Opéra, en même temps que don Pédro et l'impératrice du Brésil, votre costume ne fut peut-être pas la seule chose qu'on aimait à remarquer en vous.

— Je comprends très-bien ce qu'on cherchait à voir dans la personne de don Pédro et dans la mienne. C'est tout simple. Le hasard de la rencontre dut paraître singulier. »

Hussein dit ces mots sans affectation de philosophie comme sans apparence de chagrin. Je craignis cependant de laisser trop long-temps l'entretien sur ce sujet qui pouvait lui déplaire ; j'aurais été désolé de dire quelque chose dont il dût être blessé, et de reconnaître par une impertinente inadvertence la bonté de son accueil. Il me sauva la difficulté de la transition en revenant sur son costume.

« Ce n'est pas merveille que mon habit, me dit-il ; je suis toujours comme me voilà. Quand j'étais gouverneur, il fallait aux jours de cérémonie mettre des choses plus brillantes, cela m'ennuiait. L'homme ne vaut pas par son costume orné de pierres et d'or. J'ai les goûts simples comme vous voyez. »

En effet, Hussein était habillé très-simplement à l'Opéra ; nos dames ne l'ont pas trouvé assez magnifiquement paré

pour un Turc qu'on dit riche de plusieurs millions. Il était dans sa loge comme je l'ai vu à son hôtel ; il avait seulement un poignard enrichi de diamans , qui manquait mercredi à sa ceinture , et dont il ne se charge pas chez lui, afin d'être plus à son aise. Il n'y a pas un de nos tragédiens de province qui voulût acheter le costume du dey d'Alger pour représenter Orosmane ou Othello ; ils le trouveraient trop mesquin. A peine y a-t-il une ou deux onces d'or aux broderies qui accompagnent l'agrafe de sa veste de dessus et aux poches de cette veste. La partie principale de son vêtement, sa veste à manches et ce que nous nommons peut-être à tort le *bombey* , sont, ainsi que sa large culotte , en étoffe de coton blanc. Les broderies y sont en tresses de coton ou de soie , de la même couleur. La veste qui recouvre tout le reste est d'un drap vert très-fin , d'une nuance claire, et chargée de peu d'ornemens, verts comme le drap. Un châle et une calotte rouges composent son turban , qui n'est pas d'un gros volume. Une pièce d'étoffe, qui m'a semblé être d'un lin assez fin, et qui est à carreaux rouges et roses , comme certaines toiles de Rouen, lui sert de ceinture. Ses pantoufles sont aussi peu recherchées que tout le reste du costume. Ses joyaux consistent en un fort beau rubis, qu'il porte au petit doigt de la main gauche , et en une tabatière d'or assez grande, plate , ciselée finement, et ornée, sur le couvercle , de diamans ajustés en arabesques , peut-être aussi en caractères d'écriture ; je n'ai pas examiné le bijou d'assez près pour m'assurer de ces détails. Cette tabatière était posée sur le canapé, à côté du pacha et près d'une écritoire de la forme usitée dans tout le Levant, dont Hussein se sert quand il veut prendre quelques notes ; car il s'occupe assez souvent à écrire. Quand le dey a voulu prendre du tabac , ce qui est arrivé trois ou quatre fois pendant notre visite , il s'est servi lui-même ; puis il a tendu sa tabatière à Mustapha, qui est venu la présenter ouverte à chacun de nous.

Ce n'est pas le seul service que nous ait rendu Mustapha ; il nous a apporté le café. Un mot sur ce serviteur fidèle du

pacha (1) et sur la manière dont il a présenté l'excellent moka que nous avons bu. Mustapha paraît être un homme de trente-cinq à trente-six ans; il est grand, peu basané, vêtu à peu près comme son maître. Sa tête est belle; ses yeux, noirs et brillans, sont enfoncés sous la voûte frontale, que bordent deux gros sourcils noirs. Il ne porte pas la barbe longue, il n'a qu'une large moustache à la lèvre supérieure. J'ai remarqué qu'il a de fort belles mains. Les mains de Hussein sont belles aussi; elles ont le caractère de la force. Mustapha est resté debout pendant toute l'audience, à l'entrée de la chambre et en dedans. Les mains croisées l'une sur l'autre au-dessous de sa ceinture, la tête un peu inclinée en avant, attentif aux moindres paroles, au moindre signe de son seigneur, il a écouté toute la conversation sans paraître y prendre aucun intérêt. Nous avons ri quelquefois : Mustapha n'a pas ri, lui; il est resté dans sa gravité esclave. Ce n'est pas sur un plateau que Mustapha nous a apporté le café. Nous étions quatre : quatre fois il est allé dans l'antichambre chercher une tasse. La première a été présentée au pacha, la seconde à M. Jouannin, qui a eu la bonté de me l'offrir. Ces tasses sont de petits vases d'une jolie porcelaine; elles entrent dans un pied de métal, comme l'œuf dans un coquetier. La base de cette petite coupe est un socle semblable à celui des urnes antiques et d'une proportion très-exiguë. C'est par cet étroit support que Mustapha apporte la tasse; il la tient très-adroitement entre le pouce et le premier doigt.

(1) *Le dey a un autre officier à sa suite; c'est un Maure, né à six journées de marche d'Alger. Il est depuis très-long-temps à son service. Hussein a pour cet Arabe une véritable amitié; il le considère à ce point qu'il cause souvent avec lui et lui permet de s'asseoir en sa présence. En France, dans la domesticité, il n'y a aucune position, aucune fonction, qui répondent à celles qu'occupent Mustapha et son compagnon auprès du pacha.*

Pendant que nous prenions le café (et je dis en passant que, pour nous faire honneur, Hussein attendit pour porter la tasse à sa bouche que ses hôtes fussent servis), la conversation continuait. Ce qu'il venait de me dire sur la simplicité de ses goûts me conduisit à lui demander s'il n'avait pas été un peu étonné, en allant voir le roi des Français, de trouver chez le chef d'une nation, florissante par les arts et le développement de son immense industrie, si peu de faste et d'appareil. Il me répondit : « C'est comme cela qu'un roi doit être, et le vôtre est très-bien. — On a répandu dans le monde, lui dis-je ensuite, que vous n'aviez pas été très-content de la réception que vous a faite Louis-Philippe. » Aussitôt que cette phrase lui eut été redite par son drogman, Hussein prit vivement la parole, en mettant plusieurs fois la main sur son cœur. Dans ce moment, sa figure, que j'étudiais avec attention, était fort animée. Il paraissait pénétré d'une soudaine tristesse. Je vis qu'on m'avait trompé. M. Jouannin, qui venait de recueillir sa réponse, me dit : « Je vais vous rendre mot pour mot les paroles du dey. »

« Loin d'avoir à me plaindre de la réception que le roi des
» Français a daigné me faire, je proclame que je suis péné-
» tré de ses bontés pour moi. Je n'oublierai de ma vie la
» manière bienveillante, honorable et grande dont j'ai été
» reçu par l'excellente famille au milieu de laquelle je me
» suis assis; j'en aurai une reconnaissance éternelle. Jamais,
» dans l'Orient, personne ne serait traité comme je l'ai été
» par le roi, la reine et leurs augustes parens. Je le répète,
» je conserverai jusqu'à la mort le souvenir de cette journée,
» qui m'a rempli de joie. »

Hussein est revenu plusieurs fois là-dessus pour me bien convaincre que la tradition répandue était fausse. Il m'a dit que la bienveillance paraissait être le caractère de toute la famille du roi; que c'était une bonne chose. Je lui ai raconté alors que, contrairement aux anciens usages de la cour, le roi et ses enfans avaient des rapports immédiats et fréquens

avec le peuple; que, par exemple, le fils aîné de Louis-Philippe, celui à qui la constitution réserve l'héritage du trône, sert avec des bourgeois de son quartier dans une compagnie d'artilleurs de la garde nationale; qu'il est simple canonnier; que moi, homme de lettres sans illustration et sans fortune, j'ai l'honneur d'être son capitaine; que la compagnie n'a, par conséquent, point été choisie pour les convenances du prince royal; qu'elle est composée, comme toutes les compagnies de la garde nationale, de marchands, d'artistes, de chapeliers, de cordonniers, d'avocats, de médecins, et qu'avec chacun de ces citoyens, dont le prince a voulu devenir le camarade, il est d'une politesse sans affectation et d'un naturel de bon goût qui lui ont concilié l'estime et l'affection de tous. Cette révélation d'un fait si étranger aux mœurs de l'Orient a frappé le dey, qui m'a répondu avec des paroles sentencieuses d'un roi, nommé je crois Ammon, qui vivait avant le commencement de la race musulmane. Ce roi disait : « L'homme élevé au-dessus des » autres, s'il est sans orgueil avec ses inférieurs, mérite » bien de Dieu. Je repousserais loin de moi mon frère s'il » était superbe. Celui qui monte trop par la vanité, Dieu le » fait descendre; celui qui est humble, Dieu le fait monter. »

« Cette dernière parole, dis-je à Hussein, est dans notre Évangile. — Oui, elle est une des plus vieilles et des plus belles traditions orientales, et l'Évangile est tout oriental. »

Le pacha était allé mardi au théâtre de la Porte Saint-Martin où il avait désiré qu'on lui montrât *Napoléon;* je lui ai demandé si cette représentation lui avait fait plaisir; s'il avait reconnu le Bonaparte qu'il connaissait par les récits qui courent l'Orient et par ce qu'il a dû en apprendre par tous les écrits de l'Europe. « Je l'ai trouvé très-ressemblant, m'a-t-il dit; cela m'a fait plaisir; mais je ne l'ai pas vu assez long-temps. C'est surtout à Sainte-Hélène que j'aurais voulu le voir. Quand j'ai cru que nous y allions, on m'a montré

quelque chose qui n'était plus de ce sujet. J'ai regretté beaucoup Sainte-Hélène. » Je m'attendis à des réflexions sur Napoléon ; le dey n'en a fait aucune. La crainte de l'importuner et de fatiguer M. Jouannin, qui était pour moi d'une complaisance extrême, m'a empêché de provoquer l'opinion de Hussein sur le héros dont le nom poétique se mêle aujourd'hui aux récits des Arabes aussi bien qu'à ceux des paysans français.

Hussein n'a pas très-bien compris *Marion de Lorme*, quelque soin qu'on ait mis à lui expliquer cette pièce. Des mœurs si différentes de celles de l'Europe moderne, qu'il a déjà un peu étudiées ; des costumes qui ne ressemblent en rien aux nôtres, auxquels il est accoutumé maintenant ; des pensées qui ne trouvent que peu d'analogues parmi les siennes, l'ont à ce qu'il paraît complétement dérouté. Il y a cependant des choses qu'il a saisies avec vivacité. La tyrannie de Richelieu sur l'esprit de Louis XIII lui a fait dire : « C'est encore une preuve qu'il faut qu'un souverain soit ferme. » Louis XIII lui a paru misérable. L'étrange vertu de Marion qui se livre à un juge luxurieux pour sauver son amant est restée une chose absolument inintelligible pour le pacha, aussi bien que la passion de Didier. Il a été beaucoup plus à son aise à l'Opéra, où *le Philtre* l'a amusé. Je l'avais vu rire à de certaines scènes, et j'ai su que cette gaieté avait été bien franche, surtout quand il a entendu Guillaume se désoler parce qu'il ne peut parvenir à se faire aimer de Thérésine, et parce que toutes les filles dont il implore l'amour le repoussent en se moquant de lui. La salle brillante et riche, le gaz des candélabres qu'on a allumés en sa présence et qu'il s'est fait expliquer depuis, les décorations de la scène représentant si bien la végétation et les habitations de nos contrées, lui ont fait plaisir. Je ne sais ce qu'il a dit de nos danseuses.

Il est un sujet que je n'abordais qu'avec des ménagemens qui me semblaient nécessaires : c'est celui de la guerre d'Alger. Je demandai d'abord à M. Jouannin si je pouvais

faire au dey quelques questions sur la défense du pays où il commandait. Hussein y consentit volontiers. Je lui dis : « J'ai fait le commencement de la campagne d'Alger ; j'étais sur un des bâtimens qui ont abordé les premiers l'Afrique, et qui, les premiers, devaient tenter le débarquement. Arrivé dans la baie de Sidi-Ferruch, j'ai cru, comme toute l'armée, que le silence de vos batteries était une feinte de votre part, et que la nuit du 13 au 14 vous démasqueriez des canons cachés derrière les touffes d'arbousiers et de lauriers qui bordent la rade. Pourquoi n'aviez-vous pris aucune disposition pour nous foudroyer et retarder au moins notre débarquement ? Comment se fait-il que vous ayez laissé sans la hérisser de mortiers et de canons une plage qui, une fois conquise, nous livrait la route de la ville ? »

Pendant que l'interprète posait ma question au dey, je voyais la figure du Turc devenir grave et presque mélancolique. J'avais peur d'avoir, malgré moi, laissé échapper quelques mots qui l'eussent affligé ; je le dis tout de suite à M. Jouannin, qui me rassura. Hussein répondit ; son geste était énergique ; il n'y avait pourtant pas de colère dans sa parole, mais du dédain et de l'indignation. Il parla environ trois minutes sans être interrompu que par des syllabes, dont M. le drogman semblait accentuer son discours. Jamais je n'ai plus regretté mon ignorance des langues orientales, qui me privait de recevoir en original cette réponse remarquable, dont M. Jouannin me fit part aussitôt : « Il y a bien des choses à répondre à ce que vous me demandez ; mais je me borne à ceci : tant que la guerre a duré, je n'ai jamais été instruit de ce qui se passait au-dehors de mon château ; on m'a trompé. Le divan agissait sans moi, il me cachait toutes ses résolutions. Si la côte de Sidi-Ferruch n'a pas été défendue contre les Français, c'est que celui à qui j'avais confié le commandement de cette portion du territoire et de l'armée qui devait la défendre était un lâche. Malheureusement ce lâche est mon gendre !.... Tenez, voici une pensée qui renferme toutes les miennes sur votre question : Cent

lions commandés par un chakal, le plus lâche des animaux, seront vaincus; cent chakals, commandés par un lion, auront des chances pour vaincre. »

Le reste de sa réponse fut le développement de ces quatre phrases. Il me dit, entre autres choses, qu'il était entouré de trahisons; qu'on vint lui dire un jour qu'on ne défendrait pas Alger, parce que ce n'était pas aux Algériens que le roi de France en voulait, mais au dey. « Un homme fut assez lâche pour aller offrir à Bourmont ma tête; il rejeta avec une horreur loyale cette horrible proposition. » Le nom de M. de Bourmont sortit souvent de sa bouche; c'était la seule chose que je pouvais comprendre. M. Jouannin m'expliqua la pensée, plusieurs fois reproduite, où ce nom propre intervenait: « Bourmont, Bourmont, s'il n'avait pas été bien obéi, n'aurait pas pris Alger, n'est-ce pas? » A propos du gendre de Hussein, M. Jouannin me dit que le dey était tellement irrité contre cet homme, que d'Alger à Naples il le tint toujours à une grande distance de sa personne; qu'il ne lui adressa la première fois la parole que pour lui reprocher d'avoir méconnu ses avis et ses ordres. L'aga le paya de mauvaises paroles; la querelle, au surplus, ne fut pas longue entre le gendre et le beau-père; Hussein redoutait l'aga, qui est d'une taille et d'une force colossales, et qui était toujours armé pour poignarder le dey, si celui-ci faisait mine de vouloir se venger de la trahison dont il se plaignait.

Cette accusation de lâcheté portée par le pacha contre le séraskier de Sidi-Kalef me remit en mémoire une lettre trouvée sur le sable de Torre-Chica, le jour du débarquement, et qu'un des interprètes de l'armée montra à mon ami M. Rolland, et à moi. Je ne me souviens pas du commencement de cette épître; je ne pus en dire que le sens à Hussein: « Ton maître te recommande de veiller au poste » qu'il t'a remis. » La lettre finissait par cette phrase remarquable: « Sois brave, parce qu'il y a dans le ciel un dieu » qui punit les lâches. » Le dey m'a demandé si cette pièce

n'était pas signée Ibrahim. Je ne me rappelle pas la signature, j'ai également oublié la suscription. Ce petit monument existe sans doute entre les mains de l'interprète qui me l'a expliqué, en présence de M. Abaïbi, Algérien, interprète attaché à la brigade de M. le général Bertier de Sauvigny, et qui a, je crois, été chef d'escadron dans les mamelucks de la garde impériale.

Avant de prendre congé de Hussein-Pacha, je lui ai parlé de Bruat, dont je lui ai dit que j'étais l'ami intime. Il a souri quand il a entendu que je disais que cet officier m'avait entretenu en termes honorables du dey d'Alger. « Je n'ai rien fait pour lui cependant. — Vous avez fait beaucoup; car vous pouviez faire décapiter lui et ses compagnons. — Et pourquoi? Ils ont été bien malheureux; soyez persuadé que ce n'est pas ma faute. Voici quelques circonstances qu'il est bon que vous sachiez. Aussitôt que j'appris le naufrage de vos bâtimens, j'envoyai des officiers pour protéger les Français contre les bédouins, race avec laquelle il n'y a pas traité possible, mais qui craint les Turcs et n'aurait pas osé faire du mal au chrétien que j'aurais ordonné de sauver. La fortune voulut que de grandes pluies eussent enflé la rivière, à l'est d'Alger, qui se trouve par conséquent entre le lieu du naufrage et la ville. Mes officiers ne purent passer à gué le fleuve, et le retard qu'ils éprouvèrent dans leur mission fut cause de leurs plus grandes souffrances. Les habitans du pays tenaient à se défaire absolument des naufragés, parce qu'une frégate, venue sur la côte à la découverte des briks, ayant tiré des coups de canon, ils crurent que c'était une attaque, et ils regardèrent comme autant de guides dangereux pour le pays tous les Français qui étaient là. C'est le secret de leur fureur. » Je remerciai Hussein de cette explication et lui dis que Bruat m'avait reconté la même chose.

J'avais long-temps abusé de la complaisance du pacha. Il était deux heures et demi lorsque nous prîmes congé de lui. Je le remerciai de son audience et de tout ce qu'il avait bien

voulu me dire. Il me salua de la tête et de la main, en prononçant cette formule de politesse usitée dans son pays : « Vous êtes le bien-venu. »

Dois-je terminer le récit de cette entrevue, qui m'a intéressé au dernier point, sans faire de Hussein-Pacha un portrait dont j'espère qu'il ne se fâchera pas? Le dey d'Alger est un vieillard d'une taille moyenne. Il est assez gros, et il a l'air encore très-vigoureux, quoiqu'il ait soixante-trois ans. Sa tête est forte et largement caractérisée. Une barbe longue, grise, aux reflets dorés, sur laquelle tombent, comme deux grandes parenthèses, des moustaches plus noires que le reste de cet ornement viril, ajoute à la beauté de sa figure. Ses yeux, qui sont doux, sont à moitié cachés par des lunettes ovales. Ces lunettes ont étonné quelques spectateurs de l'Opéra, qui ne comprennent pas un Turc avec des lunettes. Beaucoup d'habitans d'Alger et de plusieurs autres parties de l'empire sont obligés d'avoir recours à cet instrument, leur vue ayant à souffrir de la réverbération des maisons blanches, du pavé et du sable, frappés par un soleil ardent. Hussein n'est pas grave et impassible comme l'envoyé du bey de Tunis, qui est maintenant à Paris; il aime à rire et à conter. Il m'a semblé qu'il avait plus d'instruction que n'en ont d'ordinaire les Orientaux. Ses répliques sont vives et souvent spirituelles. Il a de la bonhomie, et je pourrais dire un laisser-aller naïf qui le rend aimable. Ses manières sont douces et engageantes.

Il m'a dit qu'il venait passer quelque temps à Paris pour voir et étudier, et qu'il ne voulait pas faire comme ces voyageurs qui se pressent de courir partout, et finissent par ne rien retenir. On a dit que c'était un homme très-vulgaire; je n'en juge pas ainsi, tant s'en faut : il m'a paru au contraire fort distingué. La simplicité de ses habitudes, la douceur de son langage, sa gaieté facile, doivent rendre son commerce agréable. Je me souviens maintenant d'une petite scène qui prouve assez bien son bon naturel. M. André, voyant à côté du canapé une longue canne mince, à

pommeau d'or et renfermant une épée, a demandé à qui elle appartient, Hussein, montrant sa barbe, a répondu : « C'est pour soutenir le vieillard. » Un instant après, M. André ayant présenté des billets de spectacle au pacha, celui-ci a dit en plaisantant : « Je ne veux pas accepter la politesse de M. André. » Mon introducteur a pris alors vivement la canne, et faisant mine de dégaîner l'épée pour menacer le dey, Hussein s'est mis à rire aux éclats, en baissant la tête qu'il a couverte de ses deux bras, et se rendant il a dit : « Si vous vous y prenez de cette façon, il faut bien être votre obligé. » Cet enjouement d'enfant ne m'a pas semblé du tout ridicule dans un sexagénaire que j'avais vu, un peu auparavant, admirable de dignité et de noblesse sans apprêts.

J'ai lu quelque part que les cartes de visite du pacha Hussein portaient cette inscription : *M. Hussein, ex-dey d'Alger;* j'ai vu une des cartes; on y lit : HUSSEIN-PACHA, et au-dessous : DEY D'ALGER. Des mots arabes composent une troisième ligne, traduction littérale des deux premières.

Une chose qui paraîtra étonnante c'est que, dans ma conversation avec Hussein, il n'ait pas été dit un seul mot des femmes. J'avoue que j'ai tout-à-fait oublié ce chapitre. Je m'étais bien promis, d'ailleurs, de ne pas lui parler des siennes par discrétion. Quelqu'un m'a raconté que dans une maison où était le pacha, une dame lui demanda s'il regrettait Alger. A peine il eut entendu la question qu'il dit à son drogman : « Demandez à cette dame si elle veut que je lui raconte une histoire. » La questionneuse se hâta d'accepter la proposition, et Hussein lui dit : « J'avais un rossignol que j'aimais beaucoup; je lui donnais des soins; je pensais qu'il avait tout-à-fait oublié l'Atlas. Un jour j'ouvris sa cage; il s'envola vers la montagne et ne revint pas. » Je n'ai pas vérifié si l'anecdocte est exacte; mais s'il n'a pas dit ce joli petit apologue, il a très-bien pu le dire.

Je n'ai plus qu'un mot et je finis. Le bruit a couru qu'Hussein est venu à Paris pour traiter de son retour à

Alger. Je n'ai pas cru pouvoir m'informer si cette rumeur est vraie. Je la crois fausse; je suis persuadé que le pacha ne songe pas à jouer un rôle quelconque dans son ancien belick. Je suppose qu'il n'accepterait pas la fonction de lieutenant du roi des Français, après avoir été souverain; ce donc je suis sûr, c'est que s'il reparaissait à Alger, en maître ou en délégué de la France, on lui couperait le cou.

A. Jal.

---

# REVUE
# POLITIQUE.

Heidelberg, 27 août 1831.

Ce qui frappe d'abord l'œil du Français qui vient de franchir le Rhin, cette grande et profonde limite de la nationalité allemande, c'est une sympathie toute populaire pour la révolution de juillet et les principes qu'elle a proclamés. Ainsi, qu'une troupe joyeuse de nos conscrits en permission, échappés pour quelques heures de nos avant-postes, passe le Rhin à Kehl ou à Neubrisach, et vienne rendre visite à un poste badois, aussitôt la bière ou le schnaps de couler à grands flots : on se mêle, on boit, on chante *la Parisienne*, on fraternise ensemble, quelquefois même sans trop s'entendre. A chaque foire de village que vous traversez dans les hauteurs du Berg-Strasse ou de la Forêt-Noire, de grossières enluminures du roi-citoyen ou des trois grandes journées tapissent toutes les boutiques; les vers non moins grossiers, les chansons populaires qui les entourent, retentissent dans tous les cabarets. Les villes frontières de France, Strasbourg surtout, sont remplies d'étudians allemands qui, échappant un instant au joug inquisiteur de l'Autriche et de la haute police de Mayence, viennent faire du mouvement en deçà du Rhin, pour se dédommager sans doute de ce qu'au-delà ils ne s'aventurent pas même jusqu'à la résistance. Enfin, pour un observateur superficiel, cette sympathie bruyante et toute au-dehors pourrait tromper sur les véritables dispositions de l'Allemagne pour la France; on pourrait croire effacées ces vieilles

rivalités nationales, fomentées par vingt ans de guerre, et si habilement exploitées par les souverains qui leur durent peut-être leur couronne. On serait tenté de dire, à la vue de ce touchant et populaire spectacle de nations se tendant la main l'une à l'autre par-dessus leurs barrières naturelles : Il n'y a plus de Rhin! comme Louis XIV disait : Il n'y a plus de Pyrénées!

Mais que l'œil de l'observateur ne s'arrête pas à la surface : qu'il entre dans cette société formée, comme une terre d'alluvions, de couches superposées l'une à l'autre, et où les plus intimes, les plus primitives révèlent seules le secret de la formation; qu'il arrive jusqu'à cette bourgeoisie si essentiellement allemande, jusqu'à cette noblesse qui n'est pas, comme chez nous, une superfétation, une excroissance, mais qui se rattache au sol par tant de liens; c'est là qu'il rencontrera, sous cette écorce d'opinion extérieure, la véritable opinion de l'Allemagne, le noyau de sa pensée. Laissons de côté, et la politique fossile de l'Autriche, et la Prusse qui, monarchie militaire offensive, au milieu d'états nécessairement défensifs et timides, doit avoir des opinions, c'est-à-dire des intérêts à part; la Prusse, où une noblesse belliqueuse est encore près d'aiguiser ses sabres sur le seuil du palais de son roi; où le peuple, épuisé par un état militaire hors de toute proportion avec ses moyens, soupire après le désarmement et la paix, et où le roi, véritable image du juste milieu sur le trône, tient la balance entre les deux partis. Mais la confédération germanique, vaste et incohérent amas d'intérêts discords et de faiblesses associés ensemble qui croient faire de la force, doit nécessairement envisager la question d'un autre œil.

Partout en Allemagne, le premier mouvement a été de sympathie pour notre belle et pure révolution de juillet, le second de défiance pour l'usage que nous allions faire. L'Allemagne, opprimée comme nous par les traités de 1815, soupire comme nous et plus que nous peut-être après le jour qui les verra effacer. En attendant ce vaste remaniement de

l'Europe, qu'elle appelle de tous ses vœux, elle a d'avance les yeux tournés vers la France, comme vers l'arbitre de ses destinées. Elle sait que c'est elle qui jettera les poids décisif dans la balance où se peseront les libertés de l'Allemagne; mais elle craint que de nouveaux Brennus ne jettent au besoin le fer dans un des plateaux; elle craint le despotisme de trente millions de maîtres, plus pesant encore que celui d'un seul; elle regarde d'un œil inquiet ce coq gaulois, aigle naguère, battre les bords du Rhin de son aile frémissante, impatient qu'il est de tenir encore une fois dans ses serres la tremblante Allemagne. Dût un jour la France déchirer ces traités, rentrer dans ses anciennes frontières, et borner son ambition à ces limites naturelles en dehors desquelles il est aussi dangereux pour les peuples d'avancer que de reculer, l'Allemagne, si elle devait sa liberté à cette tutelle puissante, se résignerait peut-être à la payer aussi cher; mais ce qu'elle craint, c'est ce débordement d'ambitions privées, qui, contenues à grand'peine, grossissent de leur courant l'ambition publique; c'est cette excitation fiévreuse et presque machinale qu'éveillent chez un peuple animé par ses souvenirs ces grands noms de conquêtes et de gloire qui se résumaient en impôts humains pour la France et en dotations pour ses généraux. Qu'on ne s'y trompe pas, les vieux souvenirs de 1813 ne sont pas encore effacés. Cette coalition de peuples que souleva contre la France la coalition des rois, avec quelques mots de chartes et de liberté pour appât, cette coalition, morte comme la sainte-alliance, peut encore se raviver comme elle. L'ambition de la France, qui l'avait fait naître, peut seule la ressusciter. Ce qu'on a le plus admiré dans notre admirable peuple de juillet, c'est sa modération, comme vertu plus rare et plus ardue que le courage. Mais que cette révolution, née sous de si purs auspices, belle entre toutes les plus belles que raconte l'histoire, dégénère d'elle-même; qu'elle ne devienne plus qu'une de ces insurrections bâtardes dont on peut raconter d'avance toutes les phases : liberté, puis

licence, puis anarchie, puis enfin despotisme, avec un Bonaparte pour la clore, quand il s'en trouve un, et vous verrez à l'instant toutes ces sympathies se refroidir, tous ces préjugés courbés par le temps se redresser plus hostiles, plus menaçans; les vanités nationales se réveiller comme les haines. Vous verrez cette tiède et molle Allemagne, que ni le despotisme chez elle, ni la liberté chez nous n'ont pu secouer de sa torpeur, en sortir tout à coup, s'il s'agissait de repousser la France au-delà de ses vieilles barrières, s'il fallait humilier encore une fois ces amours-propres de conquérans, plus durs peut-être à supporter que la défaite même. On parle de la sympathie des classes populaires; mais qu'on songe à quel point elles restent étrangères à la vie politique, même en participant largement à la vie municipale; qu'on songe par combien de liens, qui tous ne sont pas des entraves, se les rattache cette noblesse, qui en Allemagne n'est pas une institution, mais un état de nature; une importation, mais un produit du sol; qu'on songe aux traces profondes qu'ont laissées dans des ames grossières ces deux invasions de la France, promises comme une rédemption, accomplies comme un miracle, facile, il est vrai, sur ce Paris vendu et livré; ces chevaux du Bavarois et du Saxon paissant en maîtres sur les bords de la Seine, et l'on comprendra ce sourd levain de misogallisme qui fermente encore dans la vieille Allemagne; et l'on sentira que, pour peu qu'on laisse faire nos diplomates de l'opposition, rien n'est plus aisé que de renouveler en Allemagne le miracle d'une croisade politique contre nous, ou, si l'on aime mieux, d'une autre guerre punique, avec un autre *delenda Carthago* pour refrain.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les pays de l'Allemagne qui avoisinent la France. Le duché de Bade, gouverné par un prince éclairé, aimé de son peuple, ami de la France et du roi qui la gouverne, a évidemment intérêt à ne pas se heurter contre sa puissante voisine. Nous ne répéterons pas la comparaison du pot de fer : elle ne serait pas polie; mais

cet état pauvre et peu étendu, écrasé sous le poids de ses douze mille hommes, auxquels il est coté par la confédération germanique, paie trop cher cette coûteuse défensive pour ne pas désirer la paix. Allié passif de la France, il n'est nullement tenté d'acheter avec elle des liens plus étroits par une alliance offensive, synonyme de despotisme d'un côté, et de servitude de l'autre, et scellée, en cas de guerre, par cette conscription qui a laissé chez tous nos ci-devant alliés de si fâcheux souvenirs. Allemand avant tout, d'autant plus peut-être qu'il avoisine la France, le grand-duché, comme tous les peuples limitrophes, exploite son voisin plutôt qu'il ne l'aime. Toute cette noblesse médiatisée, grâce à Bonaparte et au congrès de Vienne tour à tour, sent fort bien que la domination française, fort peu féodale d'ailleurs, ne lui rendrait pas ces commodes esclaves dans les terres de ces margraves ou de ces électeurs passés rois; et suzerains pour suzerains, ces roitelets dépossédés de leurs royaumes de six lieues de tour aiment encore mieux un compatriote qu'un étranger, un grand-duc héréditaire et noble comme eux qu'un roi élu et citoyen.

La Bavière, voisine de la France par accident, et par un caprice du congrès de Vienne, doit d'autant moins aimer la France qu'elle a eu meilleure part de ses dépouilles. Le roi, monomane de beaux arts, et autocrate de civilisation, libéral jadis comme un prince héréditaire, et par trop aristocrate pour un fils de roi, semble avoir repris en montant sur le trône les habitudes du métier. Fort brave homme d'ailleurs, et toujours aussi simple que lorsqu'il menait à Rome sa vie d'artiste et de dilettante, il ne paraît pas que ses petites velléités despotico-jésuitiques lui aient fait perdre l'affection de ses sujets. Il ne paraît pas non plus que son appel politique aux armes contre la France, imprimé avec privilége de sa majesté, et répété en chœur dans tous les théâtres de Munich, ait beaucoup froissé ces vives sympathies pour la France, sur lesquelles comptent à leur tour dans leur croisade propagandiste nos Tyrtées de l'opposi-

tion. Aussi doutons-nous fort qu'au moment d'un appel plus sérieux de la part de la confédération germanique, la Bavière soit la dernière à répondre. Elle a trop gagné à donner son coup de pied au lion pour lui en épargner un second.

Quant aux provinces Rhénanes, si du moins nous en appelons à des souvenirs qui remontent un peu plus haut que la révolution de juillet, elles ne sont pas aussi grandement tentées qu'on veut bien le croire à Paris de renvoyer la Prusse au-delà du Rhin, pour engraisser à leurs dépens les prébendes de notre budget. Qu'y gagnerait-elle, en effet? Sans parler de ces institutions municipales qu'elles partagent avec la Prusse, dans une extension que nos mœurs politiques sont encore loin de pouvoir supporter, les provinces du Rhin doivent au gouvernement prussien des bienfaits tout spéciaux que la politique a pu dicter, mais dont le pays ne profite pas moins. Ainsi les immenses garnisons que la Prusse et la peur ont entassées dans les forteresses de Coblentz, de Mayence et de Luxembourg, fournissent aux habitans de ces villes, jadis françaises, des débouchés et une consommation que les économistes de notre propagande leur rendraient difficilement. Bonn, dotée depuis une douzaine d'années d'une magnifique université et des premiers professeurs de l'Allemagne, est pour toutes les rives un peu béotiennes du Rhin un centre de lumières et de bien-être à la fois. Le gouvernement, enfin, sachant que ce qui fait peut-être pardonner un joug étranger, c'est de voir prendre dans le pays même les mains qui l'exploitent, a eu soin d'accorder autant que possible aux Cisrhénans la consolation d'être muselés par eux-mêmes. Ce sont, en effet, des indigènes qui occupent pour la plupart les places secondaires de l'administration; et le soin que le gouvernement prussien met à aller au-devant des besoins matériels de ses nouveaux sujets, peut-être pour s'épargner de satisfaire à leurs besoins politiques, tempère nécessairement un mécontentement qui n'a rien d'hostile.

Le roi de Wurtemberg n'est pas tout-à-fait limitrophe de la France ; et pourtant, grâce à deux souvenirs récens encore d'un électorat changé en royaume, c'est peut-être de tous les souverains de l'Allemagne celui qui sympathise le plus avec la France. C'est aussi, par conséquent, celui qui inspire le plus de défiance à l'Autriche. Metternich, héritier du protectorat de Bonaparte, comme la diplomatie l'est du sabre, s'offense parfois des mutineries du pupille couronné. Celui-ci, faute de mieux, s'en venge sur les amis de son tuteur, sur ces petits princes médiatisés qui rêvent encore leur indépendance féodale, sur la suzeraineté lointaine de l'empire. Annulés du droit de la force par Bonaparte, lors de l'établissement de la confédération, privés par la plébéienne conscription de l'insigne privilége d'offrir au vieux corps germanique leur contingent de dix hommes d'armes, annulés au droit divin par le congrès de Vienne, ils le sont de fait à présent par les constitutions que les électeurs passés rois ont dû octroyer à leurs sujets. On conçoit donc leur mauvaise volonté pour cette nivelante forme de gouvernement, qui de roitelets les a fait peuples, et leur colère semble personnifiée dans ce prince, oncle du roi, qui, fuyant jusqu'au Brésil le choléra-morbus des constitutions, croyait y trouver sans doute un despotisme vierge comme ces forêts. On conçoit également la mauvaise volonté du roi pour ces vétérans des regrets, pour ces grognards féodaux, qu'il retrouve dans la chambre haute quand ils daignent y siéger.

De tout ce que nous venons de dire on peut conclure que le peuple et la classe moyenne, plus nombreuse en Wurtemberg qu'en Bavière et dans le nord de l'Allemagne, sympathise, comme tout ce qui est peuple, avec la révolution de juillet, et est encore ramené vers elle par les insolens regrets de la noblesse médiatrice que le roi, qui appuie surtout sur cette classe moyenne un trône qui a besoin de contrepoids, penche autant vers la France et la liberté que peut le faire un roi, aristocrate de son métier, comme disait

Joseph II ; qu'il ne tient donc qu'à la France de se ménager dans ce royaume, jeune encore, un appui qui grandira auprès d'elle ; mais qu'elle doit bien se garder de repousser par des prétentions trop hautaines ces états vacillans encore entre l'Autriche, dont ils se détachent, et la France, qu'ils redoutent en s'inclinant vers elle. Un ministère trop ardent les effaroucherait ; un ministère trop faible les rejetterait vers l'Autriche. C'est à celui qui nous gouverne, partisan de la paix sans craindre la guerre, à prêter à ces élémens d'une future Allemagne l'unité d'intérêt qu'ils n'ont pas encore, et à leur offrir, avec une juste mesure, un patronage puissant, mais qui ne tienne pas de la dictature.

Telles sont dans notre conviction les dispositions des provinces allemandes limitrophes de la France : nous avons fait, on le voit, la part des sympathies comme celle des préjugés nationaux ; tous deux, par une de ces contradictions familières à l'homme, se rencontrent dans les mêmes esprits, et y vivent paisiblement et sans se heurter. C'est ainsi que vous trouverez à la fois dans mainte tête allemande, et des mieux faites encore, la plus vive admiration pour notre révolution, unie aux préjugés les plus encroûtés contre les vanités françaises, et à des craintes mieux fondées peut-être de son ambition *outrecuidante ;* heurtez seulement un de ces préjuges, alarmez un de ces intérêts qui les font naître, et toutes les sympathies s'évanouissent ; le citoyen du monde disparaît et l'Allemand reste, avec sa tête large et carrée, où la raison n'entre plus quand elle a une fois manqué la route qui y conduit.

---

# CHRONIQUE.

---

## MÉMOIRES ET SOUVENIRS

### DU COMTE LAVALLETTE (1).

Le débat qu'eut l'auteur de ces mémoires avec la justice de la restauration, bien qu'il ait manqué d'y laisser sa tête, ne fut point pour lui, en définitive, chose si déplorable. Sans la condamnation capitale qu'il encourut, confondu dans la foule des instrumens de l'empire, jeté au milieu de ces administrateurs, de ces intendans généraux, de ces ministres habiles à l'aide desquels procédait le génie de Bonaparte, il eût pu simplement prétendre à voir pour mémoire son nom remplir une page de quelque biographie contemporaine. Sa portée historique n'eût point dépassé de beaucoup celle d'un président du corps législatif, celle d'un membre du sénat conservateur, ou celle d'un inspecteur en chef aux revues. Grâce à l'admirable dévouement de sa femme, une heure lui a suffi pour faire sa postérité. Nous défions qu'à l'avenir on écrive une histoire de la restauration; chose plus significative, que l'on imprime un dictionnaire d'anecdotes, que l'on fasse une édition de *la Morale en action*, sans y consigner à côté de celle de Grotius la miraculeuse histoire de son évasion. Des hommes travaillent leur vie entière pour recommander leur nom à l'avenir, qui n'y réussissent pas aussi bien que celui-ci avec un arrêt de cour d'assises éludé à temps.

(1) 2 *volumes in*-8°. *Chez Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n°* 14.

Aussi, n'y eût-il dans ses mémoires que le *détail* exact et authentique de ce fait étrange long-temps abandonné aux richesses de l'imagination des biographes, que ce drame étrange, dont le nœud était le bourreau, et dont un travestissement fut le dénouement, on pourrait encore les recommander en toute assurance à l'attention publique et leur prédire un éclatant succès.

Mais il s'est en outre trouvé que l'homme qu'un réquisitoire de procureur-général avait si habilement élevé à la condition de personnage historique avait vécu dans l'intimité de Bonaparte, que bien des choses de l'empire avaient passé par ses mains, et qu'il pouvait mieux que tout autre en être l'historien.

A part donc l'intérêt presque romanesque qui est venu s'attacher au nom de Lavallette, les mémoires du fonctionnaire impérial, de l'homme qui souvent reçut de première main les confidences de Napoléon, doivent être acceptés comme un des documens les plus curieux de l'histoire contemporaine. Bien des faits sans doute s'y trouvent racontés dont l'histoire a été dite ailleurs; mais, bien qu'une profonde individualité littéraire ne s'y remarque pas, historiquement parlant ils sont empreints d'une vive personnalité qui présente le fait déjà connu sous un aspect nouveau, ne permet pas au lecteur de crier à la redite et de se plaindre qu'on lui fait avec la même histoire deux fois de l'intérêt.

Après cela c'est bien quelque chose dans un temps où le mensonge historique avait été mis en exploitation réglée que de tomber sur des mémoires *honnêtes gens* auxquels on peut croire sans jouer le rôle de dupe, et dont la vérité n'a pas été inventée après coup et à tant la page par l'imagination de quelque témoin oculaire né cinquante ans après l'événement. Bien des choses étranges auraient pu être contées par l'auteur, qui, comme il le dit lui-même, « remplit » pendant treize années des fonctions délicates, et qui lui » découvrirent de tristes secrets du cœur humain. » Ces choses, il en a conservé par-devers lui la hideuse histoire,

ne pensant pas que la confidence de ces turpitudes sociales renouvelées sous toutes les civilisations et sous tous les régimes politiques pû jeter une bien vive lumière sur l'époque dont il voulait nous transmettre le souvenir. Pour plus d'un lecteur, ce sera là une importante lacune, une manière de larcin historique dont il se consolera difficilement. Quant à nous, cette discrétion nous paraît mieux que tout autre symptôme témoigner en faveur de l'authenticité du livre. Les mémoires d'un directeur des postes sous l'empire! un Tacite de libraire aurait cru que le scandale était la vraisemblance d'un pareil sujet.

— L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu jeudi en présence d'une assemblée passablement nombreuse, où toutefois plus d'un dilettante *brillait par son absence.* La vie du château au commencement de septembre n'a encore rien perdu de ses enchantemens, et c'est peut-être un peu se hâter que de commencer à cette époque la saison d'un théâtre qui, l'hérédité détruite, sera en France la dernière expression de l'aristocratie.

Beaucoup de talens que l'on peut louer rien qu'en les nommant nous assurent pour cet hiver à ce théâtre d'admirables soirées. C'est trop peu pour juger une partition que de l'entendre une fois, et nous attendrons encore pour parler de celle d'*Anna Bolena.* L'éclat de la rentrée de M^me^ Pasta a paru ne rien laisser désirer à ses admirateurs. Il faut également attendre pour faire le compte entre le passé et le présent.

— Après un séjour de treize années en Égypte et dans la Nubie, M. Rifaud, dans un ouvrage du plus haut intérêt, a entrepris de donner au public une idée de ces remarquables contrées. Le texte de son livre, qui formera cinq volumes, est illustré par un atlas in-folio, de trois cents planches, représentant des objets d'histoire naturelle, des vues, des cérémonies, des fêtes, des costumes, des instrumens et us-

tensiles de toute espèce, des monumens, des monnaies et des sujets hiéroglyphiques. Il est bien rare, comme on le sait, que ces sortes de publications soient, de la part de leurs auteurs, des spéculations; c'est la plupart du temps l'œuvre d'une érudition consciencieuse, qui se reprocherait de garder par-devers elle des trésors de science, dont elle croit devoir compte à la curiosité contemporaine, et à laquelle aucune espèce de sacrifice ne coûte pour remplir la tâche qu'elle s'est donnée. De telles entreprises doivent prétendre à tous les genres d'encouragemens, et nous nous faisons un devoir de recommander à l'attention publique l'ouvrage de M. Rifaud. Les préoccupations politiques, mortelles aux choses d'art, sont en vain venues compliquer l'émission de son œuvre, avec une infatigable persévérance, et sans que sa résolution d'élever son monument ait reculé devant aucun obstacle, il poursuit sa publication, l'une des plus honorables qui se soient faites depuis long-temps. Nous en reparlerons encore; car c'est là un de ces ouvrages auxquels, pour l'honneur du public, il faut un succès.

— La seconde édition de *la Peau de chagrin* doit paraître incessamment sous le titre nouveau de *Romans et Contes philosophiques*. L'un des critiques les plus distingués de l'époque a donné en tête du premier volume un piquant commentaire de la haute pensée morale résumée dans cette œuvre. M. de Balzac a eu l'heureuse idée de donner, pour ainsi parler, la suite de cette pensée dans plusieurs contes qui en sont l'expression plus brève, et qui par elle se lient tout naturellement à la publication où elle a été si largement développée. Ces contes forment un troisième volume; à cela joint une consciencieuse révision de style, dans laquelle ont disparu plusieurs taches que la critique avait signalées, et l'on peut annoncer la seconde édition de la *Peau de chagrin* comme un livre tout-à-fait nouveau qu'attend aussi un nouveau succès.

— *Marion de Lorme* imprimée n'a pas obtenu moins de succès que *Marion de Lorme* au théâtre, *Marion* traduite par le beau talent de Mme Dorval, et entourée de tout le prestigieux éclat des décors; l'édition qu'en a faite le libraire Eugène Renduel est à peu près épuisée. Plusieurs théâtres de province sont occupés à monter l'œuvre de M. Hugo, qui comporte à volonté toutes les magnificences de la mise en scène, ou le négligé dramatique dans sa plus naïve simplicité.

— Henri IV n'est plus le seul roi *dont le peuple ait gardé la mémoire*; celle de Bonaparte est encore vivante dans nos faubourgs, et la sympathie populaire est à jamais acquise à son nom. C'est donc une heureuse idée qu'a eue M. Alfred Fayot de donner une édition *populaire* du *Mémorial de Sainte-Hélène*, de ce livre qui au milieu de bien des racontances verbeuses contient une si curieuse histoire des dernières années du grand homme, et tant de lumières sur la donnée entière de sa vie. Cette édition formera vingt-et-un volumes in-18. Prix du volume, 15 sous, chez l'éditeur, rue de l'Université, no 16.

— La poésie n'a pas d'opinion politique; elle chante, elle ne raisonne pas. Irez-vous prendre au pied de la lettre cette idéalisation du crime dont lord Byron a fait l'apothéose, ou cette terrible théologie mystique dont le Dante anime son immense spirale de l'enfer et du paradis? Non, certes. Le poète est un écho d'émotions populaires. Bien que nous ne partagions pas les préoccupations politiques dont M. de Pongerville, de l'Académie-Française, a exprimé énergiquement l'élan et l'ardeur dans son *Épître aux Belges*, récemment publiée, nous ne pouvons nous empêcher de rendre justice à cette verve heureuse et forte, à cette poésie mâle et brillante, à ce jet d'une pensée enthousiaste, pressée, comme dit Montaigne, aux pieds nombreux de la poésie. Le traducteur de *Lucrèce* n'a rien écrit de plus ferme et de plus brillant.

# La mort du roi d'Espagne.

## ANECDOTE ÉLECTORALE.

---

Nous devons le récit qu'on va lire à un grave auteur qui vient d'écrire un lourd pamphlet sur la réforme parlementaire; nous ne saurions par conséquent contester son authenticité. Nous pourrions citer d'après lui des autorités imposantes à l'appui des moindres détails; mais le lecteur nous approuvera de n'avoir pas attaché à un sujet si léger plus d'importance qu'il n'en mérite.

Le duc de Newcastle fut un habile ministre de la maison du Hanovre, un ministre dévoué à la gloire de son pays, et un grand politique. Ainsi le répétèrent les whigs, jusqu'à ce que son étoile eût pali devant celle de Walpole. C'est beaucoup pour un ministre de conserver sa réputation pendant toute la durée de son pouvoir, quand il ne faut pas plus de huit jours aux hommes d'état de ce temps-ci pour perdre la leur.

Un des moyens de popularité employés par le duc de Newcastle était l'art de savoir promettre, d'aller même audevant des désirs de ceux qu'il voulait séduire, de les deviner, et souvent de ne pas leur laisser le temps de les exprimer. Mais quand il fallait tenir parole c'était alors pour lui une suite d'embarras d'autant plus cruels qu'il avait en général oublié le lendemain l'offre ou la promesse de la veille. On prétend que c'est là l'histoire de tous les ministres passés, présens et futurs. Plaignons ceux qui ont quelque faveur à leur demander.

Une élection eut lieu dans le pays de Cornouailles. Le duc y protégeait un des deux candidats rivaux dont les chances étaient à peu près égales, et Sa Grâce tenait beaucoup à ce que le sien fût élu. Il ne lui manquait qu'une seule voix pour réussir, et il ne restait plus qu'un électeur. Le ministre alla voir lui-même ce personnage important, lui prodigua les serremens de main, lui déclara que de lui seul dépendait le salut de l'Angleterre, peut-être celui de l'Europe; bref, il fit si bien que l'électeur, brave et digne homme, vota pour le candidat ministériel.

Grande victoire! Le duc de Newcastle ne fut pas avare de remerciemens. Avec sa facilité habituelle, après avoir proclamé l'électeur son ami, son meilleur ami, il lui jura qu'il serait éternellement reconnaissant de son patriotisme, et l'engagea à disposer de lui quand il aurait besoin, à toute heure du jour ou de la nuit.

L'électeur, enchanté de tant d'affabilité, rendit grâces au duc, et se permit de lui répondre qu'il bornait ses prétentions à une humble demande. « Milord, dit-il, l'inspecteur de la douane est vieux et infirme, et si vous aviez la bonté de recommander mon gendre à l'administration, en cas de mort de cet employé septuagénaire, je me croirais obligé d'honneur, avec toute ma famille, à montrer dans toutes les occasions un dévouement absolu au gouvernement.

— Mon cher ami, répondit le duc, j'admire votre modestie, votre réserve. C'est une bagatelle que ce que vous me demandez là. Votre gendre peut compter sur cet emploi. Vous n'aurez qu'un mot à dire lorsqu'il sera vacant.

— Mais, dit l'électeur, qui, puisqu'on le trouvait si peu ambitieux, voulait au moins être sûr d'obtenir ce qu'il sollicitait, comment ferai-je pour être introduit auprès de Votre Grâce; car on m'a dit qu'à Londres il est assez difficile de parvenir jusqu'à ces grands seigneurs, qui nous montrent tant de complaisance dans nos comtés. »

Le ministre, accoutumé à toute la franchise familière des luttes électorales, ne s'offensa pas de l'observation.

« Dès que le titulaire sera mort, répondit-il, prenez une chaise de poste, partez pour Londres, et arrivez à la porte de mon hôtel. Que ce soit la nuit ou le jour, que je sois mort ou vivant, endormi ou éveillé, frappez à ma porte; le concierge aura ordre de vous faire monter immédiatement auprès de moi, et la place sera donnée à celui que vous nommerez. »

Le duc prit congé de l'électeur, et alla achever la journée chez un lord du voisinage, d'où il repartit pour Londres, comptant bien ne plus entendre parler des bons habitans de Cornouailles avant l'époque du renouvellement septennal de la chambre des communes.

Le duc de Newcastle, comme premier ministre, avait à surveiller non-seulement la politique intérieure, mais encore celle de tous les cabinets de l'Europe. Ce fut bientôt l'Espagne qui occupa presque exclusivement l'attention de Sa Grâce. Sa Majesté Catholique tomba dangereusement malade, et comme elle ne laissait pas d'enfans, sa mort probable allait soulever une question capable de troubler la paix du monde. L'Autriche, la France, et les autres puissances continentales avaient les yeux ouverts sur la succession du monarque espagnol. Le duc de Newcastle avait donné ordre à l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid de lui expédier un exprès aussitôt que le vieux roi aurait rendu le dernier soupir, et comme d'après ses dépêches les plus récentes cet événement pouvait arriver d'heure en heure, le duc, accablé de lassitude, ne se mit au lit qu'après avoir bien recommandé à son concierge de ne pas se coucher, afin d'ouvrir la porte au courrier d'ambassade, si impatiemment attendu, et de le faire monter immédiatement dans la chambre de Sa Grâce.

Le duc de Newcastle s'était assoupi, l'histoire dit même,

il est vrai que c'est un whig qui est notre auteur, l'histoire dit que le duc goûtait ce sommeil profond, inconnu aux mauvais ministres (avis aux hommes d'état qui se plaignent indiscrètement d'insomnie); le concierge n'avait pas une moins bonne conscience que son maître... Le concierge dormait aussi; mais tout habillé et dans son grand fauteuil de cuir.

Tout à coup le bruit d'une voiture trouble le silence de la place; elle s'arrête devant la porte du grand hôtel, qu'on voit encore dans Lincoln-Inn-fields, un bras vigoureux s'est emparé du marteau, et ses coups redoublés ébranlent la porte. Il était facile de voir que celui qui frappait ainsi n'avait pas un seul instant à perdre, et qu'il se savait attendu.

« Le duc est-il chez lui? demanda-t-il.

— Oui, répondit le portier.

— Et il est au lit, peut-être ?

— Oui; mais il a laissé ses ordres pour qu'aussitôt arrivé vous soyez introduit auprès de lui : suivez-moi.

— Volontiers, car l'affaire est pressante.

L'étranger, précédé du concierge, monte par un escalier dérobé. Après avoir gravi une trentaine de marches, son guide se trouve en face d'une porte qu'il ouvre, et, lui cédant le pas : « Entrez, lui dit-il, c'est la chambre de milord. »

Le duc était dans son lit, à demi-réveillé par le bruit, et rêvant encore à Sa Majesté Catholique.

« Est-il mort, s'écria-t-il en se frottant les yeux, est-il mort?

— Oui, milord, répondit aussitôt l'étranger.

— Et quel jour est-il mort?

— Avant-hier, milord, à une heure et trente-cinq minutes, après être resté trois semaines au lit et avoir avalé je ne sais combien de pilules qui n'ont pu le sauver. Fidèle à ce que vous m'avez recommandé, il était encore tiède dans son lit que je suis parti pour Londres, ne ménageant ni les chevaux ni les postillons, et me voilà, espérant que Votre Grâce voudra bien tenir sa parole et faire nommer mon gendre successeur du défunt.

Mais déjà le duc, parfaitement éveillé, remarquait qu'il était impossible de recevoir en si peu de temps des nouvelles de Madrid, et il ne pouvait comprendre l'absurde prétention d'un courrier d'ambassade qui demandait la succession à la couronne d'Espagne pour son gendre.

« Cet homme est-il ivre ou fou? Voyons vos dépêches, s'écria le duc ouvrant ses rideaux avec impatience et apercevant, au lieu du courrier, la figure bien connue de son ami de Cornouailles, qui, chapeau bas, auprès du lit, se confondait en salutations, répétant qu'il comptait bien que milord n'oublierait pas sa gracieuse promesse en faveur de son gendre.

Le duc éprouva un moment pénible de vexation causé par le désappointement de ne pas recevoir ses nouvelles d'Espagne; mais après avoir bien froncé le sourcil, ce fut un autre sentiment que la colère qui l'emporta; et cette coïncidence des deux événemens lui parut si singulière, si plaisante, qu'il se laissa aller au rire bruyant et inextinguible des héros d'Homère. L'effet en fut électrique et contagieux; car l'électeur et le portier, sans trop savoir pourquoi, imitèrent l'hilarité de Sa Grâce.

« Mon ami, dit enfin le duc lorsque son accès fut calmé,

je ne puis en effet disposer en faveur de votre gendre de la couronne d'Espagne; mais heureusement j'avais mal entendu, et vos désirs sont plus faciles à satisfaire. Votre gendre succédera à l'inspecteur. Retournez en Cornouailles pour lui annoncer de ma part sa nomination. »

L'historien whig ne peut s'empêcher de faire ressortir ici l'admirable caractère de Sa Grâce, et pour cela il nous dit comment un ministre moins libéral aurait pu prendre en mauvaise part l'indiscrète interruption de son sommeil. Sans faire tort au duc de Newcastle, on peut conclure de cette remarque que notre historien était au moins aussi ministériel que l'électeur.

Enfin, dit-il, l'ami du ministre retourne en Cornouailles, et son gendre vient au-devant de lui. A son air rayonnant, on pouvait deviner que Sa Grâce s'était empressée de dégager sa parole. En effet, le matin même était arrivé le courrier porteur de sa nomination. « Vive le duc de Newcastle! s'écria le nouvel inspecteur; vous n'avez pas donné votre voix à un ingrat, beau-père. — Non, sans doute, répondit l'électeur; mais remercions aussi le roi d'Espagne.

(*Sir Walter's Parrot.*)

# CATHERINE II.

## PREMIÈRE PARTIE.

. . . . . . . Voilà ce que j'ai vu lorsque mon imagination vive et curieuse m'a jetée dans ce cercle immense au milieu duquel apparaît cette femme bizarrement gigantesque, composée de folies et de crimes; colosse au corps d'argile, aux pieds de plomb, aux mains de fer, dont la tête seule paraît d'or au-dessus du manteau brodé de pierreries qui la couvre...,

(DEUXIÈME PARTIE.)

Immédiatement après la mort de Paul Ier, il vint en France une foule de Russes, auxquels le régime plus indulgent de la domination d'Alexandre permettait de quitter leur froid pays pour le midi de l'Europe. Ils se sentaient attirés surtout en France et en Italie, par le charme que leur offraient, dans ces deux contrées, les jouissances du luxe et celles, peut-être plus captivantes, d'un soleil chaleureux et d'un air embaumé. Les permissions de voyager furent donc demandées et accordées dans une telle profusion qu'en l'année 1802, la nation russe comptait à elle seule plus de gens dans Paris que toutes les autres puissances réunies, et cependant alors nous étions en paix avec le reste de l'Europe; mais la Russie semblait vouloir renouveler les anciennes émigrations de ces vieux Scythes se ruant du Nord sur le Midi, pour fuir sous un soleil plus ami leurs jours nébuleux, leurs rivières glacées et le sinistre ombrage de leurs sapins et de leurs bouleaux tremblans.

Je me trouvais alors comme plus tard sous l'empire, plus à portée que tout autre, étant gouvernante de Paris, de connaître particulièrement les personnages les plus remarquables de la cour de Russie. Ils étaient presque tous intéressans dans leur conversation; car un grand nombre avait pu voir une époque grande dans l'histoire du monde, le règne de Catherine II. Cette époque occupait encore tous les esprits. Catherine II, avec ses vices et sa gloire, ses qualités et ses crimes, ses grandeurs réelles et prestigieuses, formait le sujet de réflexions de plus d'un genre. Ma curiosité fut donc éveillée dès que je vis le moyen de la satisfaire. Je le pouvais aisément. Des rapports de société, puis d'amitié, avaient formé des liens intimes entre moi et plusieurs Russes ayant été placés près de Catherine, de manière à pouvoir me la peindre non-seulement comme souveraine, mais sous tous les aspects que présente le caractère d'une telle femme. Alors j'entrai dans une région pour ainsi dire inconnue. Je trouvais à chaque pas un voile nouveau jeté sur l'idole. A mesure que je les enlevais, les traits de cette grande figure m'apparaissaient plus distincts, plus marqués, mais aussi moins ressemblans à tout ce que je connaissais déjà. Bientôt je la vis telle qu'elle est véritablement; elle demeurait bien toujours un être hors de proportions naturelles : seulement le fantastique n'était plus coloré par le même prisme. Et ce que je vis me parut tellement étonnant que j'eus aussitôt la volonté de connaître entièrement cette femme extraordinaire. J'écoutai ses amis, j'interrogeai ses ennemis, j'accueillis tout, et ne repoussai rien, pas même les paroles des indifférens. J'ai vu dans le même jour M. de Markoff, le comte Louis de Cobentzel, le comte de Dirschkoff, M. de Ségur, le secrétaire de Diderot, M. de Sprengporten; et le même soir, j'entendais l'abbé Casti, dans de beaux vers italiens, ajouter quelque strophe bien amère à celles déjà si terribles du Tartare. Mais, comme je l'ai dit, je me méfiais également de l'âcreté de la haine des uns et de l'enthousiasme exagéré de l'admiration des autres. Je n'en ai pris aucun

pour guide spécial dans mon travail; ils m'ont seulement servi de jalons pour me retrouver dans cet immense labyrinthe, que leur héroïne elle-même a rendu si difficile à parcourir. J'en ai fait ainsi des notes et des traditions; je suis remontée à la source de plusieurs erreurs qui, souvent reproduites, avaient fini par prendre une figure de vérité, et j'ai eu de nouveau la preuve que rien n'est plus juste que cette maxime pour étudier : *C'est des fréquentes comparaisons auxquelles on soumet un sujet que jaillit la clarté nécessaire pour le bien voir.* Alors on peut dire comme Montaigne : *Je ne donne pas cet avis comme bon, mais comme mien.*

Il est fâcheux qu'on ne puisse arriver d'abord à ce résultat; mais le moyen? Il est une instruction première qui nécessairement doit être erronée, parce que ses bases reposent sur un principe qui l'est par lui-même. Quel est celui d'entre nous, par exemple, qui, étant enfant, n'a pas entendu dire :

» Voyez-vous ce buste?... c'est celui de Catherine II! la grande Catherine! la Sémiramis du Nord! celle que Voltaire appelait l'étoile polaire!... » et comme un précepteur ne peut pas donner en cours de morale à son disciple la vie des douze favoris de l'*étoile polaire*, ainsi qu'il lui donne celle des douze Césars, comme une gouvernante l'osera bien moins encore, et qu'elle n'ira pas apprendre à son élève qu'une femme peut tuer son mari, il suit de tout cela que nous bâtissons souvent des temples à qui mériterait les gémonies. C'était surtout l'inconvénient du dernier siècle, où l'opinion surgissait de la foule, et où celle de la foule se formait elle-même dans les coteries, sous l'influence de petites passions privées.

C'est ainsi que d'abord j'avais appris à connaître, à juger la czarine. Plus tard la vérité me parvint sur elle par le moyen que je viens de raconter; mais Catherine était un être indifférent pour moi. Une fois ma curiosité satisfaite, je m'étais habituée, moitié admirant, moitié blâmant, à la

laisser dans sa vieille grandeur, sans lui demander aucun compte. J'en avais assez appris pour ne pas l'aimer. Néanmoins, je le répète, comme il m'était égal de l'aimer ou de la haïr, je l'appelais tant qu'on voulait Catherine-la-Grande, et j'y pensais peu. La gravité des événemens qui se passaient dans ma patrie était bien autrement important pour moi que d'anciens souvenirs.

Mais lorsque, pleurant sur la pauvre Pologne, je suis arrivée à vouloir apprendre toutes les causes de ses malheurs; lorsque la toute-puissante volonté m'a conduite à leur source, lorsque cherchant le nom qui a scellé l'éternelle proscription des Polonais, j'ai vu le même nom au bas d'une lettre d'amour qui leur donnait un roi; lorsqu'enfin dans ce nom crié par deux millions de victimes j'ai reconnu celui de Catherine II, alors je me suis tout-à-fait éveillée; j'ai secoué mon apathie; et, rappelant tout ce qui m'avait été révélé, cette foule de traditions et de secrets conservés par moi comme un trésor, les réunissant à mes notes et à tout ce que j'avais appris de nouveau, j'ai formé un corps de preuves devant lequel je ne crains pas enfin de citer Catherine elle-même.

Cependant je suis femme; je me suis demandé, avant de commencer cette notice, pourquoi je ne gardais pas plutôt le silence sur cette vie toute de crimes et de folies, puisqu'enfin Catherine aussi était une femme. Est-ce donc à moi de soulever le voile mystérieux sous lequel Voltaire et Diderot, d'Alembert et Pallas lui ont pour ainsi dire fait faire profession d'immortalité? Pourquoi non? Ils avaient tous des motifs: les uns pour n'être pas sincères, les autres pour n'agir que sous l'influence d'un charme irrésistible; mais moi je suis parfaitement impartiale, et je me croirais comptable envers les jours à venir si, ayant appris des faits particuliers qui peuvent faire entièrement connaître Catherine II, je les gardais pour moi seule.

Sophie-Auguste d'Anhalt Zerbst est née à Stettin, dans la Poméranie-Prussienne, le 25 avril 1729. Ce fut en quittant le luthéranisme pour la communion grecque qu'elle prit plus

tard le nom de Catherine Alexiewna. Son père était pauvre ; et, bien qu'il fût souverain d'un petit état, il n'en servait pas moins comme général dans les armées du roi de Prusse. Il habitait avec sa famille une petite ville de guerre où sa fille, élevée au milieu des hommages grossiers d'une garnison allemande, n'apprit certes pas dès ses premières années à jouer le rôle qu'elle devait un jour remplir sur la scène du monde. Quelquefois sa mère, faisant un effort que la médiocrité de leur fortune rendait pénible, la conduisait à la cour de Berlin pour y chercher quelques regards de la famille royale. Frédéric était encore jeune; Catherine était déjà belle, toutefois elle demeurait inaperçue dans la foule des courtisans, et bien souvent le retour avait lieu sans que Frédéric se fût seulement douté que la fille et la femme de son *général-prince* s'étaient présentées devant lui. Une chose remarquable, c'est que trente ans plus tard Catherine rougissait encore de dépit en rappelant cette circonstance.

Le duc de Holstein Gotorp venait d'être adopté par sa tante, l'impératrice Élisabeth; et le petit-fils du grand czar, reconnu comme grand-duc de Russie, prit le nom de Pierre Fedorowitz, le 17 novembre 1742. Pour que l'adoption eût toute sa force, il fallait que le grand duc fût immédiatement marié. Mais les démarches de la cour de Russie furent repoussées par les grandes princesses de l'Europe, qui toutes refusaient de s'asseoir sur un trône chancelant et sans cesse ébranlé par des tempêtes politiques. Ce fut alors que l'on songea à la pauvre cousine, habitant une petite ville de Prusse. Aussitôt que la princesse d'Anhalt apprit qu'on en avait parlé dans le conseil d'Élisabeth, elle emprunta quelques milliers de florins à Frédéric, et partit sur-le-champ pour Pétersbourg avec sa fille.

La princesse d'Anhalt, mère de Catherine, était une femme d'un esprit supérieur. Elle aurait été intrigante si elle était née dans un autre rang que le sien. Elle avait de la finesse et une de ces volontés déterminées avec lesquelles on fait beaucoup en partant de zéro. Elle aimait sa fille avec

une grande tendresse, et résolut de la faire asseoir sur le trône de Russie.

Son frère, le prince d'Holstein-Euttin, passionnément aimé d'Élisabeth, était mort dans ses bras la veille de leur mariage. Au milieu des déréglemens de sa vie licencieuse, la czarine pleura toujours sur cet amour vertueux, le seul qu'elle eût connu. La princesse d'Anhalt comprit tout le charme qu'elle pouvait obtenir d'un souvenir pur offert à une ame desséchée, avide, altérée d'une fraîche et douce pensée; elle parla de son frère, évoqua son ombre, et offrit en son nom la main de sa fille pour le grand duc.

Catherine avait alors seize ans; sa taille était au-dessus de la médiocre, mais élégante et bien prise. L'habitude qu'elle avait de porter sa tête fort élevée la faisait paraître presque grande. Son air était d'une souveraine; elle avait le front bombé, mais ouvert; le nez droit, légèrement courbé vers l'extrémité. Sa bouche était fraîche et garnie de belles dents, dont elle était fort vaine. Son menton, un peu long mais point difforme, se doublait, sans qu'elle fût néanmoins trop grasse. Ses cheveux étaient châtain foncé et de la plus rare beauté. Quant à ses yeux, leur couleur était étrange; ils étaient bruns, mais ils recevaient des reflets de la lumière des teintes bleues et changeantes, des nuances irisées, qui donnaient à son regard une expression tout-à-fait particulière. Il avait rarement de la bonté, jamais de la douceur; et la sévérité hautaine paraissait être le vrai caractère de sa physionomie. Lorsqu'elle accordait un rare sourire, il était évident, pour ceux qui la connaissaient, qu'elle avait un projet de séduction. Quelqu'un voulant donner d'elle une idée juste sans parler et sans écrire, la peignit sous la figure d'une jeune fille qui d'une main présentait des chaînes de fleurs, et de l'autre cachait derrière elle une torche allumée.

Lorsque sa mère lui communiqua ses projets, elle la trouva docile. Pierre était alors bien fait de sa personne, et dès qu'il vit Catherine il l'aima avec passion. Mais, tandis que

les noces se préparaient, au retour d'un pélerinage fait à Kiow, pour se rendre les auspices favorables, le grand-duc fut attaqué d'une petite vérole de la nature la plus maligne. Les suites en furent cruelles ; il demeura contrefait et presque hideux. En voyant cette terrible métamorphose, Catherine pâlit, sans pouvoir d'abord prononcer un seul mot. Cependant elle félicita le grand duc sur son rétablissement; mais, rentrée dans son appartement, elle demeura deux heures sans connaissance. Toutefois le mariage ne souffrit aucun délai, et ce fut elle-même qui pressa la célébration.

A peine cette union fut-elle formée que le malheur habita seul avec les deux époux. Pierre avait non-seulement subi le plus affreux changement physique, mais son esprit déjà incohérent reçut une secousse dont jamais il ne se remit. Le malheureux, avec le sentiment de sa laideur, acquit bientôt celui de son infériorité et du mépris que sa femme avait pour lui. Comme il l'aimait il en souffrit d'abord beaucoup; mais ensuite il la prit dans une aversion d'autant plus grande qu'il jugea qu'il en était détesté. Il s'éloigna d'elle, et, pour se distraire, s'enivra, s'abrutit, justifiant bientôt pleinement l'horreur que la grande duchesse cessa enfin de dissimuler.

Tandis qu'il se plongeait dans une débauche crapuleuse, remarquée même au milieu des orgies de la cour d'Élisabeth, Catherine formait avec lui le plus parfait contraste. Vouée à une solitude profonde, dans laquelle sa mère et quelques jeunes femmes d'une parfaite réputation étaient seules admises, elle s'occupait de littérature, de beaux-arts; elle donnait beaucoup de temps à la lecture de bons livres français et anglais. Ce fut dès cette époque qu'elle jeta les fondemens de cette grandeur dont quelques parties furent en effet véritables. Elle se promenait souvent seule dans la campagne pendant les beaux jours. Alors elle portait toujours avec elle une bourse remplie de copeks afin de soulager tous les misérables paysans dans la cahute desquels elle s'abritait. Un jour, surprise par la pluie, elle entra dans

une chaumière située au bas du parc d'Oranienbaum ; les habitans étaient des réfugiés français, des protestans ; c'était une famille de tourneurs. Catherine prit plaisir à les voir travailler, bientôt elle voulut mettre la main à l'œuvre, et en peu d'instans elle comprit ce que ces bonnes gens lui montrèrent. Cet ouvrage lui plut. Elle fit venir le père et les enfans dans une maison qu'elle leur donna à Pétersbourg, et devint bientôt aussi habile que ses maîtres dans l'art de tourner.

Elle aimait beaucoup les enfans ; elle avait toujours autour d'elle ceux de ses femmes et de ses valets de chambre. « Appelez-moi maman, leur disait-elle. » Puis elle leur montrait à lire, à coudre, et c'est ainsi que se passait un temps bien autrement précieux pour elle dans ses espérances de jeune fille ; elle avait alors vingt ans... Quelquefois elle descendait au bord de la mer, lorsque la cour était à Pétershoff, et là, appuyée sur la balustrade que viennent frapper les flots du golfe, elle promenait un œil désolé autour d'elle. Sa solitude la faisait frisonner ; sa mère n'était plus avec elle, Élisabeth l'avait renvoyée de Pétersbourg ; elle ne voyait que cette longue suite de jours pareils dans leur cruelle uniformité ; toujours une même souffrance ! « Et je n'ai que vingt ans, disait-elle avec désespoir !..... »

Une femme de mes amies, qui l'a beaucoup connue, me disait qu'elle lui avait raconté qu'un jour elle avait eu la pensée de mourir. Mais sa volonté était *d'airain*, ajoutait Mme Diwoff, et si elle souffrait elle *savait* souffrir. Elle repoussa aussitôt cette pensée avec une sorte de mépris ; et regardant autour d'elle, elle s'occupa dès lors de forger le premier anneau de cette puissance dont elle voulait enchaîner la Russie. Elle chercha des consolations dans la religion ; fréquenta les églises ; s'agenouilla avec respect devant le plus misérable des popes, et lui demanda à baiser sa main. Bientôt le bruit de cette conduite se répandit dans les provinces de l'empire. Les prêtres qui n'aimaient pas le grand

duc, dont les opinions leur étaient connues, devinrent les défenseurs de Catherine; les Russes l'aimèrent, en raison de l'attachement qu'elle montrait pour leurs usages. Elle quitta à cette époque le costume français et allemand, que l'on portait souvent à la cour et à la ville, pour prendre le costume russe, qu'elle ne quitta jamais par la suite.

On devait lui tenir compte de cette conduite; aussi lorsque, dix ans plus tard, elle se présenta au peuple, au clergé, à l'armée, en leur disant :

« Sauvez-moi!... l'empereur veut m'assassiner!... »

Et le peuple et les prêtres et l'armée s'écrièrent :

« Assassiner notre mère!... notre mère si bonne, si pieuse et si vertueuse !... »

Cette sagesse qui fut réelle, et non pas seulement apparente, a duré plus d'un jour. Ce fut pendant huit ans que Catherine vécut ainsi retirée, solitaire, ne s'occupant que d'études sérieuses, faisant ainsi la critique de la folie licencieuse de son mari, et celle plus amère et plus directe encore de la vieillesse corrompue de l'impératrice. Les impudiques amours des deux cours n'étaient inconnus de personne, la honte de la couronne en effaçait l'éclat, et Catherine, profitant de l'avantage même que ses adversaires lui donnaient sur eux, commença à laisser voir la partie grande de sa nature, ou plutôt son extrême adresse : elle connaissait l'article de son contrat de mariage qui lui assurait le trône, à défaut d'enfant. Mariée depuis huit ans, elle n'en avait pas encore!... Élisabeth se mourait, Pierre était méprisé... Catherine voyait qu'elle pouvait tout oser un jour, et son esprit supérieur lui fit juger que ce jour n'était pas éloigné... Il fallait donc ajouter à son droit le plus fort de tous, celui du seul ascendant du mérite dans la vie privée. Cette résolution d'être irréprochable, en respirant

un air vicieux, entourée de femmes aux mœurs gâtées, d'hommes sans pudeur, demandant à genoux, comme s'ils avaient aimé, les misérables! le mouchoir parfumé de leur jeune souveraine future, comme ils sollicitaient celui de leur vieille souveraine régnante; oui, cette volonté immuable de bien faire, vivant dans cette atmosphère corrompue, doit être comptée dans le jugement porté sur Catherine.

Sa conduite était donc régulière au milieu de cette cour, la plus dissolue qui fût jamais. J'ai déjà dit qu'elle lisait beaucoup, se levait avec le jour, faisait de longues promenades, et ne voyait presque jamais personne. Ce ne fut que vers la fin de la vie de l'impératrice Élisabeth que Catherine eut enfin une amie, et qu'elle connut la princesse Darchkof, cette femme qui s'attacha à elle avec cette amitié dévouée, abnégative, que même dès lors Catherine ne reconnaissait peut-être pas, et qu'elle récompensa si mal par la suite dans l'amie dévouée dont le courage lui rendit les marches du trône si faciles à monter.

La princesse Darchkof était sœur de Romanowena-Woronzoff, maîtresse du grand duc. On voulut lui donner ce honteux emploi, elle refusa. Son père, le sénateur Woronzoff, indigne et plat personnage, insistait beaucoup pour qu'elle acceptât, parce que lui connaissant de l'esprit, il lui croyait du manège et de l'adresse; grande erreur en cela de beaucoup de courtisans intrigans qui confondent très-aisément ces parties ensemble! Voulant mettre la séduction en pratique, M. de Woronzoff mena sa fille à Oranienbaum. Mme Darchkof recula de dégoût à la vue de cette tabagie royale, dans laquelle des femmes charmantes et parées s'échauffaient et s'enivraient de bière anglaise et de fumée de tabac; et à propos de cela je me rappelle que Mme la duchesse et Mme la princesse de Conti étant une fois à Marly, et voulant fumer, envoyèrent chercher des pipes au corps-de-garde des Suisses, ce qui fâcha le roi, qui *détestait les odeurs*, dit Saint-Simon: et, en vérité,

quand il aurait beaucoup aimé l'eau de Portugal, il pouvait bien ne pas aimer celle des pipes de corps-de-garde. Le fameux *grand czar* avait peut-être rapporté cette tradition comme une mode de la cour de France. Quel homme encore que celui-là !... Voilà bien une de ces grandeurs à qui il faut aussi avoir affaire.

M^me^ Darchkof refusa très-positivement l'honneur que voulait lui faire son père; mais en revanche elle obtint d'être admise dans l'intérieur de la grande duchesse, qui, fidèle à son plan de conduite, vivait toujours dans la plus profonde retraite lorsqu'elle était obligée de suivre son mari, soit à Pétershoff, soit à Orianembaum. Elle ne cacha pas ses peines à la princesse Darchkof, quoiqu'elle fût la sœur de Romanawena, mais elle fut digne dans l'expression de son chagrin. Elle montra que son courage ne l'abandonnait pas dans ses épreuves; qu'elle pouvait consommer des sacrifices sans murmurer, concentrer son indignation et dévorer ses ressentimens, aussi nombreux que légitimes, contre des procédés sans justice et sans pudeur; enfin, elle n'eut pas besoin de se relever, car elle fit voir que jamais elle ne s'était même inclinée sous les coups répétés dont l'avaient frappée la main de l'impératrice et celle du grand duc; la suite de cet entretien fut d'attacher la princesse Darchkof à Catherine, non pas en personne dévouée, mais asservie. Toute l'Europe connaît sa conduite le jour de la fameuse révolution.

Maintenant la figure tourne sur son pivot, elle ne présente plus que des traits affaiblis; la Catherine du beau temps de sa jeunesse va disparaître entièrement pour ne plus laisser de traces; et si dans le cours de sa vie je rappelle quelques-uns des jours que je viens de signaler, moi-même je croirai que c'est une illusion théâtrale, une optique mensongère.

La solitude à laquelle elle s'était consacrée n'était que rarement troublée par le grand duc; il se donnait alors tout entier aux fortifications d'Oraniembaum et du code

militaire *de ses souffre-douleurs;* on appelait ainsi quelques centaines de soldats Hosltenois qu'on lui avait abandonnés pour qu'il en fît selon *ses vouloirs et bon plaisir.* Lorsqu'il vint chez sa femme, après qu'il eut ce commandement, elle connut un autre genre de tourment qu'il fallait être Pierre pour inventer. Il fermait soigneusement les portes, puis faisait répéter à Catherine une nouvelle manœuvre prussienne, dans laquelle tous les meubles de l'appartement figuraient comme soldats et officiers. Un jour il voulut contraindre la grande duchesse à fumer avec lui; et comme elle refusait fermement, il en vint non-seulement à des dures paroles, mais à des argumens dont ses bras portèrent les marques; elle ne parlait pas alors de ces scènes ridicules et scandaleuses : la considération de son mari lui était encore commune, et par politique autant que par devoir elle cachait sa conduite. Seulement, en racontant plus tard comme ils passaient tous deux leur temps, Catherine disait :

« Il me semblait que j'étais bonne à autre chose. »

Elle avait alors vingt-trois ans; il y en avait huit qu'elle était mariée, et elle n'avait pas encore d'enfans. Un jour le grand chancelier lui fait demander une audience particulière. Alexis Betuscheff-Riumin était alors l'homme le plus habile de la Russie. Audacieux parce qu'il méprisait toute convenance, il n'employait jamais la politique là où pouvait réussir l'effronterie. Il avait pour maxime qu'il faut toujours proposer un crime à un homme, quelque peu qu'on le connaisse, pourvu qu'il y trouve son intérêt. La czarine le détestait, mais elle le craignait; et pendant vingt-cinq ans la disgrâce l'avait menacé sans le frapper. Depuis l'avénement d'Élisabeth il gouvernait l'empire plus arbitrairement qu'aucun des favoris, et cependant il n'avait jamais été son amant.

« Madame, dit-il à la grande duchesse, sans autre préam-

bule, la nation russe est alarmée ; vous n'avez pas d'enfans, le grand duc peut mourir, et l'état serait déchiré par de nouvelles dissentions intérieures; voici ce qu'on a résolu. »

Et il lui communiqua le plan arrêté en plein conseil.

Catherine se leva indignée; elle rappela au chancelier l'article de son contrat de mariage par lequel le trône lui était assuré à défaut d'enfans; et, pleurant à la pensée de l'outrage qu'elle recevait, elle menaça le ministre de se plaindre de cette insulte.

Betuscheff sourit et la regarda avec une sorte de pitié dérisoire.

« Et à qui vous plaindrez-vous, madame, lui dit-il; à ceux qui m'ont envoyé! »

Catherine retomba accablée. Une horrible vérité se dévoilait à elle dans toute sa turpitude. Le chancelier la regarda un moment et puis il lui dit : « Quand votre altesse impériale veut-elle me permettre de lui amener le comte Soltikoff? »

La grande duchesse arrêta à son tour ses yeux flamboyans sur le vieux ministre.

« Ce soir, » dit-elle enfin en faisant un geste de la main pour congédier le chancelier.

C'était un choix bizarre que celui qu'on avait fait du jeune Soltikoff. Il était chambellan du grand duc, passablement présomptueux, et surtout joli garçon; ayant peu d'esprit, mais de cette suffisance qui ne doute d'aucun succès, et donne à certains personnages un vernis assez bien posé. Il avait une réputation fâcheuse pour un homme qui postule pour obtenir le nom d'homme à bonnes fortunes, il passait pour peu brave, c'est tout-à-fait désagréable lorsqu'on veut faire le *Galaor*. On a prétendu que la grande duchesse et Soltikoff s'aimaient depuis long-temps lorsque celui-ci fut donné à Catherine : cette version est fausse; elle

elle n'avait remarqué le jeune homme que comme un officier du grand duc. Depuis, elle s'éprit d'un amour passionné pour celui qu'on lui commanda d'aimer. Cet ordre devait avoir de sinistres résultats. L'adultère peut porter quelquefois d'autres fruits plus amers encore que ceux de l'infidélité.

Catherine n'alla pas chercher le vice ; il vint la trouver. Il vint lorsque, revenue de toutes ses espérances de bonheur, elle se bornait à pleurer silencieusement sur une vie désenchantée.... C'est ici que se présentent de terribles difficultés, d'inconcevables mystères, si l'on veut prononcer que cette femme, tombée en d'autres mains, eût été également criminelle.

L'année d'après, on dit au comte Soltikoff qu'on s'était aperçu qu'il avait un violent désir de voyager, et qu'en conséquence l'impératrice, toujours bonne mère pour ceux de ses sujets qui la servaient avec zèle, avait accordé 30,000 roubles à M. le comte de Soltikoff pour qu'il pût convenablement remplir son projet. Soltikoff répondit qu'il était fort obligé à sa majesté, mais qu'il n'avait nulle envie de quitter Pétersbourg. Alors Betuscheff, dont l'une des volontés les plus déterminées étaient maintenant l'éloignement de l'*homme imposé,* le fit nommer envoyé extraordinaire en Suède, pour y porter la nouvelle de la naissance de Paul Pétrowitz, dont la grande duchesse venait d'accoucher. Soltikoff, cette fois, ne vit dans cette mission qu'une marque de faveur ; la distance était si courte ! Mais comme il revenait en toute hâte, il fut arrêté par un courrier qui lui remit l'ordre d'aller résider à Hambourg. Il vit alors qu'il avait été joué, et partit pour sa destination le désespoir dans le cœur. Il avait beaucoup rêvé depuis la naissance de Paul Pétrowitz ; et le réveil de tous ses songes était pénible. Dans un véritable délire d'ambition et d'amour trompés, il écrivit à Catherine, qui pleurait en même temps que lui sur une séparation que l'excès même de leur attachement avait amenée. Elle voulut aussitôt parler à l'impératrice. Betuscheff,

qui avait prévu ce premier moment de désespoir, se présenta devant elle, et, avec ce même cynisme qu'il avait employé pour faire prendre Soltikoff, il lui dit qu'aujourd'hui son intérêt demandait impérieusement qu'elle n'y songeât plus.

Catherine voulut parler d'elle-même, de son chagrin.... Le chancelier se mit à rire du peu de temps de sa liaison avec Soltikoff. Betuscheff leva les épaules. « Regardez autour de vous, lui dit-il. »

Les exemples qui entouraient et pressaient Catherine n'étaient que trop revêtus de cette odieuse couleur, et c'était un spectacle à reculer d'épouvante que celui de la vue de la cour de Russie à la fin du règne d'Élisabeth. On y respirait une vapeur de vice qui causait un profond dégoût. Tout ce qui est mal dans l'ordre ordinaire de la vie le devient plus encore quand c'est une femme qui dévie du droit chemin. Ainsi donc je me récrie lorsque je vois cette femme que ses sujets ont nommée Élisabeth la *clémente,* et qui peuplait la Sibérie de dix-sept cent mille exilés, qui ne signait pas d'arrêts de mort, parce qu'elle avait juré sur l'image de saint Nicolas qu'elle ne ferait exécuter personne, mais qui laissait couper deux mille langues, autant de paires d'oreilles, fendre des nez et donner le knout aux femmes grosses par la main du bourreau, qui laissait les gouverneurs de ses provinces expliquer et traduire ses paroles, et, se jouant avec une atroce subtilité du serment de leur souveraine, faire attacher des hommes en croix, et, *sans les tuer,* les abandonner au fil de l'eau sur les fleuves qui traversent les déserts!.... Lorsque la pensée s'arrête sur de telles infamies commises en Europe, au milieu d'un siècle éclairé, on se sent agité d'indignation, de colère et de pitié.... Et cette nation assez avilie, abrutie pour adorer un tel règne!... Mais à cette indignation se joint ensuite un profond dégoût, lorsqu'on aperçoit cette même Élisabeth à genoux, devant une image de la Vierge, pendant des heures entières, par-

lant avec l'image, l'interrogeant pour savoir dans quelle compagnie des gardes elle doit aller prendre le favori du jour, si c'est dans les Préobraginsky ou dans les Siméonowsky, passant ainsi de la débauche à la bigoterie, et de la bigoterie à la débauche. Puis cette débauche prend, à chaque nouveau soleil, un caractère plus avili. Il n'est plus question de mascarades, de saturnales, d'un soldat jouant bien du serpent, et pour cela devenant le mari de sa souveraine, mais mari secret, tandis qu'elle met une sorte d'orgueil à ce que ses favoris soient connus. Non. Maintenant c'est la femme dans sa plus complète abjection, dans sa dégradation la plus boueuse; c'est la femme ivre !... Lorsque la malheureuse était dans cet honteux état, alors, trop impatiente, trop nerveusement irritée pour supporter qu'on lui rendît le moindre soin, elle repoussait ses femmes en les injuriant, en les battant; et les pauvres esclaves étaient souvent obligées de couper ses vêtemens sur elle avant de la porter sur son lit !

Ce n'est pas de l'histoire d'Élisabeth que je m'occupe; mais il est des temps qui s'enchaînent, qui se tiennent, et ne peuvent se détacher à volonté. Il faut nécessairement parler d'une époque qui a vu naître celle que je retrace, et qui peut-être même en a été plutôt la mère que le témoin. Cependant je ne voudrais pas m'en occuper trop long-temps. Il me semble que je deviendrais plus indulgente pour celle qui va suivre.

Catherine repoussa d'abord toute pensée du genre de consolation que lui offrait le chancelier. Son ame n'eut jamais de sensibilité; mais Soltikoff était son premier amour, et elle avait pour cet homme une reconnaissance à émotion, qui faisait encore battre son cœur quand on prononçait son nom devant elle. Néanmoins son souvenir fut bientôt impuissant; et Catherine, tout pleurant encore, pensa au conseil de Betuscheff, et chercha des consolations. Elle était jeune et belle, elle était princesse : elles furent promptes à arriver; mais le but était atteint. On fut sévère pour elle,

et même d'une rigidité qui ne concordait pas avec les mœurs du palais impérial et la corruption générale. Ainsi repoussée dans sa vie solitaire, n'ayant plus même avec elle la paix de sa conscience pour compagne, Catherine promena dans sa retraite des regards de feu. Elle méprisait tous ceux qui l'entouraient ; elle aurait voulu marcher sur leurs têtes..... Mais on avait donné passage à la flamme du volcan ; et l'adepte, narguant ses maîtres, et riant du rire des damnés, s'élança dans l'abîme qu'ils avaient eux-mêmes ouverts sous ses pieds, les défiant maintenant de l'arrêter.

Sa course en effet fut rapide. Des choix nombreux remplacèrent le premier attachement ; mais l'active surveillance qui l'entourait mettait obstacle à ce qu'elle en dérobât un seul à la terrible inquisition de la chancellerie privée. En vain eut-elle recours à tous les moyens, même à l'abjection du rang ; tout était inutile, et l'autorité allait saisir jusque dans la nuit la plus obscure celui qui était assez malheureux pour être distingué de la grande duchesse ; et souvent son amour donna la mort.

Elle était au désespoir, lorsqu'il arriva à Pétersbourg un homme dont il est nécessaire de tracer ici le portrait, car il eut une influence directe et grande sur la vie entière de Catherine. Les détails qui le concernent ont été donnés par M. Pitt, qui n'estimait pas son caractère, mais faisait grand cas de son habileté.

Sir Williams Hambury, d'abord ambassadeur d'Angleterre à la cour de Pologne, venait à Pétersbourg, revêtu du même titre. C'était un homme d'une imagination forte, d'un esprit supérieur et vigoureux, séduisant par sa parole, mais révoltant par un abandon complet de tout principe, dépravé, licencieux, et ne reconnaissant de frein à ce qu'il voulait ou même désirait que sa propre volonté. Chef d'une coterie composée de tout ce que l'Angleterre offrait de remarquable parmi les hommes qui, comme lui, avaient repoussé ce qu'ils appelaient le préjugé, il y admettait parfois des étrangers lorsqu'il les jugeait dignes d'être ses disciples.

Irréligieux par nature, son scepticisme avait reçu de nouvelles forces de la vie qu'il menait; et cependant, par une aberration d'esprit expliquée par la fin de sa vie, car il mourut fou, il voulut fonder un nouveau culte, le pur déisme. Méprisant les hommes, il était en ce monde comme un condamné, et pourtant il ne croyait pas à une autre vie. Son humeur était habituellement mélancolique, souvent atrabilaire et jamais bienveillante. Méprisant la cour par conviction, partisan de la monarchie par système, partout il cherchait à troubler le pays, à former des factions; et son passage dans un état était presque toujours marqué par des changemens notables.

« Cet homme, me dit un jour sir James Green, cet homme m'a fait croire à l'existence d'un être infernal parcourant le monde. »

Catherine et lui se comprirent d'abord; il jugea de la portée où pouvait atteindre une telle pupille, et résolut de ne pas lui épargner les leçons.

« Point de ressentimens voilés, lui dit-il; ce qui est important pour vous, madame, c'est de changer à l'instant votre attitude; la douceur n'est que faiblesse dans ceux qu'on opprime; on les méprise en les écrasant. Parlez haut, ne craignez rien, et lorsque vous aurez dit: J'aime cet homme! vous verrez si sa tête ne sera pas sacrée!... »

Le même jour il lui présenta un jeune staroste polonais, qui, sans être secrétaire de son ambassade, en remplissait quelques fonctions; il s'appelait M. de Poniatowski.

Son portrait a été si souvent tracé devant moi que je crois pouvoir le donner ici plus ressemblant qu'il ne peut être en aucun lieu.

Il avait alors vingt-huit ans; sa taille était élégante et no-

ble, sa figure remarquablement belle; ses yeux, grands et noirs, un peu incertains, avaient un regard que la faiblesse de sa vue rendait extrêmement doux, en le voilant un peu, sans affectation. Salué à son entrée dans la vie par une prophétie qui lui promettait un trône; élevé par une mère, ellemême du sang des Jagellons, et qui, soit qu'elle y crût ou non, voulut l'y faire asseoir pour l'accomplir, Poniatowski, en vertu de cette prophétie, reçut une éducation toute particulière. Il avait des idées grandes et généreuses que sa mère, naturellement romanesque, eut soin de cultiver, mais dans un noble but, en lui montrant une couronne. Toutefois, il fallait éviter le ridicule dont ses compatriotes, et même sa propre famille, l'auraient accablé, s'il eût été connu en Pologne que la prédiction de l'alchimiste Fornica eût conservé créance, passé le premier jour de la vie de Poniatowski. Il fut donc assujéti à une grande réserve qui toutefois n'était pas de la dissimulation; il fut sérieux, quoique gai, circonspect, quoique léger, et patient, bien qu'il fut passionné dans toutes ses volontés. Son cœur était bon, sa sensibilité excessive. Dès qu'une émotion vive l'affectait, il fondait en larmes. Son esprit, aimable et fin, était orné, avec toute la profusion d'une admirable mémoire, de ce que les différentes littératures étrangères avaient alors de plus remarquable. Il parlait et contait bien. On trouvait seulement que sa conversation avait peut-être trop souvent un tour romanesque et singulier.

Sans doute ce serait entreprendre un trop grand ouvrage que de vouloir faire ici les portraits de tous ceux préférés par Catherine; mais il en est, et Poniatowski est du nombre, dont l'influence a été trop générale, pour ne pas dire universelle, car elle a dépassé l'Europe, pour qu'il ne soit pas curieux de tracer comme de lire les détails qu'on est assez heureux pour avoir en sa possession. J'en ai beaucoup et certes je ne fermerai pas la main qui les contient.

Poniatowski, présenté à la grande duchesse, en fut aussitôt distingué. Pour lui, dont le cœur était ambitieux et l'ame

tendre, il aima aussitôt Catherine comme on aime une maîtresse chérie; il eut pour elle une idolâtrie respectueuse, car dans cette femme il voyait celle qui devait lui donner les deux couronnes : toutefois, la souveraine était derrière la femme. Quant à elle, elle l'aima avec une sorte de tendresse, dernier souffle de cette fraîcheur matinale d'un premier battement de cœur; mais il s'éteignit bientôt pour lui comme pour tout autre, et depuis, lorsqu'elle aima, ce fut avec délire peut-être, mais non plus avec amour. Catherine a été *passionnée*, elle ne fut jamais *tendre*. Ses sentimens devinrent même par degrés cruels et sauvages comme ceux du pays qui l'avait adoptée. C'est ici maintenant le lieu de remarquer le changement qui déjà s'est opéré dans cette femme; bientôt il faudra recharger ma palette pour un nouveau portrait. La jeune fille arrivant de Stettin, innocente, belle et pure, n'existe déjà plus que dans un souvenir fugitif; la jeune femme, sage, malgré l'exemple, vient aussi de s'évanouir pour faire place à un être fantastique dans lequel je cherche en vain une ressemblance même fraternelle.

Catherine fut cependant quelques instans sous le charme de ce bonheur d'aimer que la femme ressent si délicieusement quand elle voit qu'elle-même rend heureux. Poniatowski, avec cette sensibilité ardente, cet enthousiasme de dévouement témoigné à la maîtresse aimée, parvint à exercer une double séduction sur Catherine, en ayant avec elle de longs entretiens secrets. L'esprit de Stanislas était singulièrement cultivé et sa mémoire étonnante. On peut penser quel charme Catherine trouva dans un plaisir inconnu jusque là pour elle. L'impression fut vive et prépara admirablement les voies pour faire accueillir la confidence que lui fit son amant, qu'un jour il devait être roi. Quoiqu'elle ne fût pas superstitieuse, elle ne douta pas que ce fût sa main qui dût un jour couronner Poniatowski et le faire roi des Sarmates. Elle attacha ce présage à celui de sa propre destinée, et ce fut à dater de cette conversation, qui eut lieu dans un rendez-vous où, bravant le froid d'une nuit d'hi-

ver, le danger d'une surprise, celui d'une rencontre, Catherine, voulant donner une preuve non d'amour, mais de passion à son amant, sortit du palais impérial par une petite fenêtre basse, et, traversant à pied, *seule*, la plus grande partie de la ville, alla trouver Poniatowski à l'hôtel du ministre d'Angleterre.

C'est une bizarre chose que cette continuelle vapeur de vertige entourant toujours les têtes à couronnes! Par exemple, dans ce même temps il y avait encore un roi de Pologne, c'était Auguste III. Il lui en avait beaucoup coûté pour arriver là; et encore n'y était-il que posé sur une jambe et appuyé sur un bras. Mais il paraît que cela lui était égal. Content de n'avoir plus à craindre l'inimité de Charles XII ni l'amitié de Pierre Ier, il se croyait assez fort pour envoyer à Pétersbourg en qualité de son ministre un jeune homme aimable, beau, amoureux, aimé de la grande duchesse; car c'est ainsi que Poniatowski était revenu de Varsovie après un voyage qu'il avait été y faire; et ce jeune homme commençait à ne plus cacher cette prédiction sacrée qui lui promettait un trône. Il est vrai de dire que le roi de Pologne avait envoyé en même temps à Pétersbourg le prince royal, le prince Charles; et comme à lui seul il n'était pas assez beau garçon, on lui avait fourni le plus charmant état-major; celui du prince de Neufchâtel enfin n'en approchait pas. Cette politique du vieux comte Bruhl aurait été merveilleusement employée dans un tout autre pays que la Pologne, et avec d'autres gens que les Polonais; mais un roi comme Auguste ne devait pas s'attendre à trouver des auxiliaires dans des sujets qui le méprisaient, eux si braves, eux si loyaux enfans de cette Pologne malheureuse, mais toujours belle et vaillante Pologne. Aussi qu'arriva-t-il? qu'un soir, dans un souper à la campagne, Catherine, au milieu de la joie confiante qu'elle-même avait provoquée, se tourne vers Poniatowski assis près d'elle, et frappant sur son épaule: « Voyez-vous, messieurs, voyez-vous ce jeune compatriote? Eh bien! je vous le donnerai un jour pour roi! »

Celui qui m'a répété ce propos était à ce souper, auquel étaient invitées au reste plus de vingt personnes.

On voit que la pupille de lord Williams avait profité de ses leçons. Une autre fois étant encore à souper, mais ce jour-là c'était chez le grand chancelier, on parlait de l'adresse qu'avaient quelques femmes à bien mener un cheval, et surtout des dangers auxquels elles s'exposaient; la grande duchesse était en face de Poniatowski, elle le regarde avec une attention très remarquée, et dit vivement : « Oh! il y a peu de femmes aussi hardies que moi; je suis d'une témérité effrénée. »

Le grand chancelier, qui, depuis l'aventure de Soltikoff dont il avait le mérite d'être l'inventeur, s'était emparé de l'esprit de Catherine, lui donnait des avis peut-être plus dangereux à suivre que ceux de sir Williams. Il crut que la sottise, la folie du grand duc, l'engourdissement de l'impératrice, qui passait toutes les nuits à table et dans de folles mascarades, empêcheraient qu'on vît rien de la conduite qu'il dirigeait si bien; mais Goudowitz et Ivan Schouwalof veillaient. Le grand duc fut averti et des preuves mises sous ses yeux. Il fut désespéré. Poniatowski reçut ordre de ne plus se présenter devant lui. Pierre demanda justice à sa tante. Il prouva que Betuscheff avait non-seulement favorisé les amours de la grande duchesse, mais trahi l'empire dans la guerre avec la Prusse. Son procès fut fait à l'instant par la chancellerie privée, et le malheureux en même temps dépouillé de sa place, jugé et condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant commuée en exil. On déploya également la sévérité la plus active envers la grande duchesse et Poniatowski. Il reçut l'ordre de quitter à l'instant la Russie, et la princesse défense de se présenter devant l'impératrice. C'est alors que dans cette ame formée de tant d'élémens de violence, de haine et d'amour, vint au milieu d'eux germer la vengeance. Son ressentiment contre l'impératrice était effrayant dans son expression de rage; mais peut-être

celui qu'elle voua dans cette même soirée à son malheureux mari fut-il plus terrible, quoiqu'il ne s'exprimât que par un sourire. C'était celui de la hyène.

Bientôt cette séparation de Poniatowski fut impossible à supporter pour elle. Stanislas l'aimait plus qu'il n'en était aimé; mais on voulait le lui enlever; et ce n'était plus ni la femme, ni la maîtresse, ni l'amante passionnée: c'était une ménade en délire. Foulant aux pieds toute convenance, elle sollicite une audience de l'impératrice, malgré les refus les plus insultans. Dans la folie de son désespoir, elle demande l'intercession de M. de l'Hôpital, ambassadeur de France, et après tant d'efforts humilians, elle demeure dans un abandon absolu; car la colère du grand duc et celle de l'impératrice semblaient présager les suites les plus terribles, et la punition de Betuscheff était effrayante.

Cependant, malgré l'ordre de rappel envoyé de Varsovie, l'ordre de départ insinué fortement à Pétersbourg, Poniatowski ne partait pas. Il aimait, et Catherine lui disait avec cette voix qui devenait tremblante, dès qu'une émotion forte venait la dominer: » Si tu pars, je me jette dans la Newa. »

Elle était en effet bien malheureuse. Femme passionnément ardente dans ses vouloirs, elle était contrainte de plier sous la main de fer d'un despotisme qui lui parlait vertu par la bouche du vice, et brisait, au nom de cette même vertu, ses liens d'amour; seul devoir qu'elle voulût connaître. Ambitieuse, avide de pouvoir, elle se voyait délaissée par les courtisans les plus obscurs. On l'évitait. Enfin elle apprit que ce nuage gros de malheurs suspendu sur sa tête était au moment d'éclater. Pierre devait la répudier pour cause d'adultère, faire déclarer son fils bâtard, et enfermer Catherine dans le couvent le plus austère de Moscow. Catherine était d'une trop haute portée de conception pour ne pas, à l'instant même, sacrifier tout ce qui pouvait entraver un rapprochement. Au moment où la Russie la croyait perdue, on

la vit tout à coup paraître au spectacle à côté de l'impératrice, qui la comblait de caresses.

« Si ce soir l'impératrice ne me reçoit pas, avait dit Catherine, le matin même, à Ivan Schouwaloff, favori d'Élisabeth, demain je pars pour l'Allemagne et j'emmène mon fils. »

C'était tout ce que craignait l'impératrice, à qui il était bien égal que Paul fût ou non fils de son neveu; ce qu'elle ne voulait pas, c'était de voir, de son lit mortuaire, Ivan sortir du cachot où elle l'avait jeté elle-même, à quinze mois, pour venir s'asseoir sur son trône. Peu lui importe quel est le sang de cet héritier, pourvu que ce ne soit pas lui.

Schouwaloff revint aussitôt ;

« L'impératrice accorde tout, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Le renvoi de Poniatowski, et votre parole que vous ne le verrez pas avant son départ. »

Et Catherine se vantait elle-même d'avoir donné cette parole sans hésiter. C'est à présent qu'elle a pour toujours répudié sa destinée de femme.

Maintenant les incidens se pressent en foule; les années ne suffisent pas pour classer des événemens dont un seul fait souvent l'histoire de toute une vie! Poniatowski, renvoyé de Pétersbourg, est pleuré en public et plus qu'oublié dans un intérieur dont les mystères doivent être plutôt repoussés que respectés. Élisabeth meurt! Pierre III lui succède. Maître absolu de ses volontés, il peut maintenant agir, il s'y dispose. L'acte de répudiation est dressé; le comte Soltikoff, rappelé à Pétersbourg, a l'infamie de signer la honte de l'impératrice, moins peut-être que la sienne. Pierre triomphe, et prélude à ce grand coup en allant voir

Ivan dans sa prison de Schlusselbourg ; c'est lui qu'il doit nommer tzarewitz.

En voyant l'empereur se disposer avec une confiance entière à ce qu'il projette, Catherine garde le silence ; mais comment Pierre, ou ceux qui l'entourent au moins, ne suivent-ils pas de l'œil cette femme qu'on doit répudier, raser, mettre dans un cloître, avec un écriteau sur lequel sera écrit, de la main même de l'empereur : *Mère du bâtard?* Si un regard observateur, un seul regard s'était porté sur elle, il aurait compris le sourire silencieux que parfois elle accordait aux paroles de son mari; c'était une des joies de l'enfer : elle était bien plus sûre de sa victime que Pierre de sa vengeance.

On rencontre parfois des fous qui ont été guéris, on trouve des hommes égarés par cette sorte de frénésie ou séduction des idées nouvelles qui reviennent au bon sens; ces gens-là entendent le raisonnement, on peut les désabuser et les convaincre; mais les sots, qui voyagent dans la vie à cheval sur une tradition, une manie, ou qui tiennent à un préjugé bien avant fiché en terre, n'espérez pas en rien obtenir; incapables de changer de route, ils sont opiniâtres et aussi enflés de prétentions que vides de mérite. Pierre III était un de ces personnages-là. Son portrait a été assez souvent tracé pour que je n'en parle pas ici; d'ailleurs les lignes qui précèdent le peignent assez. J'ajouterai seulement que dans son orgueil masculin, il ne voulut pas se laisser gouverner par sa femme; c'est assez digne, il est vrai, mais il faut dire qu'il perdit tout à n'être plus gouverné. Complétement ridicule dans sa laideur bizarre, il l'augmentait encore en surmontant un petit visage malin et tenant du singe d'un grand chapeau, singulièrement retroussé, sous lequel il s'amusait à faire d'atroces grimaces. Il était *mime,* très-moqueur, et néanmoins sans un fond réel de méchanceté; toutefois il détestait sa femme, qui, de son côté, joignait à la haine qu'elle lui rendait ce sentiment toujours fortement pénible chez une femme, contrainte

de rougir de l'homme dont elle porte le nom. Ce supplice, car je le crois réel, ne fut occasioné long-temps que par le ridicule; mais lorsque Élisabeth fut morte, lorsque Pierre, contenu jusque-là comme un enfant, eut enfin la liberté d'exécuter tous ses plans, ce fut alors que cet esprit brouillon, qui fermentait depuis vingt ans, se mit à bouillonner et à s'emporter; l'effet en fut immédiat. Les Russes, qui déjà avaient été rétifs sous la main chérie de Pierre-le-Grand, non-seulement résistèrent aux innovations de son petit-fils, mais lui vouèrent un sentiment qu'il était facile de porter à la haine; et la femme habile qui était à ses côtés n'avait garde de laisser échapper ce moyen de vengeance de sa main.

En quelques mois, le clergé, l'armée, la noblesse elle-même malgré le fameux ukase en sa faveur, regardèrent Pierre III avec cet œil sombre et couvert qui présage l'heure de mort en Russie, lorsqu'il s'arrête sur le souverain. Catherine le vit, et elle tressaillit de joie. C'était un coup de moins à frapper. C'est ici qu'elle mit une habileté admirable dans sa conduite de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute. Une vaste conspiration s'ourdit par des soins dont aucun n'est soupçonné. Ce grand drame, dont le plan a été formé dans la seule tête de Catherine, se divise d'abord en scènes, en actes, et forme enfin un tout dont le dénouement doit être pour elle l'empire et la liberté, ou l'exil et la mort, et pour ses complices une haute fortune ou des tortures. Elle suit avec un grand art toutes les fautes de Pierre. Habile à en profiter, elle se fait adorer des mêmes hommes qui ne peuvent se rendre compte du sentiment répulsif qu'ils éprouvent pour le petit-fils de Pierre-le-Grand.

Notre mère! disaient les soldats en parlant de Catherine. Elle causait avec les sentinelles, s'arrêtait quelquefois pour leur parler de leur vie si malheureuse, qu'elle voudrait *pouvoir* changer; elle leur donnait sa main à baiser. Un soir, elle traversait une galerie obscure, la sentinelle la salue des armes.

« Comment m'as-tu reconnue ? » Lui dit-elle fort étonnée.

Le Russe lui répondit, dans son langage toujours oriental dans le tour des idées :

« Oh! notre mère, qui ne te reconnaîtrait pas ? Tu éclaires les lieux où tu es. » Elle envoya sur l'heure une pièce d'or à cet homme, et il fut à elle. Souvent elle pleurait en public, lorsque l'empereur la maltraitait, ce qui arrivait souvent. Alors on entendait murmurer sourdement autour de la salle. Ses partisans faisaient remarquer ses larmes. Ils répandaient le bruit que l'empereur voulait l'assassiner, ainsi que son fils. Aussi dès qu'elle paraissait en public, soit à la promenade, soit dans les églises, la foule se pressait autour d'elle avec un air d'intérêt qui lui disait qu'elle pouvait tout oser.

Poniatowski se croyait toujours aimé, toute la Russie le croyait également. L'impératrice faisait elle-même circuler tous les bruits qui pouvait affirmer l'existence de la plus malheureuse passion. Souvent elle pleurait en parlant de la Pologne avec des jeunes femmes qui, comme elle, avaient aimé des Polonais et s'en trouvaient séparées. On la plaignait. Le monde a toujours un vif intérêt pour ce qui tient à une souffrance du cœur. Souvent en regardant Catherine on lui trouvait l'air triste, le regard abattu, la paupière gonflée. « Hélas ! disait-on, notre grande duchesse a reçu des lettres de Pologne, elle a pleuré. Pauvre princesse ! quelle constance! quelle douleur aussi ! »

Et voilà comme il ne faut pas ajouter foi à ce qui se raconte, ni même à ce qui se voit; car il était bien vrai que Catherine avait pleuré, seulement la source des larmes n'était pas celle présumée. Souvent elles étaient produites, non plus par une phrase d'amour de Stanislas, un accent plus ou moins voluptueusement passionné tiré de sa ballaïka, une lettre brûlante de souvenirs et d'espérances, mais bien

grossièrement par quelques coups de canne que lui donnait alors Grégoire Orloff, premier anneau de cette chaîne honteuse appelée le *favorisat;* chaîne avec laquelle Catherine est rivée à la postérité par le mépris.

Petit-fils d'un strelitz, Grégoire Orloff avait hérité de son aïeul de cette beauté vulgairement belle qui se trouve fréquemment en Russie dans cette classe mixte qui n'est ni peuple ni noblesse. Une histoire de galanterie rendue publique dans laquelle lui et ses deux frères, ayant été surpris, avaient eu affaire à plus de cent domestiques de la maison du comte Pierre Schouwaloff, et les avaient tous battus, donna à l'impératrice, qui alors était encore grande duchesse, un désir de curiosité de voir cet homme. Une volonté n'était jamais long-temps en souffrance avec Catherine. Elle avait parmi ses femmes une certaine Yvanowena, qui lui était dévouée autant qu'on peut l'être, et jouait pour elle un jeu qui aurait pu l'envoyer gagner la partie par-delà Tobolsk. Orloff vit Catherine sans savoir d'abord qui elle était; toutefois la connaissance fut prompte mais n'eut pas lieu, comme le dit M. de Rhullière, dans une cérémonie publique. Orloff avait été aide-de-camp de Schouwaloff, grand-maître de l'artillerie. En Russie, les aides-de-camp, à cette époque, restaient dans l'antichambre, montaient à cheval pour venir chercher à Paris une paire de souliers pour une nièce de Potemkin, ou pour commander à Vienne une dragonne d'épée en acier; mais ils allaient aussi à la cour avec leur général. Il est donc présumable que Grégoire Orloff n'était pas tellement amoureux de Mme Kourakin, quoiqu'elle fût *brune et blanche, vive et fraîche*, et charmante personne, qu'il n'eût le libre usage de ses yeux pour voir la grande duchesse. Au surplus, il importe peu. Catherine, liée à cet homme, en fit bientôt l'instrument le plus utile à ses desseins. Son frère, Alexis Orloff, et Fedor, le troisième, eurent aussi les honneurs passagers du favorisat.

Les intentions de l'empereur cessèrent enfin d'être ca-



chées, et l'on fixa à son retour le divorce qui allait frapper son fils de bâtardise ; il n'y avait plus un moment à perdre. Pierre, en sortant de Pétersbourg, ne devait plus y rentrer. On dit qu'un seul instant Catherine eut de l'hésitation ; mais la crainte de ne pas réussir fut la seule qui l'arrêta ; et lorsqu'elle eut parcouru de nouveau la liste des conjurés, que sa mémoire fidèle lui retraça avec les noms de chacun la nature des liens qui les attachait à elle, un sourire de confiance vint glisser sur ses lèvres. Maintenant les tableaux que je vais tracer sont d'une originalité si effrayante, que l'imagination la plus vagabonde n'en aurait jamais crayonné l'esquisse. Des meurtres, des amours, des fêtes, de l'ambition, de la vengeance, des proscriptions, des roses et du sang, voilà les scènes qui vont se succéder et former la vie d'une femme. Cependant cette femme eut une jeunesse pure et vertueuse. L'amour vint la troubler; mais l'amour adoucit l'ame la plus sauvage : pourquoi donc a-t-il placé une enveloppe d'airain autour de ce cœur de femme ? Pourquoi cet amour, qu'elle-même goûtait jadis, couronnée, entourée de fleurs, animée d'une douce joie, pourquoi cet amour n'a-t-il plus par sa voie qu'un accent meurtrier? Sa flèche n'est plus que le poignard de l'assassin. Son bandeau deviendra tout à l'heure le lacet des muets, et son flambeau la torche qui doit un jour incendier les plus belles provinces de celui qu'elle a fait roi, parce qu'il l'avait aimée.

Ce fut le jour de la Sainte-Pierre que les quatre régimens des gardes se soulevèrent, et déposèrent le petit-fils de Pierre-le-Grand pour donner sa couronne à une étrangère. Si ce drame n'avait pas été ensanglanté, peut-être hésiterait-on à blâmer une femme qui défend sa vie. Mais pourquoi ternir cette victoire, et la maculer, avec des taches sanglantes surtout? C'est une souillure qui jamais ne s'efface. Pourquoi s'appeler homicide? Pourquoi cette alliance avec des meurtriers qui viennent tout à la fois réclamer des faveurs et le prix du sang?... Quel chemin cette femme a fait en peu

d'années! Est-ce donc là cette Catherine qui forçait Élisabeth à rougir devant elle?... qui, pendant quinze ans, chaque jour prosternée dans les églises de Pétersbourg, demandait la bénédiction de tous les popes, semblait ne vivre que dans l'espoir d'une sainte mort?... Il fut un temps où ses prières étaient pures; mais depuis bien des mois le cœur n'est plus sincère : maintenant elle ne porte plus sur la tête le long voile que les femmes russes mettent pour aller à l'église, ce voile dont les plis nombreux l'aidaient, il y a peu de jours, à cacher une grossesse adultère. Voyez-là maintenant, le 15 juillet de l'année 1762, elle a quitté le petit pavillon de Montplaisir, à Pétershoff, pour venir prendre la couronne, plutôt comme une fugitive que comme une grande souveraine; et elle était bien tremblante lorsque, réveillée au milieu de la nuit par un soldat inconnu, elle a fait le trajet de Pétershoff à Pétersbourg dans une mauvaise calèche, en la seule compagnie de sa femme de chambre et de son coiffeur, n'ayant d'autre escorte qu'un soldat, et conduite par des paysans. Mais le succès de cette étonnante révolution n'en est que plus merveilleux : tout est tranquille, l'armée est soumise, le peuple est calme; l'empereur a signé sa déchéance, et Sophie-Auguste Danhnalt Zerbst, sous le nom de Catherine II, est autocratrice de toutes les Russies.

Elle est dans l'une des salles du grand palais impérial à Pétersbourg. Quatre jours se sont écoulés depuis que la révolution l'a placée sur le trône. Il est trois heures du soir; elle est assise devant une table couverte de plats d'or, de vases de fleurs et de cristaux étincelans. Elle porte l'uniforme du régiment des gardes à cheval, dont elle est maintenant le seul chef; sur sa poitrine sont tous les grands ordres de l'empire; près d'elle est une épée qu'elle vient de déposer, et dont la dragonne lui sera plus tard réclamée par le jeune officier qui fut assez heureux pour la lui faire accepter.

C'était Potemkim.

Mais le soleil de sa fortune fut long-temps encore à monter sur l'horizon.

L'impératrice allait dîner; une musique militaire, mais toute d'harmonie, accompagnait les chants de joie, les acclamations du peuple. Les fenêtres du palais étaient toutes ouvertes, et des flots d'une lumière pure et radieuse inondaient cette salle, en frappant de mille feux les cristaux étincelans, les vases de fleurs, les plats d'or qui chargeaient cette table. Il faisait un temps de délices; l'air était doux et embaumée, comme s'il venait de passer sur une des plages fleuries de l'Adriatique. Tout avait un air de fête. L'impératrice souriait à ce contentement universel qui l'entourait, à cette joie de la nature, qui ne peut être remplacée, qui est pure, qui est belle... C'était un sacrilége qu'elle faisait là... elle qui connaissait l'état de l'horizon du côté de Mopsa!...

Tout à coup on entend le galop précipité d'un cheval, un homme en descend et monte précipitamment. On veut l'empêcher d'entrer, il repousse tout ce qui est devant lui d'une main puissante; il avance, se place en face de l'impératrice, et la regarde sans parler. Le voyez-vous, cet homme, avec sa figure animée et cependant pâle comme celle d'un mort? C'est Alexis Orloff..... Orloff le balafré!..... et maintenant Orloff l'assassin!..... Orloff le régicide!..... Il est couvert de sueur et de poussière. Son habit est déchiré, et sa figure toute saignante porte les marques d'une vive attaque ou d'une vive défense. Lorsqu'il se plaça, comme une apparition, devant l'impératrice, elle ne parut pas seulement émue; seulement elle retint la parole joyeuse qui allait lui échapper, et regarda à son tour l'étrange messager qui arrivait aussi hardiment; puis, se levant lentement, elle lui dit de la suivre..... Un moment après, elle fit appeler le comte Pranin, gouverneur de son fils, et lui annonça la mort de l'empereur. Le comte n'étant pas d'avis qu'elle fût connue ce même soir, Catherine rentra dans la salle du banquet gaie, paisible, reprit son sourire, interrompu par

l'arrivée du balafré, continua l'histoire commencée, et le lendemain, elle publia sa douleur par un édit.

Le soir de ce même jour, avant de se coucher, elle passa dans ce cabinet où elle avait entretenu Alexis Orloff, elle écrivit quelques ordres, et une lettre pour Panin; en regagnant sa chambre, ses pieds s'embarrassèrent dans quelque chose qui faillit la faire tomber; elle se baisse et ramasse un grand morceau de soie noire, déchiré et cordé comme si on avait violemment serré quelque objet avec. C'était une cravate. Catherine tint quelque temps ce lambeau accusateur dans ses mains, sans avancer d'un seul pas. A la fin elle appela, d'une voix tremblante mais forte, Catherine Ivanowena.

« Allume du feu dans cette cheminée, » lui dit-elle.

Et la cravate fut consumée.

La duchesse d'Abrantès.

# LETTRES

A

# M. LE COMTE DE MONTALIVET,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES,

SUR L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE.

---

## IV<sup></sup>e LETTRE.

Leipzig, 2 juin 1831.

Un collége à pensionnat.

Monsieur le Ministre,

Je vous ai fait connaître les deux gymnases d'externes de Francfort et de Weimar; je viens aujourd'hui vous rendre compte de ma visite à Schulpforta, l'école de Pforta, gymnase à pensionnat. J'étais impatient de voir un établissement de ce genre en Allemagne; j'en ai trouvé l'occasion ce matin à Pforta, près de Naumburg, sur la route de Weimar à Leipzig. Je m'y suis arrêté quelques heures, que j'ai mises à profit pour l'importante question des colléges à pensionnat.

Quand l'électeur Maurice embrassa le protestantisme et sécularisa les biens de l'église, il convertit en écoles un certain nombre de grands couvens de la Saxe, et il laissa à ces écoles les dotations des couvens, sous la condition

qu'elles entretiendraient un certain nombre d'élèves que leur enverraient les différentes villes de la Saxe : de là les écoles princières, *die Fürstenschulen*, de la Saxe, savoir celles de Meissen et de Merseburg (1), à Leipzig les Nicolaïschule et Thomasschule, celle de Rossleben et celle de Pforta, qui est la plus célèbre de toutes. Quand la partie de la Saxe où se trouvait Pforta passa à la Prusse, celle-ci se garda bien de changer la destination des revenus de Schulpforta; c'eût été une iniquité et une faute politique de priver un pays nouvellement acquis d'un établissement qui l'honorait et l'enrichissait. Or, si on voulait conserver un gymnase de boursiers à Schulpforta, il fallait bien que ce gymnase fût un pensionnat, car Pforta n'est pas une ville, c'est à peine un village; il faut absolument loger les élèves et les héberger, ou n'en pas avoir : de là le pensionnat de Schulpforta. Vous voyez donc, Monsieur le Ministre, que le gymnase à pensionnat de Pforta n'est point une institution rationnelle, si je puis m'exprimer ainsi, imaginée et adoptée, parce qu'on préférait des pensionnaires à des externes pour ce gymnase : c'est l'œuvre de la nécessité. La Prusse n'a fait que maintenir l'ancien emploi des dotations existantes; elle n'a pas fondé des dotations pour l'avantage des pensionnaires. Ici ce sont les dotations préexistantes qui ont amené le pensionnat; chez nous, très-souvent, c'est le besoin du pensionnat qui a amené ou soutenu les bourses. De plus, en France, les colléges à pensionnat, outre les boursiers, ont beaucoup de pensionnaires libres; ils en ont le plus qu'ils peuvent. C'est tout le contraire dans toutes les écoles à pensionnaires de la Saxe, et particulièrement à Schulpforta, où il y a à peine une vingtaine de pensionnaires libres sur deux cents élèves. Tout y dépend des anciennes dotations. C'est parce que ces dotations existent et ne peuvent être enlevées à Schulpforta,

(1) *L'école de Mersebourg a été depuis transportée à Grimma.*

qu'il y a des boursiers, et ces boursiers ont attiré peu à peu quelques pensionnaires libres. Les dotations de Schulpforta donnent plus de 40,000 thalers de revenus (environ 160,000 fr.), avec des bâtimens très-considérables, dans une situation magnifique ; de là cent cinquante bourses ou demi-bourses, que le gouvernement prussien abandonne en grande partie aux villes de la Saxe qu'il a acquises. Ces cent cinquante boursiers, choisis naturellement parmi les sujets les plus distingués de la Saxe, puisent à Schulpforta l'esprit du gouvernement prussien et le réfléchissent dans cette province. Outre ces cent cinquante bourses, le roi, dit-on, vient de créer, encore par des raisons politiques, vingt autres bourses, dont il a remis la nomination au consistoire de Magdebourg, qui en dispose pour la province de ce nom. Il y a quelques élèves envoyés par les familles, et qui paient une petite pension; mais il y en a à peine une vingtaine, et ils doivent être des enfans du pays. Il y a aussi quelques autres élèves qui, par un arrangement particulier, demeurent chez les professeurs, sont nourris par eux, leur paient pension et n'appartiennent à l'établissement que par leur participation aux leçons communes. Le nombre total des boursiers et des pensionnaires ne peut dépasser deux cents.

Le pensionnat de Schulpforta ainsi constitué, il s'agit de savoir comment il est administré. Rien de plus simple : il y a un administrateur pour le matériel, qui est notre économe. Il y a de plus un *recteur* pour les études et la discipline. Mais là même, dans ce gymnase à pensionnat, il n'y a pas de censeur, ensuite le recteur, chargé des études et de la discipline, est lui-même un professeur qui fait des classes comme ses collègues; seulement il en fait un peu moins : mais c'est toujours un des leurs, et d'ordinaire le plus habile. Il n'y a ni *protecteur* ni *conrecteur*, comme à Francfort; le recteur gouverne seul le gymnase, comme à Weimar, où il n'y a que des externes. Tous les samedis il y a une conférence de tous les professeurs, présidée par le recteur, où

l'on traite des affaires de la maison, et la chose va parfaitement ainsi. Ayez donc la bonté, Monsieur le Ministre, de tenir compte de ceci, que dans ce collége de deux cents pensionnaires, le luxe d'un censeur est inconnu; que le proviseur qui est tout aussi occupé que les proviseurs de nos colléges, n'a qu'un préciput, comme proviseur, et qu'il est professeur; et encore est-il astreint comme les autres recteurs de gymnases d'externes à faire des dissertations latines pour les solennités de la maison. Seulement à Schulpforta les professeurs font tour à tour la dissertation de rigueur dans les exercices, et peut-être cela vaut-il mieux, car tous les professeurs paraissent ainsi successivement devant le public.

Je me suis procuré une histoire de ce bel établissement par les professeurs Schmidt et Krafft (*die Landeschule Pforte*, 1814). Ses réglemens remontent jusqu'à l'électeur Maurice. Ils ont éprouvé beaucoup de modifications, et le gouvernement prussien vient d'y apporter des améliorations considérables. Le nouveau réglement n'est pas encore imprimé, mais on me l'a communiqué en manuscrit; en voici un extrait, ainsi que du prospectus qui fut publié en 1825 :

L'école de Pforta est destinée à un certain nombre d'enfans exclusivement de la confession évangélique, qui veulent entrer plus tard à l'université et se destinent aux études et aux professions libérales.

Nul n'est admis au-dessous de douze ans. Pour y entrer, il faut justifier de toutes les connaissances préliminaires qui, chez nous, répondent au moins à la première année de grammaire, à savoir, les élémens de l'histoire et de la géographie, de l'arithmétique et de la géométrie, un peu de latin et de grec.

Il y a douze professeurs, y compris le recteur et l'inspecteur ecclésiastique : ils forment ensemble le collége des maîtres. Il y a en outre des maîtres de musique, de dessin, de danse et d'écriture.

Parmi les douze maîtres, les huit premiers sont titulaires; quatre, plus jeunes, portent le titre d'adjoints; ils sont ordi-

nairement appelés ailleurs après un séjour de cinq à six ans à Pforta, pour remplir dans d'autres écoles les fonctions de directeurs ou de professeurs titulaires. Ainsi le double principe de la fixité et du mouvement se trouve représenté à Pforta; les titulaires conservent les bonnes traditions de l'école, tandis que les innovations peuvent s'y introduire successivement par les jeunes recrues qui souvent y viennent enseigner, à peine au sortir de l'université.

Il y a trois classes : la première, la seconde et la troisième; mais ces deux dernières ont chacune deux divisions. On reste un an dans chaque division de troisième et de seconde, et deux ans dans la première classe. Celui qui n'a pas achevé son *sexennium* ne peut passer l'examen de départ (*abiturienten-examen*), et obtenir le certificat auquel il donne droit. Il y a des examens pour passer d'une classe à l'autre, et même d'une division à une division supérieure. Dès la classe inférieure, les dispositions des élèves se développent, et ceux qui ne montrent aucune aptitude pour les études sont rendus à leurs parens. L'enseignement est simultané comme partout en Allemagne. Dans les classes inférieures, les élèves doivent s'appliquer également à toutes les parties de l'instruction; mais dans les classes supérieures, où déjà les diverses capacités ont pu se dévoiler, on a plus d'égards pour les élèves qui, distingués dans une partie, restent un peu en arrière dans une autre.

Les objets de l'enseignement sont : la religion, le latin, le grec, l'allemand, les mathématiques, la physique, l'histoire et la géographie. Tous les élèves des classes supérieures reçoivent des leçons de français, et ceux qui se destinent à la théologie et à la philologie suivent en outre un cours d'hébreu. La musique est enseignée dans toutes les classes; le dessin aux élèves de la seconde et de la troisième classe, qui prennent en outre des leçons de danse et d'écriture.

La première classe a 28 leçons d'une heure par semaine; 9 de latin, 6 de grec, 5 de mathématiques, 2 de religion, 2 d'allemand, 2 de français, 2 d'histoire,

1 de physique, et pour quelques élèves 2 leçons d'hébreu.

La seconde classe, première division, 29 leçons; 11 de latin, 6 de grec, 4 de mathématiques, 2 d'allemand, 2 de religion, 2 d'histoire, 2 de français, et pour quelques élèves 2 leçons d'hébreu.

La seconde, deuxième division, 30 leçons; 12 de latin, 5 de grec, 4 de mathématiques, 2 de religion, 2 d'allemand, 3 d'histoire et de géographie, 2 de français, et 2 leçons d'hébreu.

La troisième, première division, 30 leçons; 14 de latin, 5 de grec, 4 de mathématiques, 3 de géographie et d'histoire, 2 d'allemand, 2 de religion.

La troisième, deuxième division, 30 leçons; 14 de latin, 5 de grec, 4 de mathématiques, 3 de géographie, 2 d'allemand, 2 de religion.

En outre, les deux divisions de la troisième classe reçoivent par semaine, des élèves de la première classe, 4 leçons de latin et 2 de grec, et, comme nous le verrons, chaque élève de première a toujours un ou deux élèves de troisième, qui demeurent avec lui dans la même chambre et sont placés sous sa surveillance directe.

Les divers auteurs latins qu'on explique successivement, sont :

Troisième classe, deuxième division, Jules César, Guerre des Gaules, Justin, Cornélius Nepos, les élégies d'Ovide, les fables de Phèdre.

Troisième, première division, les lettres de Cicéron, Caton l'ancien et Lœlius, les Métamorphoses d'Ovide.

Seconde, les Discours de Cicéron, Tite-Live, Tacite, de la Germanie, l'Énéide.

Première, Cicéron, de l'Orateur, le Brutus, les Tusculanes, les livres sur la Nature des dieux; Horace, Tacite, Annales et Histoires.

La grammaire latine dont on se sert est celle de Zumpt. Pour les exercices de prosodie on se sert du *Gradus ad Parnassum* de Lindemann, du dictionnaire de Scheller et

Lindemann, et du dictionnaire latin-allemand de Kraft.

En grec, on emploie les ouvrages suivans :

Troisième classe, deuxième division, livre de lecture grecque de Jacob.

Troisième, première division, l'Attique de Jacob et les morceaux choisis.

Seconde, deuxième division, la Retraite des dix mille, l'Odyssée.

Seconde, première division, Hérodote, l'Archidamus d'Isocrate, l'Iliade, Vies de Plutarque.

Première, Thucydide, quelques dialogues faciles de Platon, Sophocle.

Les grammaires employées sont : celle de Buttman dans les classes inférieures, la grammaire moyenne du même, dans les autres classes; le dictionnaire de Passow, et celui de Rost, grec-allemand.

Il y a des exercices latins et grecs dans toutes les classes. On ne fait pas seulement des thèmes grecs, mais des vers grecs.

L'allemand est enseigné dans les différentes classes par des traductions du latin, des compositions, des exercices en prose et en vers. Enfin, en première, on étudie la grammaire générale, la partie technique de la logique et les élémens de la psycologie empirique.

En français, les élèves sont amenés au point de traduire immédiatement sans difficulté et d'écrire en français assez correctement une dictée allemande.

L'histoire, la géographie, les mathématiques, sont parcourues dans tous leurs degrés, suivant les différentes classes.

Hors des classes et pendant les heures de travail particulier, les élèves se préparent sur les auteurs qu'ils ont à expliquer. Les élèves des classes supérieures ont à rendre compte par écrit des lectures qu'ils font, et ils soumettent de temps à autre aux professeurs de petites productions de leur façon en prose ou en vers sur des sujets qu'ils ont choisis eux-mêmes.

De temps en temps le recteur ordonne des revues des différentes classes, auxquelles il assiste avec tous les autres professeurs. A la fin de chaque semestre a lieu un grand examen général. Pendant les neuf derniers jours qui précèdent, toutes les leçons sont suspendues, et les élèves composent par écrit des travaux dans toutes les langues qu'ils étudient, ainsi qu'en mathématiques; ces différens travaux sont corrigés en séance générale. C'est alors qu'ils reçoivent leurs certificats de conduite, et qu'ils passent d'une classe ou d'une division dans une autre.

Les élèves qui doivent passer à l'université sont soumis à un examen particulier, l'*abiturienten examen*. Une instruction générale pour tous les gymnases des états prussiens indique toutes les conditions à remplir pour ces examens de départ. Ce n'est pas le moment de la faire connaître.

Les élèves ont accès, à certaines heures, dans la grande bibliothèque de l'école, et peuvent se servir de tous les livres qu'elle renferme.

L'établissement possède un cabinet d'arts (*kunstkabinet*), où se trouvent les plâtres des antiques les plus célèbres, des pâtes, des médailles et des gravures. Il y a dans l'école un appareil de physique, un herbier, une collection de cartes géographiques et de globes terrestres, des pianos à queue pour le chant, des modèles de tous genres pour le dessin. Ces collections et la bibliothèque ne viennent pas seulement des riches revenus de l'établissement; elles sont entretenues et augmentées par les contributions obligées des élèves, qui, en entrant, paient un certain droit pour la bibliothèque et le cabinet de physique, comme à l'université d'Iéna.

La discipline n'est pas moins soignée à Schulpforta que les études. Tous les élèves, à l'exception de ceux qui demeurent chez les professeurs titulaires, car les professeurs titulaires ont seuls le droit d'avoir chez eux quelques élèves, sont partagés en douze chambres; et dans chaque chambre il y a plusieurs tables à chacune desquelles travaillent ordinairement trois ou quatre élèves. La première place est oc-

cupée par un élève de la première classe ou de la première division de la seconde, qui s'appelle *obergeselle*, c'est-à-dire à peu près maître-compagnon; la seconde place est occupée par un élève de la seconde classe, que l'on appelle *mittelgeselle*, le compagnon du milieu; la troisième et la quatrième par des élèves de troisième, qui sont les compagnons inférieurs, *untergeselle*. Le maître-compagnon, notre sergent, a toute autorité sur les autres, et leur donne tous les jours une leçon de latin ou de grec, ce qui a pour effet de ne laisser aucun élève sans secours dans ses travaux particuliers, et de fortifier les plus capables par les leçons mêmes qu'ils donnent aux plus faibles. Comme chaque table a son directeur, de même chaque chambre a le sien dans un élève qu'on appelle inspecteur, et qui a la surveillance sur tous les élèves de sa chambre. Il est le maître de quartier, et c'est lui qui est responsable de tout ce qui se passe dans cette partie de l'établissement. Les douze inspecteurs sont choisis tous les six mois, après le grand examen, par tous les professeurs, en présence des élèves; et après qu'on leur a fait connaître les devoirs qu'ils auront à remplir, ils prennent, entre les mains du recteur, l'engagement d'y être fidèles. Dès lors ils ont sur les autres élèves une autorité qui ne peut être méconnue. Ils rappellent à l'ordre ceux qui s'en écartent, et peuvent même, au besoin, imposer quelques pensums ou défendre de descendre au jardin pendant les récréations. Ils font leur rapport au recteur ou au professeur qui est de semaine, personnage dont il sera question tout à l'heure, sur toutes les fautes graves et qui entraîneraient de plus fortes punitions. C'est l'inspecteur qui sert à table pendant le dîner.

Chaque semaine deux des inspecteurs sont chargés de la surveillance générale sur toute l'école. Ils maintiennent l'ordre à la sortie des classes, dans le corridor, sur lequel donnent toutes les chambres, dans le jardin, pendant les repas, à l'église et pendant les prières du matin et du soir.

Tous les samedis, après midi, les maîtres se réunissent

en conférence, à laquelle peuvent être admis les inspecteurs, pour faire les rapports, entendre les plaintes ou les éloges du professeur de semaine sur la conduite des élèves, ou recevoir les ordres et les instructions du recteur.

Chaque élève, en entrant à l'école, est particulièrement recommandé à l'un des douze professeurs, au choix des parens. Ce professeur est dès lors regardé comme son tuteur, et se charge de surveiller toutes ses petites affaires privées. Il répond de sa conduite à l'établissement et même aux parens, avec lesquels il correspond.

Chaque professeur, à l'exception du recteur et de l'inspecteur ecclésiastique, est à son tour, pendant une semaine, chargé de la surveillance générale de l'école; on l'appelle pour cela *hebdomadarius*. Il habite, pendant cette semaine, dans une chambre voisine des salles d'études, et n'en sort que pour aller où ses fonctions l'appellent. Il fait la prière du matin et du soir; il visite les dortoirs aussitôt que les élèves sont levés, et les classes pendant les répétitions; il assiste aux leçons que donnent les élèves inspecteurs à ceux des classes inférieures; il est présent aux repas; il conduit les élèves à l'église, exerce enfin une surveillance continuelle sur le bon ordre, la propreté et la bonne conduite de tous les élèves et de tous les agens de l'établissement. L'*hebdomadarius* et les inspecteurs remplacent ainsi sans aucuns frais notre censeur et nos maîtres de quartier.

Chaque professeur est libre d'imposer des punitions aux élèves; mais dans les cas graves, il en réfère à la conférence des professeurs, qui s'appelle synode. Celui-ci instruit l'affaire et fixe les punitions. La moindre consiste en une admonition du recteur dans la chambre de l'élève ou en présence du synode : pour les élèves de première, la prison simple ou la prison au pain et à l'eau. Enfin si toutes ces punitions sont insuffisantes, l'élève est renvoyé de l'école.

Nul élève ne peut avoir plus de sept gros par semaine à dépenser à sa volonté. Pour augmenter cette somme, les parens doivent avoir l'assentiment de l'autorité.

Dans le grand jardin de l'établissement, les élèves jouissent de promenades agréables; on y a formé cinq grands jeux de quilles pour les cinq classes, et des dispositions ont été prises pour établir des exercices gymnastiques. Souvent on conduit les élèves dans les environs de Pforta. Quelquefois les tuteurs emmènent avec eux, dans leurs promenades, les jeunes gens qui leur ont été recommandés.

Deux fois par an, au commencement de mai et à la fin d'août, toute l'école, accompagnée de musique, se rend sur la montagne voisine, et s'y livre à des jeux ou à des danses, sous des tentes dressées exprès. Tous les professeurs, avec leurs familles, assistent à cette fête, ainsi qu'un certain nombre d'habitans de Naumburg, ville la plus rapprochée de Pforta. L'hiver, on donne souvent des concerts ou de petits bals.

L'été, le médecin ou le chirurgien de l'école conduit les élèves au bain à la rivière voisine, la Saale, qui coule sous les murs de l'école, et on leur apprend à nager.

Avec un pareil système d'études et une telle discipline, pour obtenir les plus heureux résultats, il ne faut que de bons maîtres; et certes ils ne manquent pas à Schulpforta. Les professeurs titulaires sont MM. Lange, Schmieder, Wolff, Jacobi, Neue, Koberstein, Nalop, Steinhart; les adjoints, MM. Jacobi, Buttman, Lorentz et Büchner. M. Lange est recteur. Son prédécesseur était M. Ilgen, bien connu comme littérateur et philologue par les *Carmina Græcorum convivalia*, et ses belles traductions en vers latins de plusieurs morceaux de Schiller et de Goethe, entre autres de *la Cloche*. M. Lange est lui-même un excellent latiniste et un connaisseur de l'antiquité, comme il l'a bien prouvé par la dissertation qu'il fit à son tour en 1821, *de Severitate disciplinæ portensis*, et celle qu'il vient de publier sur un vase étrusque du cabinet du prince de Canino, que M. Th. Panofka a fait connaître dans les *Moniment inediti publicati d'all' instituto di correspondenza archeologica*, Rome, 1829. Il se charge de toutes les leçons les plus

importantes de latin dans les classes supérieures. M. Schmieder est l'inspecteur ecclésiastique. C'est notre aumônier. Il est professeur, et il n'y a pas une seule division où il ne fasse un enseignement religieux, qui dans la première classe est assez élevé. MM. Neue, Wolf et Nalop se partagent les différentes classes pour le grec, le latin et l'histoire. Je connais de M. Neue une dissertation intitulée : *Sapphonis Mytileneæ fragmenta, specimen operæ in omnibus artis Græcorum lyricæ reliquiis, excepto Pindaro, collacandæ*, Berlin, 1827. M. Koberstein a l'enseignement de la langue française, et celui de la littérature allemande. Il a donné en 1828 une dissertation sur la langue d'un vieux poète autrichien nommé Peter Suchenwirt; et il est l'auteur d'un excellent manuel de littérature allemande, *Grundriss zur Geschichte der deutschen national Litteratur*, qui en est à sa seconde édition. M. Steinhart tout jeune encore, est déjà une des espérances de l'histoire de la philosophie ancienne. Tous ceux qui s'intéressent à cette partie si belle et à la fois si obscure de l'antiquité ont distingué en 1829 un petit et savant essai intitulé : *Quæstionum de dialectica Plotini ratione fasciculus primus, specimen historiæ philosophiæ Alexandrinæ a se conscribendæ*, in-4°. J'ai appris ici que c'était une dissertation faite pour Schulpforta; et j'ai été charmé de rencontrer dans ce gymnase un compagnon de mes propres études. M. Jacobi (ce n'est pas celui de Kœnigsberg) est chargé des mathématiques et de la physique. D'après le programme des matières, cet enseignement serait un peu plus élevé qu'à Weimar et à Francfort, sans l'être autant que dans nos colléges. M. Buttman, le professeur adjoint, est le fils du grand philologue. Au reste, je vous envoie, Monsieur le Ministre, le programme imprimé des leçons de 1829 à 1830, et le programme manuscrit du premier semestre de 1831. Vous y reconnaîtrez ce qui déjà peut se conclure des données précédentes, que la philologie est la partie forte des études avec l'enseignement religieux et le chant. C'est un progrès d'avoir attaché à l'enseignement

de la langue allemande quelques leçons de grammaire générale, de logique et de psycologie; mais ce ne peut être là une préparation suffisante aux cours de philosophie de l'université. Passe encore pour la philosophie, qu'il est difficile et très-délicat, j'en conviens, d'enseigner dans un gymnase, et qui, appuyée sur la philologie et la religion, est trop bien établie et trop nationale en Allemagne pour avoir rien à craindre. Mais il n'en est pas ainsi des sciences physiques et mathématiques. Un trop faible enseignement dans les gymnases abaisse d'autant en ce genre celui de l'université, qui pour être à la portée des élèves cesse alors de se maintenir à la hauteur de la science, d'en suivre les progrès et d'y concourir.

En somme, le gymnase de Schulpforta est le plus complet que j'aie encore vu en Allemagne. Je l'ai visité en détail. Grâce à l'obligeance de M. le recteur Lange, rien ne m'a été caché. Je rends hommage à ce bel établissement; mais loin d'ébranler, il n'a fait qu'affermir davantage l'opinion que j'ai si souvent émise au conseil royal sur les colléges à pensionnat. Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de m'expliquer à cet égard avec une entière franchise.

1° Schulpforta n'est point une institution moderne, une libre invention de l'esprit; c'est un héritage du passé, que, par des raisons d'équité et de politique, il était absolument impossible de répudier. Il n'a donc en cela aucun rapport avec nos colléges à pensionnat.

2° Schulpforta est un pensionnat de boursiers, où il y a à peine une vingtaine de pensionnaires libres, tandis que chez nous plus d'une fois l'inverse a lieu.

3° Les gymnases à pensionnat, comme celui de Schulpforta, sont très-rares en Allemagne, uniquement consacrés à des boursiers, fondés sur des circonstances exceptionnelles, des droits acquis, des dotations préexistantes et de graves considérations d'état.

4° Ces établissemens en Allemagne, surtout en Saxe, ont retenu quelque chose d'ecclésiastique et une espèce de ca-

ractère monastique, qui est très-favorable à la discipline.

5° Le gouvernement de ces établissemens en général, et surtout quand l'esprit ecclésiastique n'y est plus, est d'une extrême difficulté; il exige un talent d'administration qui se rencontre peu avec le goût de la science et qu'il est bien rare de trouver dans des professeurs. Il est donc téméraire par cela seul de multiplier ces établissemens et d'aller en ce genre au-delà de la nécessité.

6° Multiplier les colléges à pensionnat, c'est enlever beaucoup de gens de mérite à l'enseignement, et le dépouiller au profit de l'administration. En fait, depuis vingt-deux ans que je suis dans l'instruction publique, je n'y connais pas un proviseur qui ait fait un livre un peu remarquable et servi les sciences ou la littérature : ces fonctions, telles que nous les avons faites, étoufferaient les plus grands esprits sous une multitude de soins minutieux, incompatibles avec l'étude.

7° Les colléges à pensionnat créent deux ordres de fonctionnaires, les uns qui enseignent, les autres qui administrent, ce qui est une grande source de mécontentement et de discorde, un motif de découragement pour les professeurs distingués qui, ne voulant pas administrer, restent ainsi dans les degrés inférieurs de la hiérarchie et dans une situation de fortune très-modeste, et un motif de misérable ambition pour toutes les médiocrités qui se jettent dans l'administration et arrivent à des emplois lucratifs.

8° Quand l'état s'est fait ainsi maître de pension et industriel, ou il y gagne ou il y perd. S'il y gagne, c'est un gain assez triste pour l'état dont le gain véritable doit être la meilleure éducation de la jeunesse; s'il y perd, cela est plus triste encore. Or, chez nous, en masse, je doute fort qu'il y gagne.

9° Songez à toutes les difficultés religieuses sans cesse renaissantes que le pensionnat provoque.

10° Et tout cela, pourquoi! pour avoir souvent un résultat inférieur à celui que donnent les colléges d'externes. En

effet, dans le concours des colléges de Paris, voit-on le collége d'externes de Charlemagne le céder à ces grands colléges à pensionnat où l'administration est si dispendieuse et la discipline si incertaine? Ici, comme en beaucoup d'autres choses, on se donne beaucoup de peine pour très-peu faire ou pour faire mal. C'est par les résultats qu'il faut juger toutes choses. Que l'on prouve d'une manière solide et incontestable que les colléges à pensionnat produisent des élèves supérieurs à ceux des autres colléges d'externes; sinon il faut avouer que les colléges d'externes sont préférables. Mais l'éducation, dira-t-on, c'est là le vrai résultat des colléges à pensionnaires. Je réponds que si cette éducation est si bonne, on devrait en voir les fruits; qu'il est impossible que des jeunes gens mieux élevés, c'est-à-dire apparemment moins dissipés, plus sages et plus laborieux, ne l'emportent pas dans leurs études sur leurs camarades qui n'ont pas la même éducation. Encore une fois, les études, le succès dans les études, c'est à quoi il faut toujours en revenir. Or ici le résultat définitif est presque toujours contre les colléges à pensionnat.

C'est par ces divers raisons, Monsieur le Ministre, que j'ai souvent proposé de substituer successivement et avec prudence des colléges d'externes à nos pensionnats; alors vous n'avez plus besoin de grands administrateurs; vous ne craignez plus les insurrections; d'immenses bâtimens ne vous sont plus nécessaires; vous n'avez pas deux ordres de fonctionnaires différens ou plutôt opposés, et votre ministère, Monsieur le Ministre, devient ce qu'il doit être, le ministère de l'instruction publique, un ministère de littérature et de science.

Je vous ai indiqué les raisons morales du système de l'externat; pour l'économie qui résulte de ce système, elle est si évidente que je n'y insiste pas. Indépendamment de mille autres suppressions de détail, vous supprimez tout d'abord dans chaque collége les censeurs, ce qui, à mille écus par censeur, terme moyen, vous donne pour trente-six colléges

royaux une économie de 108,000 fr. Au lieu de 5,000 fr. de traitement fixe, et 2,000 fr. de traitement supplémentaire, terme moyen, vous donnez à vos proviseurs, avec leur logement, un préciput de 1,000 ou 2,000 fr., selon les localités, ce qui vous produit une économie d'au moins 180,000 fr. Vous supprimez encore deux ou trois maîtres de quartier et maîtres d'études par collége, ce qui vous donne encore une économie, à 1,000 fr. par maîtres d'études, de 108,000 fr., indépendamment du gain moral de la suppression de cet ordre de fonctionnaires inférieurs, les véritables ilotes de l'instruction publique.

Je ne vous signalerai plus qu'un dernier avantage du système des colléges d'externes. Comme les fonctions de proviseur n'exigent pas dans ce système de grands talens administratifs, tout professeur y est propre, et vous n'aurez guère à vous plaindre de ceux que vous appellerez à ces fonctions: si pourtant, après quelque temps d'exercice, le proviseur que vous avez nommé trompait vos espérances, vous en prenez un autre dans les rangs des professeurs et vous rendez le premier tout entier à son enseignement, sans faire aucun tort ni à lui ni à la caisse de l'instruction publique. Tandis que dans le système des colléges à pensionnat, si vous vous êtes une fois trompé dans le choix d'un proviseur ou d'un censeur, vous vous trouvez singulièrement embarrassé. D'abord, on prétend que vous ne pouvez destituer un censeur ou un proviseur sans jugement, ce qui, légal ou non, est absurde, l'administration proprement dite devant être dans votre main, si vous en êtes responsable. Ensuite, le changer ne mène à rien; si c'est un mauvais proviseur dans un collége, il ne sera pas meilleur dans un autre; cependant vous ne pouvez le faire redescendre parmi les professeurs, car ce n'est plus un professeur; il a perdu ou le goût ou le talent de l'enseignement; et d'ailleurs, dans la hiérarchie, il est au-dessus de l'enseignement; l'y faire rentrer est le mettre en disgrâce. Que faire donc en pareil cas, Monsieur le Ministre? Voici ce qu'on a fait jusqu'ici. Pour

se débarrasser de cet administrateur incapable, sans le destituer, on lui donnait de l'avancement, on le faisait inspecteur d'académie; quand on voulait le frapper, on lui donnait sa pension de retraite. Dans le dernier cas, on grevait la caisse de l'instruction publique; dans le premier on récompensait à contre-sens, et encore pour se retrouver bientôt dans le même embarras; d'un mauvais proviseur on faisait un mauvais inspecteur, auquel on était obligé quelque temps après de donner sa retraite. Dans le système que je défends, tous ces inconvéniens sont inconnus. Vous nommez, ou les professeurs vous présentent, pour proviseur, pendant un certain nombre d'années, un professeur de collége, qui reste en même temps professeur; c'est là en quelque sorte, comme nous dirions nous autres métaphysiciens, la substance de sa position; le provisorat n'en est que l'accident, accident qui dure ou qui cesse, sans inconvéniens ni pour le service ni pour les personnes. Un collége est un. A peine on y aperçoit ce matériel qu'on appelle l'administration; tout y est intellectuel; on n'y songe qu'à la littérature et à la science. Le moins d'administration possible et le plus de science possible, je ne cesserai de le répéter, Monsieur le Ministre, voilà le but auquel il faut tendre, voilà le principe avec lequel il faut renouveler l'instruction publique. Napoléon avait eu cette pensée lorsqu'il voulut que nos recteurs fussent des professeurs, momentanément remplacés par des suppléans; et je n'hésiterais pas à appliquer le même principe à l'inspection et au conseil lui-même : mais c'est aux colléges qu'il faut l'appliquer d'abord pour leur rendre la vie dont ils ont besoin.

Je suis d'avis de n'avoir des colléges à pensionnat que pour les boursiers; et dans ces établissemens je propose de supprimer entièrement le censeur, tout comme dans les colléges d'externes; car un censeur n'est qu'une doublure du proviseur tout-à-fait inutile quand le proviseur est bon. Pour le proviseur, je ne voudrais pas l'assujettir, comme en Allemagne, à un enseignement; mais je voudrais que ce fût

toujours un professeur titulaire, lequel, pendant la durée de ses fonctions de proviseur, serait remplacé par un agrégé, de manière à pouvoir le rendre aisément à l'enseignement si l'on n'était pas content de lui comme proviseur. Je crois aussi qu'on peut transporter en France l'heureuse institution des élèves inspecteurs pour remplacer le censeur, et, s'il est possible, les maîtres d'étude. J'appelle toute votre attention sur les détails que je vous ai donnés à cet égard.

J'approuve d'ailleurs entièrement le plan d'études de Schulpforta. C'est précisément celui du réglement impérial. Il y a cinq classes à Pforta; or, chez nous aussi il ne doit y avoir que deux classes de grammaire, précédées tout au plus d'une classe dite préparatoire, deux d'humanités, une de rhétorique, avec des cours de langues modernes, d'histoire et de géographie, d'histoire naturelle, de chimie, de physique et de mathématiques et de philosophie ajoutés dans un ordre convenable à chacune de ces classes. Nul élève ne pouvait sous l'empire entrer au collége que par la première classe de grammaire, ou la classe préparatoire, c'est-à-dire après avoir justifié de toutes les connaissances élémentaires, ce qui est très-raisonnable, les colléges étant destinés à l'instruction secondaire, tandis qu'à présent, dans je ne sais quel but d'intérêt industriel, il y a trois ou quatre classes avant la première de grammaire. Un vrai collége doit commencer où finit l'instruction primaire du plus haut degré; il doit même supposer un commencement d'études latines, et il doit finir où commence l'université, c'est-à-dire au baccalauréat-ès-lettres, examen qui couronne et résume toutes les études du collége, comme il faudrait pour entrer au collége un examen qui résumât et attestât toutes les connaissances préliminaires. Le collége représente la bonne éducation générale qu'il faut avoir reçue pour faire partie de la bonne société, comme l'université représente l'instruction scientifique nécessaire pour entrer dans les professions libérales. Toute inscription ou immatriculation dans l'université ne doit être permise que sur la présentation du diplôme

de bachelier-ès-lettres; et on ne doit pouvoir entrer au collége qu'après un examen spécial. C'est la règle, Monsieur le Ministre, mais elle n'est point observée; comme c'est aussi la règle, également inobservée, d'examiner les élèves d'une classe avant de les laisser passer dans une classe supérieure; règle nécessaire, sans laquelle il ne peut y avoir nul progrès régulier, nulle gradation réelle dans les études.

Une dernière remarque. Dans chacun de nos colléges à pensionnat il y a un aumônier pour les élèves catholiques, et un pasteur pour les élèves protestans. Je me plains que nos aumôniers, pour ne parler que de ce qui regarde les catholiques, se bornent aux offices, à la confession et à ce qu'il y a de plus indispensable dans leurs fonctions. C'est trop peu pour le traitement qu'ils ont, c'est trop peu surtout pour les besoins religieux des élèves. Il faut comprendre ces besoins et y satisfaire. Moins d'offices, Monsieur le Ministre, et beaucoup plus d'enseignement; car les offices sans enseignement servent assez peu, et l'enseignement serait très-utile encore sans les offices. Voyez avec quelle assiduité la religion est enseignée dans toutes les classes de Schulpforta! Je voudrais que chez nous tout aumônier fît au moins deux conférences par semaine sur la religion chrétienne, et non pas aux commençans; pour ceux-là, le catéchisme et l'histoire biblique suffisent; c'est aux élèves des humanités et de rhétorique, et des classes d'histoire, de sciences et de philosophie correspondantes aux humanités et à la rhétorique, qu'un digne et savant ecclésiastique devrait s'adresser. Des jeunes gens de cet âge trouveraient une instruction solide et utile à tous égards dans l'explication des monumens du christianisme, qui se lierait à toutes leurs études historiques et philologiques. Quand, pendant quelques années, ils auraient ainsi vécu dans un commerce intime avec les saintes écritures et les saints pères, il ne serait pas plus facile de tourner en ridicule auprès d'eux le christianisme, sa forte morale, sa sublime philosophie, sa glorieuse histoire, qu'il ne l'est aujourd'hui de leur faire

trouver Homère et Virgile de minces génies, et Rome et la Grèce sans grandeur et sans intérêt. Mais pour de pareils enseignemens il faut un aumônier instruit, et nul ne devrait être aumônier sans avoir obtenu le grade de bachelier, ou même celui de licencié en théologie. Je sollicite instamment cette mesure. On se plaint, Monsieur le Ministre, des progrès de l'impiété et de la superstition; mais, il faut le dire loyalement, on contribue beaucoup à propager l'une et l'autre en laissant dépérir l'enseignement religieux dans nos colléges et dans nos facultés même de théologie. J'insiste sur ceci avec force, parce que vous êtes à la fois ministre des cultes et ministre de l'instruction publique.

J'étais ce matin en Prusse à Pforta; me voici ce soir à Leipzig. J'y resterai deux jours pour y étudier l'organisation et les diverses parties de l'instruction publique dans le royaume de Saxe.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et dévoué serviteur,

VICTOR COUSIN.



# LA
# CONFESSION DES BANDITS.

L'échafaud est le trône des bandits.
(*Anonyme anglais.*)

---

(Une prison d'Allemagne. — Trois brigands garrottés et étendus sur la paille.)

PREMIER BRIGAND, *à l'un de ses compagnons.*

A demain l'échafaud, mon brave capitaine,
A demain !

LE CAPITAINE.

Va, Schœffer, ne te mets pas en peine.

PREMIER BRIGAND.

En peine ! je voudrais que ce fût dès ce soir ;
Mais les beaux citadins ne pourraient pas nous voir :
Ils ne veulent rien perdre à ces sanglantes fêtes,
Il leur faut du soleil quand on coupe des têtes.

LE CAPITAINE.

J'en demande comme eux ; il me déplairait fort
D'ensevelir dans l'ombre une aussi grande mort !
Serons-nous fiers demain quand notre œil intrépide
Glacera de terreur cette foule stupide ;
Quand, d'un pas ferme et sûr, sans l'aide du bourreau,
Nous irons affronter le tranchant du couteau !
Avant de se fermer, nos bouches menaçantes
Insulteront encore aux faces pâlissantes
Des timides soldats sous l'échafaud rangés ;
Et nous seuls les martyrs ne seront point changés.

PREMIER BRIGAND.

Corbleu! nous espérons trépasser de la sorte.
Comme vous, capitaine, on aura l'ame forte.
(*Montrant le deuxième bandit.*)
Mais voyez donc, Hermann paraît triste et rêveur.

DEUXIÈME BRIGAND, *sortant de son assoupissement.*

Ah! ma foi; le sommeil.....

LE CAPITAINE, *au deuxième brigand, d'une voix forte.*

Holà! l'homme sans peur,
Conte-nous tes remords en bon et franc apôtre,
Fais ta confession.....

DEUXIÈME BRIGAND.

Eh! la mienne est la vôtre!...

LE CAPITAINE.

Dis toujours.

DEUXIÈME BRIGAND.

Écoutez. J'avais l'esprit guerrier,
J'aurais été jadis un brillant chevalier.
Nos paladins nouveaux ne me conviennent guère,
Les soldats aujourd'hui sont des valets de guerre
Qu'on habille en livrée à la couleur du roi:
Combattre dans leurs rangs! j'aurais rougi, ma foi,
Quand l'on m'aurait offert une belle épaulette.
Oh! que j'aimais bien mieux ma légère escopette,
Cette arme si fidèle à mon œil, à mon bras,
Qui jetait d'un seul coup trois grenadiers à bas!
Oh! que j'aimais bien mieux mes courses vagabondes
Par les monts, sur les bords des ravines profondes
Où venaient se briser, s'engloutir à la fois
Les dragons allemands et les hussards hongrois!
J'étais fier de mes coups et maître de ma gloire,
Et je pouvais toucher aux fruits de ma victoire.

Voilà ce qui m'a fait partager votre sort.
Dieu soit loué ! demain je mourrai sans remord.

(*Au capitaine.*)

J'ai passé les détails; vous les savez, j'espère,
Comme le pénitent qui s'accuse, ô mon père !

LE CAPITAINE.

C'est justement pourquoi je t'absous de bon cœur.

PREMIER BRIGAND, *au capitaine.*

Recevez mes aveux, très-bénin confesseur :
J'avais dès mon enfance une ame de poète;
La vie était pour moi comme un grand jour de fête.
Dérobant au passé quelque doux souvenir,
Fort et brillant d'espoir j'allais vers l'avenir.
Je passais doucement, inconnu sur la terre.
Si j'envoyais au vent une plainte éphémère,
Ou bien un chant d'amour, nul ne les entendait,
L'écho sonore et vide alors me les rendait.
Pourquoi donc une vierge osa-t-elle comprendre
Et ma plainte et mon chant ? Pourquoi son ame tendre
Vint-elle avec transport s'ouvrir à mon amour ?
La pauvre enfant est morte... oh ! bien avant son jour.

DEUXIÈME BRIGAND.

Morte !... Et qui l'a tuée ? est-ce toi ?

PREMIER BRIGAND.

C'est le monde !
Que je maudis cent fois dans ma haine profonde.
Un homme ne doit pas, sans fortune et sans nom,
Se permettre d'aimer la fille d'un baron.....

DEUXIÈME BRIGAND.

Si c'est un homme adroit, bien tourné, plein de grâce,
On lui pardonnera sans doute tant d'audace;
Mais qu'il ose le crime en secret ! Un vilain

Peut prétendre aux faveurs, et non pas à la main.

( *Au premier brigand.* )

Quoi ! le sort des époux te faisait donc envie ?

PREMIER BRIGAND.

Hélas ! pour nous aimer c'était peu de la vie.
Mais ils n'ont pas voulu que Mina fût à moi :
Mourante, ils l'ont jetée, en dépit de sa foi,
Aux bras d'un autre époux riche et noble comme elle.
Vive le ciel ! amis, mon amante est fidèle.
Un sépulcre de marbre est son lit nuptial.
Mina, je veux payer ton amour sans égal :
Te venger était peu, je te donne ma tête !

DEUXIÈME BRIGAND, *au premier.*

Courage, mon ami, ton triomphe s'apprête.

LE CAPITAINE.

Cette pauvre Mina me fait croire à l'amour.

( *A ses deux compagnons.* )

Recevez mes aveux, frères, à votre tour.
Si nous trouvons là-haut encor un autre juge,
Je lui dirai ces mots sans aucun subterfuge :
« Seigneur, votre courroux va peser sur mon front;
A maudire un pécheur ne soyez pas si prompt.
Je vous entends déjà me déclarer infame.
Mais de grâce, écoutez ! Qui m'a donné mon ame ?
C'est vous. Qui l'a créée ? Encor vous. Sur ma foi
Quel est le plus coupable ou de vous ou de moi ?
Cette ame, on le croirait, de l'enfer est sortie,
Car elle m'a brûlé dès que je l'ai sentie.
Pourquoi m'avoir jeté dans ce monde inconnu
Avec la faim, la soif, misérable et tout nu ?
Puisque de nos destins vous seul êtes le maître,
Est-ce pour m'écraser que vous m'avez fait naître ?
— J'arrive en cet amas de peuples et de rois,

Vos enfans, mes égaux; ils me donnent des lois
Que je ne comprends pas; pourtant je dois les suivre;
Si je reçois le joug, on me permet de vivre;
Autrement c'est la mort. J'ai faim, il faut de l'or,
De l'or! La vie est là; de l'or! toujours, encor!
Mes frères ont des champs, des campagnes fertiles,
Les grands ont des palais et les rois ont des villes;
A moi, pas un tilleul, un brin de gazon vert,
Pour reposer mon corps, pour me mettre à couvert.
Dites que la nature est la mère commune,
Elle qui vend son lait aux fils de la fortune
Pour me laisser après vivre de l'air du ciel!
— Écoutez jusqu'au bout, ô mon juge éternel:
Moi je suis né trop tard; mon ame est d'un autre âge;
Je ne pouvais souffrir ici-bas l'esclavage,
Il fallait que mes pas fussent libres et grands
Et que je reconnusse à tout vos doigts puissans.
Mon œil, emprisonné dans les villes fangeuses,
Voyait avec dédain ces sales orgueilleuses
Montrer leurs murs fumeux aux rayons du soleil.

(*Montrant ses compagnons.*)

J'ai trouvé ces gens-là, dont le goût est pareil;
Avec eux j'ai conquis en ce monde une place,
Un coin au fond du bois, où, forts de notre audace,
Nous vécûmes long-temps, en paix, en liberté.
Grand juge, nous croyons tous à votre équité!
Ce qu'on nous refusa, nous voulûmes le prendre.
C'est tout.

DEUXIÈME BRIGAND.

En vérité c'est fort bien se défendre.

LE CAPITAINE.

Dormons, dormons amis, devant l'éternité,
Notre pardon là-haut nous sera mérité.

Il doit suffire à Dieu de nous prendre nos têtes,
Sans torturer encor des ames qu'il a faites.
Que le prêtre haineux nous parle de l'enfer
Quand notre cou glacé s'offre au tranchant du fer,
Bien : mais que l'Éternel connaisse la vengeance,
Oh non ! Ayez espoir, frères, en sa clémence.
Dormons ! s'il est un ciel pour les rois conquérans,
Il en est un aussi pour nous autres brigands.

AUGUSTE ROBERT.

# REVUE
# POLITIQUE.

## FRANCE.

### Paris.

Vendredi 9 septembre.

OU EN SONT LES ADVERSAIRES DE L'HÉRÉDITÉ DE LA PAIRIE?

Il y a quelques jours encore, l'hérédité de la pairie était à peine une conviction qu'on pût avouer; on ne saurait dire à quelle rumeur, à quels soupçons se soumettait l'homme assez osé pour la soutenir. Dans quelques localités électorales, d'honorables candidats, faute d'avoir voulu prendre à l'avance des engagemens à ce sujet, avaient été écartés. Grâce enfin à la manière étroite et tyrannique dont la question avait été prise, on était tenté d'admirer la bravoure de ceux qui prenaient sur eux d'être en cela de leur propre opinion.

Aujourd'hui cet absolutisme de volonté a fait place à une grande tolérance de tous les argumens, de tous les scrupules à l'aide desquels la convenance de l'hérédité peut être défendue. Au lieu de ces convictions hérissées et intraitables que l'on ne pouvait aborder, vous êtes tout étonné de trouver des doutes demandant à s'éclairer, des inquiétudes sur les résultats d'une solution que peut-être on n'abandonne pas, mais dont on se méfie beaucoup. Évidemment il y a là un

commencement de réaction ; les opinions reprennent quelque indépendance; la passion se trouble et s'alarme d'elle-même. On peut parler de l'hérédité sans crainte, le pays écoutera sans colère.

Témoins de ce nouvel état des esprits, beaucoup de spectateurs du débat politique ont cru y voir la condamnation de la conduite du ministère dans cette grande occasion. Un publiciste dont le jugement est en général aussi ferme que son courage, M. Henri Fonfrède, a déposé dans le *Mémorial bordelais* l'expression de ce blâme. A l'en croire, le ministère a reculé devant une ombre; il a été lui-même au-devant de la transaction à laquelle il s'est soumis en la déplorant.

C'est juger la question par la question. Pourquoi l'opinion des adversaires de l'hérédité s'est-elle modifiée, ébranlée du moins? D'où proviennent ces doutes qui se sont si promptement élevés dans les esprits? Précisément de l'abandon qu'a fait le pouvoir de sa volonté, tout en conservant et proclamant sa pensée. La question de la pairie une question de principes! oui, pour les esprits graves et consciencieux qui étaient résolus à l'examiner avec maturité, et qui comptaient ne se décider que sur bonnes raisons; mais pour ceux dont l'opinion était faite la veille, pour ceux qui cherchaient à l'imposer violemment, et qui, s'armant en outre de la doctrine des mandats impératifs, essayaient de fausser jusqu'aux libertés de la tribune, qui ne voit que, pour tous ceux-là, c'était là une question de passion, une arme pour battre en brèche le pouvoir, un moyen, nous voulons dire une espérance de le compromettre et de lui créer d'inextricables embarras?

En se plaçant en dehors du cercle de la discussion, le ministère a replacé celle-ci dans ses termes vrais et naturels; en s'effaçant, il a démasqué tout à coup ce dont beaucoup de gens jusque là n'avaient pas voulu s'aviser, une question immense et ardue, où il ne s'agit plus de quelques portefeuilles à gagner ou à perdre, où il s'agit de notre avenir

social tout entier. Alors le cœur a manqué aux plus hardis. Les uns se sont inquiétés de la responsabilité dont on leur laissait tout le poids. Les autres se sont dépités de voir que l'affaire ne leur vaudrait pas ce qu'ils s'en étaient promis, la chute du ministère ; et une foule d'hommes sincères, qui s'étaient laissé échauffer un moment sur cette question, ont retrouvé leur sang froid et la liberté de leur jugement.

Maintenant donc, que les adversaires de l'hérédité y pensent bien ; puisqu'ils se sont conduits de telle sorte que le ministère a dû accepter la pensée qu'eux-mêmes avaient mise en circulation, si cette pensée vient à l'emporter, ce sera à eux, à eux seuls qu'il sera demandé compte et de la décision et de ses conséquences. Et ils ne seront pas même dans cette situation encore tolérable d'un pouvoir qui, forcé de prendre un parti dans une grave question, vient avouer qu'il ne savait pas et qu'il s'est trompé. Eux ils savaient, ou du moins ils devaient savoir ; car, lorsqu'on usurpe une fonction, lorsque l'on prend les rênes aux mains de ceux qui les tiennent, il faut plus qu'eux conduire droit et sûr. Et puis, les avertissemens, les moyens de s'éclairer ne leur auront pas manqué, que nous sachions, pour qu'ils puissent alléguer cause d'ignorance. Qu'ils y songent donc, nous le répétons ; la plus haute, la plus grave des responsabilités pèse sur eux ; eux-mêmes l'ont appelée. Ce serait une cruelle chose que de s'entendre reprocher un jour qu'on a, pour quelques passions haineuses, joué et perdu l'avenir de son pays.

---

# CHRONIQUE.

## LE ROI DES RIBAUDS,

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB (1).

Qui es-tu, homme à la triste mine, toi si maigre, si long, si sec, si aigu, et dont Tony Johannot a fait une si bonne caricature du moyen âge? Quel est ce sceptre à tête de chien que tu tiens comme une canne entre tes doigts, plus chétifs que ceux des Parques filandières?

C'est le sceptre de la débauche. Dans ce temps de la féodalité, où tout était hiérarchique, la débauche avait aussi son roi; les courtisans vivaient sous la férule de ce vieux fantôme, dont le beau portrait, sur papier de Chine, orne le frontispice du nouveau livre publié par le bibliophile Jacob, membre de toutes les académies.

Si je voulais faire de l'érudition, à propos d'un ouvrage où il y en a beaucoup, je vous dirais combien de rois on comptait dans cette antique société, si différente de la nôtre, et d'où venait cette prédilection pour la royauté. On croyait alors que la discipline est nécessaire à l'homme, que la société ne peut marcher que comme un bataillon, par rang et avec ordre; qu'une civilisation sans discipline est une mauvaise armée sans chef et sans caporal. On imaginait que

(1) *Deux vol. in-8°, avec portrait colorié. Chez Eugène Renduel.*

l'harmonie des parties avec le tout et des parties entre elles est l'élément nécessaire du contrat social. Nous avons changé tout cela. Bientôt nous verrons éclore des monarchies sans trônes, des fédérations sans républiques et des républiques sans présidens. Dans ce moyen âge, que l'on consulte et remanie sans le connaître, tout avait son roi; les clercs avaient le leur, ainsi que les merciers, les tailleurs, toutes les corporations, y compris la vénérable corporation des fous.

De tous ces suzerains, le plus comique sans doute est celui dont le libraire Eugène Renduel, le plus actif et l'un de nos plus heureux bibliopoles, vient de publier les faits et gestes. Cette chronique est fort curieuse, je vous assure. Il s'agit de savoir ce que le bon roi Louis XII fera de sa jeune femme. Le roi Louis XII est vieux; les intrigues galantes circulent autour de lui. Les ribauds et les ribaudes ne sont pas tous soumis à la tutelle du noble seigneur chargé spécialement de morigéner les femmes folles de leur corps. Aussi les scènes bizarres, piquantes, burlesques, se succèdent-elles avec une rapidité fort amusante; et à travers toute cette fantasmagorie de mœurs, tantôt cyniques, tantôt bonhomières, vous entrevoyez clairement la fin du quinzième siècle, Paris à cette époque, la cour du bon roi et les bourgeois et les seigneurs.

Il y a deux excellens personnages dans cette narration; l'un est le roi des ribauds lui-même. Comme il est persuadé de la dignité de son office! Comme il s'en acquitte avec une sévérité exemplaire! Comme il réfléchit peu sur ce qu'il y a de grotesque dans sa charge! Il est bon, parce qu'il est du moyen âge. Il accepte sa position sans y regarder de plus près. C'est une supériorité, c'est un titre suzerain. Il n'a pas la moindre prétention à profiter pour son compte des grandes et des petites entrées que sa grandeur lui confère. Il est grave, consciencieux, imperturbable.

L'autre est un petit-neveu de Villon, bon page, qui a hérité de toute la friponnerie avunculaire. C'est un amusant garçon; et les villoneries qu'il se permet ne laissent

respirer ni le lecteur ni le pauvre monarque. C'est encore un type que ce beau page,

Pipeur, jureur, voleur, blasphémateur,
Escroc, larron et assuré menteur,
Sentant la hart d'une lieue à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ces deux gentilshommes sont aux prises pendant les deux volumes; et Dieu sait que de ruses, de contre-ruses, de secrètes allées et venues, d'intrigues de différent genre et de plaisans quiproquos jaillissent de cette lutte.

Mais voyez un peu ce que c'est qu'une civilisation qui se perfectionne. Nous avons en France un *roi des ribauds;* nous le possédons au dix-neuvième siècle, dans la capitale de la France, rue de Jérusalem, non loin de la Conciergerie et du Palais de Justice. Il a ses sujettes et ses sujets, il est redouté, il juge en dernier ressort; il n'a point de baguette, point d'armoiries; il porte un habit noir, une cravatte comme vous, et ses varlets sont tout bonnement des estafiers de police, à médaille secrète, à gourdin bien pesant et à livret bien et duement visé. Croyez-vous que le monde change de forme? Eh! non; il change de costume.

---

# TROIS JOURS
## CHEZ SIR WALTER SCOTT.

---

UNE SOIRÉE LITTÉRAIRE DE LA PRINCESSE
ANNE COMNÈNE,

CHAPITRE INÉDIT DE SON PROCHAIN ROMAN.

---

A. M. A....E. P....T.

Édimbourg, 15 août 1831.

Mon cher ami,

Je pourrais vous écrire un volume, car je viens de passer trois jours à Abbotsfort avec le magicien de l'Écosse; mais je suis forcé d'être court, pour réduire tout ce que j'aurais à vous raconter dans les limites d'une lettre.

J'ai été reçu par sir Walter Scott avec cette cordialité que Burns, dans son langage poétique, appelle un *soul-warm welcome*. Les journaux nous avaient alarmés sur la santé de l'illustre romancier. Je l'ai heureusement retrouvé plein de force et de vie au physique, et quant aux facultés intellectuelles, conteur aussi animé, aussi gai, aussi fécond qu'il y a dix ans. Mais ses cheveux sont blancs comme la neige des monts Cheviots, et j'ai plusieurs fois contemplé avec respect cette belle tête de vieillard, pendant qu'il me mon-

trait ses riches collections de livres, d'armures et d'antiquailles.

Ce serait déjà un curieux livre que le catalogue de cette bibliothèque, où j'ai remarqué entre autres plus de cinq cents ouvrages sur la magie et les sorciers. Je ne vous décrirai pas cet arsenal d'Abbotsford, qui contient, à côté d'un ancien poignard mexicain, le fusil de Rob-Roy, le pistolet de Claverhouse, l'épée de Montrose dans un reliquaire en guise de fourreau, la lance qu'un des ancêtres de sir Walter, le vaillant Swinton, portait au combat de Beague et avec laquelle il tua le duc de Clarence, les instrumens de torture décrits dans les *Puritains* (Old morality), une flèche anglaise trouvée sur le champ de bataille de Bannockburn, etc., etc.

Sir Walter Scott a voulu aussi me montrer tous les environs d'Abbotsford, les bords de la Tweed, couverts de ses plantations d'arbres dont il est plus fier que de ses poèmes et de ses romans ; ces vallons, ces coteaux qui ont tous un nom dans sa prose ou ses vers. Ashétiel, où il a écrit ses premières poésies ; le ruisseau d'Huntly, où Thomas d'Erceldonne eut son plus doux rendez-vous avec la reine des fées ; Glendearg, retraite de Marie Avenel, etc. Enfin, sir Walter Scott est monté avec moi jusqu'au sommet le plus élevé d'Eidon, jadis montagne unique, avant qu'un coup de baguette de Michel Scott l'eût partagée en trois cônes pittoresques. « D'ici, me dit-il, vous pouvez apercevoir, et je puis vous nommer, quarante-deux scènes de ballades ou de batailles. Voilà, entre autres, Ancram Muir, où Douglas, avant d'en venir aux mains avec sir Ralph Ivers, voyant un héron prendre son vol, s'écria : « Que n'ai-je ici mon bon faucon, nous aurions eu chacun notre proie. »

A chaque nom fameux que Walter Scott me citait, il y attachait ainsi une anecdote ou un couplet de ballade. C'est une mémoire prodigieuse que la sienne.

Dans son château même, que je ne décrirai pas après vous, il n'est pas un meuble qui ne puisse être le texte facile d'un conte. Par exemple, au premier repas que j'ai fait chez lui,

tous les convives, au lieu de verre, avaient une coupe de forme différente. L'une de ces coupes avait appartenu à ce Scott dont il est parlé dans une des introductions de *Marmion*, qui avait laissé croître sa barbe depuis la mort de Charles Ier, jusqu'à la restauration de Charles II; une autre, en bois d'if, provenait d'un arbre appelé l'if de Marie Stuart; une troisième avait été taillée dans la poutre du toit d'Allovay-Kirk, église fameuse par un sabbat où le diable joua du violon en personne, etc., etc. Enfin, la mienne était faite avec un *laburnum* (cytise) du jardin d'Abbotsford, et j'ai eu la permission de l'emporter.

Les trois longues soirées que j'ai passées avec Walter Scott m'ont donné une idée de la facilité de son travail. Tantôt il écrit lui-même, tantôt il dicte. Il s'occupait alors en même temps de la révision de *Peveril du Pic* et de son prochain roman, *le Comte Robert de Paris.*

Je me permis de comparer *Fenella* à *Mignon* de Wilhem Meister. « En effet, me dit le romancier; c'est à Goëthe que je dois ce personnage; cependant, je pourrais le réclamer aussi comme une tradition domestique. Vers le milieu du dernier siècle, une jeune fille vint frapper à la porte de M. Robert Scott, mon grand-père, riche fermier de ce comté (Roxburghshire) et fit entendre par signes qu'elle demandait l'hospitalité pour la nuit. On n'avait garde de refuser l'hospitalité dans ce temps-là. Le lendemain la campagne se trouva couverte de neige, et le départ de la jeune fille impossible. Au bout de quelques jours elle avait su se rendre si utile, dans les soins du ménage, qu'ayant demandé à rester on y consentit, à condition que pour tous gages elle gagnerait sa nourriture, arrangement très-ordinaire à cette époque dans les ménages écossais. Lizzie, c'était son nom, se créa en peu de temps une conversation très-rapide, par sa pantomime expressive; mais cette singulière servante ne laissait échapper qu'un son de ses lèvres : c'était une manière étrange de siffler, qui tenait plus de la voix des fées que de la voix humaine. Pendant trois ans personne ne douta

qu'elle ne fût sourde et muette, lorsqu'un dimanche qu'elle était seule, à l'heure du service divin, elle surprit le petit berger de la ferme qui se glissait dans la maison pour y dérober quelque bagatelle; oubliant tout à coup son rôle, au moment de saisir le jeune voleur, elle lui cria distinctement: « Ah! petit enfant du diable, je vous y prends! » La terreur du berger fut telle qu'il courut à l'église et interrompit les prières pour raconter le miracle! Mais quand on revint, Lizzie était retombée dans son état de mutisme, et elle nia positivement par signes qu'elle eût jamais parlé. Au bout de quelques jours, impatientée sans doute de se voir l'objet d'une surveillance curieuse, elle disparut sans dire adieu à personne. Le petit berger, que j'ai vu homme, m'a souvent raconté depuis qu'on l'avait retrouvée de l'autre côté de la frontière, où elle parlait aussi bien qu'aucune femme d'Angleterre ou d'Écosse. Mais on n'avait jamais pu savoir la raison de ses trois ans de silence.... »

J'ai questionné aussi Walter Scott sur *le Comte Robert de Paris*. « C'est, m'a-t-il dit, un sujet que j'ai emprunté à l'histoire du bas-empire. J'ai voulu essayer de faire connaître la cour de l'empereur Alexis, à l'époque de la première croisade, qui jeta dans l'Orient une foule d'aventuriers de l'Europe occidentale. J'y ai trouvé entre autres une compagnie d'Anglo-Saxons, encore païens, qui servaient de gardes-du-corps à l'empereur de Bysance et qu'on appelait les Varangiens. Le comte Robert était un seigneur français, dont parle Anne Comnène dans son histoire. »

Ayant assisté à la dictée d'un chapitre entier de ce roman, j'ai pu, sans être indiscret, en prendre une copie sur le manuscrit de miss Anna Scott. Le voici, sans plus de transition, pour servir d'excuse à la briéveté de ma lettre, que vous auriez bien le droit, je le sais, d'exiger plus longue d'un voyageur qui avoue lui-même avoir recueilli en trois jours les matériaux d'un volume.

## UNE SOIRÉE LITTÉRAIRE D'ANNE COMNÈNE.

Un appartement du palais de Blaquernal était exclusivement réservé à la fille chérie de l'empereur Alexis, la princesse Anne Comnène, connue par sa réputation littéraire et son histoire du règne de son père. C'est là qu'elle présidait un cercle choisi telque pouvait le rassembler dans ce temps-là une princesse porphyrogenète, ou née dans la chambre de pourpre. Un coup d'œil jeté autour d'elle nous donnera une idée des personnages qui composaient sa société habituelle.

La fille d'Alexis avait réellement ces yeux brillans, ces traits réguliers, ces manières gracieuses et affables que tout le monde eût accordées à la fille du puissant empereur des Grecs, quand bien même on n'aurait pu les lui attribuer sans blesser la vérité. Elle était assise sur un petit banc ou sofa, le beau sexe de Bysance ne pouvant adopter l'attitude inclinée des dames romaines. Devant elle était une table couverte de livres, de plantes et de dessins. Son siége était placé sur une estrade, et ceux qui jouissaient de l'intimité de la princesse, ou à qui elle désirait parler en particulier, pouvaient, pendant cet entretien privilégié, appuyer leurs genoux sur cette partie plus élevée du parquet, restant ainsi moitié debout, moitié agenouillés. Trois autres siéges de diverses hauteurs étaient fixés sur cette estrade, et sous le même dais que celui de la princesse Anne.

Le premier, qui ressemblait exactement au sien par la forme et la dimension, était destiné à son époux, Nicéphore Brienne. Nicéphore éprouvait, dit-on, ou feignait le plus grand respect pour l'érudition de sa femme, quoique les courtisans prétendissent qu'il aurait préféré s'absenter de ses soirées plus souvent qu'il ne convenait à la princesse Anne et à la famille impériale. C'était le sens des propos tenus tout bas à la cour, où l'on ajoutait qu'Anne Comnène avait été bien plus belle lorsqu'elle était moins savante; et que, quelle que fût encore sa beauté, elle avait perdu quelques-uns des charmes de sa personne en enrichissant son esprit.

Le siége de Nicéphore Brienne était aussi rapproché que possible de celui de sa belle épouse, afin qu'elle ne pût perdre un seul de ses regards, ni lui le moindre mot de sagesse et d'érudition qui sortait de sa bouche.

Deux autres siéges d'honneur, avec des tabourets pour les pieds, des soutiens pour les bras, et des cousins brodés pour les reins, sans parler de l'abri éclatant du dais, deux trônes enfin pour mieux dire, étaient destinés à l'empereur et à l'impératrice, qui assistaient fréquemment aux études de leur fille. Dans ces occasions, l'impératrice Irène jouissait avec orgueil du triomphe si doux pour la mère d'une fille favorisée des dons du génie, tandis qu'Alexis pouvait tantôt écouter avec complaisance le récit de ses propres exploits dans le style emphatique de la princesse, et tantôt s'endormir au milieu d'un de ses dialogues sur les mystères de la philosophie avec le patriarche Zozime et les autres sages de la cour.

Au moment où nous pénétrons dans ce sanctuaire, les quatre siéges placés sous le dais étaient occupés, excepté celui qui aurait dû l'être par Nicéphore Brienne, l'époux d'Anne Comnène. Sa négligence ou son absence était peut-être la cause d'une ride qui trahissait un mouvement d'humeur ou une contrariété sur le front de sa belle épouse. Auprès d'elle sur la plate-forme étaient deux nymphes de sa maison vêtues de blanc. Ces deux esclaves se reposaient, les genoux croisés sur des coussins, quand on n'avait pas besoin d'elles pour servir de pupitres vivans à la princesse, et étendre les rouleaux de parchemin dans lesquels Anne écrivait les inspirations de sa sagesse, ou dont elle avait besoin d'extraire les citations de la sagesse des autres. Une de ces jeunes filles, appelée Astasté, était si habile comme calligraphe, c'est-à-dire dans l'art de transcrire les diverses langues, qu'elle avait failli être envoyée en présent au calife (qui ne savait ni lire ni écrire), dans une occasion où il avait été nécessaire de lui acheter la paix. Violante, surnommée la muse, l'autre suivante de la princesse, très-forte

dans la musique vocale et instrumentale, avait réellement été offerte en présent à Robert Guiscard, l'archiduc d'Apulie. Mais elle n'avait pas alors plus de dix ans, et ce prince, vieux et sourd, renvoya un présent si précieux à l'empereur, en demandant, avec cet égoïsme qui caractérisait l'artificieux Normand, qu'on voulût bien échanger cet enfant criard contre une esclave plus propre à contribuer à ses plaisirs.

Au-dessous de ces siéges élevés étaient assis, ou dans l'attitude du repos sur le parquet de l'appartement les priviléгiés admis à ces soirées littéraires, comme nous les appellerions aujourd'hui. Le patriarche Zozime et deux autres vieillards avaient la permission de se servir de certains tabourets dont on ne supposait pas qu'eussent besoin les plus jeunes seigneurs de la cour. Ceux-ci étaient au nombre de cinq ou six, qui se tenaient debout, ou, pour se délasser, appuyaient un genou contre la balustrade d'une fontaine ornée dont jaillissait une rosée ou vapeur fine entretenant la fraîcheur et le parfum des arbrisseaux odorans disposés alentour.

On remarquait aussi un honnête vieillard nommé Michel Agelaste, gros et replet, habillé comme un ancien philosophe cynique, mais dont la déférence scrupuleuse pour les grands contrastait d'une manière étrange avec son affectation de stoïcisme et de philosophie républicaine. Il était surprenant que cet homme, âgé de plus de soixante ans, dédaignât si long-temps de profiter du privilége d'appuyer ses jambes, et persistât avec tant de régularité à rester debout ou complétement agenouillé. Mais cette première attitude lui était devenue si familière qu'il avait été surnommé *elephantos*, ou l'éléphant, parce que les anciens croyaient que cet animal à demi raisonnable, comme on l'appelle, avait des articulations incapables de plier.

« Cependant j'en ai vu un qui s'agenouillait, lorsque j'étais dans le pays des gymnosophistes, dit un des assis-

tans, pour répondre à un autre qui faisait quelque allusion à ce surnom.

— Pour recevoir son maître sur ses épaules! Oh! notre éléphant aussi, dit le patriarche Zozime avec ce léger sourire sardonique que permettait l'étiquette de la cour; car en général ce n'eût pas été un acte plus inconvenant de tirer le poignard devant la famille impériale que de se permettre un sarcasme; et cette repartie du patriarche, sortie de tout autre bouche que la sienne, eût été une grave offense dans cette cour cérémonieuse.

En ce moment entra Achille Tatius, commandant de la garde varangienne, et son soldat Hereward. Achille salua avec une courtoisie qui semblait dire combien il était sûr de montrer avantageusement ses bonnes manières à côté des airs grossiers de son soldat, en même temps qu'il éprouvait un secret orgueil à introduire le plus beau garde-du-corps de l'armée d'Alexis.

La brusque entrée des deux nouveaux venus causa quelque étonnement dans l'assemblée. Achille se présenta, il est vrai, avec cette aisance et ce respect calme qui indiquaient qu'il était un habitué de cette haute sphère; mais Hereward tressaillit en franchissant la porte, et, se voyant au milieu des courtisans, fit un effort pour se remettre aussitôt de son trouble. Son commandant, après avoir adressé à Sa Majesté Impériale un geste presque imperceptible d'excuse, fit un signe confidentiel à Hereward pour l'avertir de veiller à sa conduite, d'ôter son casque et de se prosterner. Mais l'Anglo-Saxon, peu accoutumé à interpréter des signes obscurs, crut naturellement qu'il devait rendre seulement à l'empereur ses hommages militaires. Il s'avança vers Sa Majesté, ploya un genou, puis se relevant et portant sa hache d'armes à l'épaule, se tint debout près du siége impérial comme un soldat en faction.

Un sourire de surprise se dessina sur tous les visages à l'aspect de ce mâle soldat du Nord dont l'entrée était à la



fois si martiale et si peu cérémonieuse; mais chacun attendit que l'empereur eût exprimé ses propres sensations pour savoir s'il fallait paraître indigné de cette violation flagrante de l'étiquette, ou l'applaudir comme l'indication d'un louable, quoique grossier dévouement.

Il se passa quelques minutes avant que l'empereur fît connaître aux assistans ce qu'ils devaient penser d'après lui. Alexis Comnène était justement plongé dans une espèce de sommeil ou de distraction que l'entrée inattendue du Varangien avait interrompue brusquement. Les portes intérieures du palais étaient confiées à cette garde fidèle; mais les portes extérieurs appartenaient à ces eunuques noirs, dont quelques-uns s'étaient élevés jusqu'au grade de général ou de ministre. Alexis se réveilla au moment où retentissait encore à son oreille la dernière phrase guerrière d'une description des batailles de son règne que lisait alors sa fille. L'aspect du soldat de la garde saxonne, à laquelle s'associaient dans sa pensée des souvenirs de danger, de sang et de mort, devait ajouter à sa surprise.

Après avoir promené autour de lui un regard troublé, Alexis le fixa sur Achille Tatius. « Que fais-tu ici, fidèle capitaine, lui dit-il? Pourquoi ce soldat est-il là, à cette heure de la nuit? » C'était le moment de modeler son visage, *regis ad exemplar* (à l'exemple du prince); mais avant que le patriarche eût pu faire naître sur le sien l'expression de la fidélité inquiète, Achille Tatius avait dit quelques mots qui rappelèrent à Alexis que le soldat était amené par son ordre spécial. « En effet, braves gens, ajouta Sa Majesté avec un front plus serein, nous l'avions oublié au milieu des soucis de l'empire »; et s'adressant ensuite au Varangien, il lui parla avec un air plus ouvert et un accent plus franc que lorsqu'il s'adressait à ses courtisans; car, pour un despote, un garde fidèle est une personne de confiance, tandis qu'un officier de rang est toujours en quelque sorte un objet de soupçons.

« Ah! dit-il, c'est notre brave Anglo-Danois ; comment se porte-il ? »

Cette apostrophe singulière surprit tout le monde, excepté celui à qui elle était adressée. Hereward fit un nouveau salut militaire, plus cordial que respectueux, et répondit d'une voix forte, qui frappa d'autant plus les assistans qu'il se servait de la langue saxonne :

« *Waes hael, Kaisar mirrig und machtig!* c'est-à-dire je vous souhaite une bonne santé, puissant et noble César ! » L'empereur sourit d'un air significatif; et, pour montrer qu'il pouvait répondre à ses gardes dans leur idiome étranger, il dit : « DRINK HAEL ! »

Aussitôt un page apporta une coupe d'argent pleine de vin ; l'empereur l'approcha de ses lèvres, goûta à peine la liqueur, et ordonna qu'on la fît passer à Hereward. Le Saxon n'attendit pas qu'on l'invitât deux fois à boire, et, sans hésiter, vida la coupe d'un seul trait. Le sourire des courtisans, toujours réglé par le décorum du lieu, applaudit à cet exploit, qui, nullement merveilleux chez un guerrier hyperboréen, tenait du prodige aux yeux des Grecs, plus sobres. Alexis lui-même se prit à rire plus haut que n'auraient osé se le permettre les autres personnes présentes ; et, mêlant quelques mots grecs à tout ce qu'il savait encore de l'idiome varangien : « Eh bien! demanda-t-il à son garde-du-corps, eh bien ! mon brave Breton ou Édouard, comme on t'appelle, connais-tu le bouquet de ce vin?

— Oui, répondit le Varangien sans changer de visage ; je l'ai déjà goûté à Laodicée...... »

Achille Tatius sentit que son soldat entamait une matière délicate, et il aurait voulu lui recommander par signes de se taire ou du moins de prendre garde à ce qu'il allait dire;

mais Hereward, en vrai soldat, avait les yeux fixés sur l'empereur, à qui il parlait. Il ne put voir aucun des gestes de son officier, qui devinrent assez multipliés pour exciter l'attention railleuse de Zozime et du Proto-Spathaire.

Cependant le dialogue continuait entre l'empereur et son garde-du-corps.

« Comment trouves-tu, lui dit Alexis, ce vin, comparé à l'autre?

— Il y a ici, mon souverain, répondit Hereward, meilleure compagnie que celle des archers arabes. Cependant il manque à cette coupe le bouquet que la chaleur du soleil, la poussière du combat et la fatigue d'avoir manié une hache d'armes comme celle-ci pendant huit heures, ajoutent encore au meilleur vin.

— Si on me permet d'en faire l'observation, dit Agelaste l'Éléphant, levant les yeux du côté du trône, il y a peut-être encore la différence que cette coupe est moins large que celle de Laodicée.

— Par Taranis, vous dites vrai, répondit le Saxon; à Laodicée, je me servis de mon casque.

— Comparons les deux coupes, mon ami, dit Agelaste, continuant la raillerie, afin de nous assurer si tu n'as pas avalé celle-ci, comme j'en ai eu peur un moment, à la rapidité avec laquelle je t'en ai vu vider le contenu.

— Il est certaines choses que je n'avale pas aisément, reprit le Varangien avec un ton d'indifférence; mais il faut qu'elles viennent d'un homme plus jeune et plus robuste que vous. »

L'assemblée sourit encore, en voyant le philosophe avoir

le dessous dans cet assaut, quoiqu'il fît son métier d'avoir de l'esprit.

L'empereur s'interposa en même temps : « Mon brave, dit-il à Hereward, je ne t'ai pas fait venir pour être en but à de frivoles quolibets. »

A ces mots, Agelaste s'effaça dans le cercle des courtisans, semblable à un chien que le chasseur a bourré pour avoir mal à propos donné de la voix; et la princesse Anne Comnène, qui avait montré quelque impatience en fronçant le sourcil, parla enfin en ces termes : « Vous plaira-t-il donc, mon très-vénéré et très-aimé père, d'apprendre à ces personnes admises dans le temple des muses pourquoi vous avez fait introduire ce soir ce soldat en un lieu si éloigné de la sphère où le relègue son rang. Permettez-moi aussi de dire que nous ne devons pas perdre en vaines plaisanteries un temps aussi précieux qu'est le vôtre pour le bonheur de l'empire.

— Ma fille a sagement parlé, dit l'impératrice Irène, qui, comme toutes les mères qui ne possèdent pas de grands talens elles-mêmes, et ne sont pas en état de les apprécier chez les autres, était cependant en admiration des talens de sa fille favorite, et toujours prête à les faire valoir. Permettez-moi de remarquer que dans ce palais, consacré aux muses et aux études de notre très-chère et très-savante princesse, dont la plume immortalisera votre gloire jusqu'à la fin des siècles, permettez-moi de remarquer que nous avons déjà, en faisant entrer un simple garde dans cette société, la fleur des esprits de notre sublime cour, donné à notre conversation le ton des propos de caserne. »

Or l'empereur Alexis Comnène était dans la même position que maint époux de la classe moyenne lorsque sa femme commence une longue harangue, d'autant plus que l'impératrice Irène n'observait pas toujours à son égard les strictes

règles du décorum attaché à son rang, toute sévère qu'elle était à l'égard des autres. Aussi quoiqu'il n'eût pas été fâché de faire un moment diversion au débit monotone de l'histoire de la princesse, Alexis se vit dans la triste nécessité d'y revenir ou de subir l'éloquence conjugale de l'impératrice. Il soupira donc, en disant :

— Je demande pardon à notre excellente épouse et à notre fille née dans la chambre de pourpre. Je me souviens, mon aimable et savante fille, que vous désirâtes hier soir connaître les particularités de la bataille de Laodicée livrée par nous à ces païens d'Arabes que Dieu confonde ! C'est pour venir au secours de mes propres souvenirs que j'ai pardonné à notre fidèle capitaine Achille Titius d'amener ici un de ses soldats, celui que son courage et sa présence d'esprit ont pu mettre à même d'observer mieux qu'un autre ce qui se passa autour de lui pendant cette journée sanglante. Voilà, je suppose, l'homme que Tatius a choisi pour cela.

— Si Votre Altesse Impériale me permet de parler et de vivre, répondit Achille, vous avez devant vous, ainsi que ces divines princesses dont le nom mérite nos respects comme le nom des saintes, vous avez devant vous la fleur de mes Anglo-Danois, ou n'importe quel nom on veuille donner à mes soldats non-baptisés. C'est, je peux dire, le barbare des barbares ; car ; quoique indigne par sa naissance et son éducation de souiller de ses pieds le tapis de ce sanctuaire des talens et de l'éloquence, il est si brave, — — si fidèle, — si dévoué, — si intrépide dans son zèle, que....

— Assez, assez, brave capitaine, dit l'empereur, dites-nous seulement qu'il est doué de cette présence d'esprit qui vous manque quelquefois dans une mêlée, à vous et à d'autres généraux... qui nous a quelquefois manqué à nous-

même, il faut en convenir, dans des occasions extraordinaires; car cette différence de tempérament ne peut s'attribuer à aucune infériorité de courage, mais à la multitude de soins qui nous accablent, et à la pensée que nous devons veiller à notre conservation dans l'intérêt de tous. Parlez donc, et parlez vite, Tatius, car je vois que notre très-chère épouse, et notre trois fois heureuse fille, née dans la chambre de pourpre, semblent s'impatienter.

— Hereward, répondit Tatius, est aussi froid observateur dans une bataille qu'un autre pourrait l'être dans un bal. Il respire la poussière des combats comme le souffle le plus pur, et il est capable de tenir tête aux quatre plus braves serviteurs de Votre Altesse ( les Varangiens exceptés ).

— Capitaine, dit l'empereur d'un air mécontent, au lieu d'instruire ces pauvres barbares dans les règles de la civilisation, vous nourrissez, par de semblables bravades, l'orgueil farouche de leur caractère, qui les excite à chercher querelle aux légions des autres pays, et qui même jette la discorde parmi eux.

— Si je puis ouvrir la bouche pour faire entendre mes humbles excuses, répondit Achille, je dirai qu'il n'y a pas une heure que je vantais, à ce pauvre Anglo-Danois, ignorant, votre sollicitude paternelle pour la concorde. Je le prends à témoin lui-même; » et en disant ces mots il se tourna vers Hereward, qui inclina gravement la tête en signe d'assentiment. « Ce que je viens de dire à l'instant, continua Achille, m'est échappé avant réflexion, car, au lieu de prétendre qu'Hereward pourrait tenir tête à quatre des serviteurs de Votre Altesse Impériale, j'aurais dû dire qu'il était prêt à défier six de vos plus mortels ennemis, en leur laissant le choix de l'heure, des armes et du combat.

— C'est mieux parler, dit l'empereur, et dans le fait,

je suis bien aise que ma chère fille, qui a pieusement entrepris d'écrire tout ce que j'ai eu le bonheur d'accomplir pour cet empire, se souvienne que quoique l'épée d'Alexis n'ait pas dormi dans le fourreau, il n'a jamais ambitionné néanmoins la gloire au prix du sang de ses sujets.

— J'espère, dit Anne Comnène, que dans mon humble esquisse de la vie de mon auguste père, je n'ai pas oublié de parler de son amour de la paix et de sa sollicitude pour épargner le sang de ses soldats, ainsi que de son horreur des mœurs sanguinaires des Franks hérétiques. »

Prenant alors une attitude plus fière, au moment de réclamer l'attention, Anne Comnène inclina gracieusement la tête, reçut un rouleau de parchemin des mains de la belle copiste, et elle se préparait à lire.

Mais tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur Hereward, à qui elle adressa ce compliment :

« Vaillant barbare, que je me rappelle avoir déjà vu, comme si c'était dans un rêve, tu vas entendre un ouvrage qui, si on comparait l'auteur au sujet, pourrait ressembler à un portrait d'Alexandre, par un peintre inférieur, lequel aurait dérobé les pinceaux d'Apelles. Mais cet essai, tout faible qu'il est, peut encore être envié de ceux qui apprécieront la difficulté de peindre le grand personnage pour qui il est écrit. Je te prie donc d'écouter avec attention ce que je vais lire, parce qu'il peut s'être glissé quelques inexactitudes dans cette relation de la bataille de Laodicée, dont je tiens les détails principaux de mon excellent père, Son Altesse Impériale, du vaillant Proto-Spathaire, son invincible général, et du fidèle Achille Tatius. Mais il est possible que les fonctions importantes de ces illustres commandans les aient tenus à distance des lieux où le combat était le plus animé, afin qu'ils pussent juger plus exactement de son ensemble, transmettre plus froidement leurs ordres sans être

distraits par aucun souci de leur sûreté personnelle. C'est ainsi, brave barbare, que dans l'art de la broderie ( ne sois pas surpris que nous connaissions cet art mécanique, puisqu'il fut protégé par Minerve, dont nous aimons à cultiver les leçons), nous nous réservons de surveiller la trame entière, laissant à nos suivantes l'exécution des détails. De la même manière, vaillant Varangien, toi qui combattis dans le plus épais de la mêlée à Laodicée, tu peux nous désigner, à nous, indigne historienne de cette glorieuse guerre, les exploits qui signalèrent le moment décisif où la victoire fut conquise par le tranchant de l'épée. Ne crains donc pas, ô toi, le plus brave des hommes d'armes auxquels nous devons ce triomphe et tant d'autres, ne crains pas de relever les erreurs que nous avons pu commettre dans la relation de ce grand événement.

— Madame, dit le Varangien, j'écouterai avec attention ce que Votre Altesse daignera me lire. Loin de moi la présomption de critiquer l'histoire d'une princesse née dans la pourpre; loin de moi, barbare Varangien, l'audace plus grande encore de juger la conduite militaire de l'empereur, qui me paie libéralement, ou celle du commandant, qui me traite bien. Si, avant une action, mon avis est demandé, il est toujours donné consciencieusement. Mais mon intelligence grossière me dit que notre censure, après la bataille, serait plus odieuse qu'utile. Quant au Proto-Spathaire, si c'est le devoir d'un général de s'éloigner de la mêlée, je puis bien dire, ou jurer au besoin, que cet invincible commandant ne s'approcha pas, à la portée d'une javeline, d'aucun lieu où il pouvait y avoir le moindre danger. »

Ce discours, prononcé avec une franchise hardie, produisit son effet sur tous ceux qui l'entendirent. L'empereur lui-même et Achille Tatius avaient l'air de deux personnes qui sortent d'un péril plus tôt qu'ils n'avaient espéré. Le Proto-Spathaire cherchait à dissimuler un mouvement de

de ce passage d'une partie bien connue de son histoire d'Alexis Comnène, qui malheureusement n'a pas été publié avec le reste des histoires Bysantines.

SIR WALTER'S PARROT,

# LA BASSE-BRETAGNE.

QUATRIÈME ARTICLE (1).

## LA CHOUANNERIE.

Tout est prêt, on n'attend plus que le signal ; ce sera la guerre étrangère ou un mouvement intérieur. Quoi que ce soit, je connais de bons citoyens qui désirent que cela vienne, même avec les malheurs qui s'ensuivront ; car les réfractaires de Vitré, de Fougères, le bande de Diot, celle de Lahoussaye, n'expriment rien encore. Il faut de vrais chouans, tels qu'on les avait, tels qu'on les désire, avec une cocarde blanche, des proclamations de Henri V et un nouvel évêque d'Agra. Alors seulement, nous dit-on, vous verrez en face vos ennemis que vous croyez forts, et qui ne restent inactifs que pour ne pas détruire en vous cette croyance. Du moins est-ce la tactique des habiles; mais il se trouvera là un sot qui viendra, croyant à lui-même, vendre les siens pour quelques coups de fusil.

C'est en effet une chose curieuse que ce spectacle des

(1) *Il faut toujours remarquer, à propos des articles que nous publions sur la Basse-Bretagne, que les populations des grandes villes, telles que Brest, Lorient, Quimper, Morlaix, n'ont rien à démêler avec les peintures de mœurs que nous transmet notre honorable correspondant. C'est uniquement la physionomie des campagnes et celle des très-petites villes de ce pays que l'on y reconnaîtra, et que l'on doit y chercher.*

(N. du D.)

intérêts en lutte permanente avec une vanité! Les hommes qui possèdent le sol, et dont une étincelle peut anéantir l'influence et le bien-être matériel, ce sont ceux qui appellent le désordre alors que l'ordre est appuyé par ceux qui n'ont rien à perdre ici-bas.

Savez-vous ce qu'étaient en 1815 les chouans de Basse-Bretagne? N'allez pas penser que ce fussent de ces fidèles de la Vendée primitive, des soldats de Lescure ou de Cathelineau marchant au nom du roi derrière un crucifix, et enlevant l'artillerie avec des bâtons, comme aux journées de juillet: de pauvres paysans qui ne savaient ce qu'est la France, ni si la France avait un roi, ni si ce roi avait un nom; ramassés en troupeaux le pistolet sous la gorge; désertant à chaque coin de haie, héros de basse-cour, dont la carabine rouillée eût crevé au premier combat; et pour comble d'honneur commençant leur campagne après l'entrée des Bourbons à Paris. Telle était la grande armée du comte de Cornouailles, qui fut chassée à coups de pierres par les femmes de Quimperlé. Si quelqu'un mettait en doute la fidélité de ce tableau, j'en appellerais aux soldats de cette armée qui reçoivent encore des pensions pour leurs prouesses.

Il y a bien eu alors quelques petits combats dans le Morbihan; ceux d'Ausay et de Mariadec vivent encore dans la mémoire de quelques familles infortunées. Mais c'est véritablement depuis 1815 que la chouannerie nouvelle a été organisée en Basse-Bretagne. Les dépôts d'armes et de poudre, les batteries de fusils entassées dans des caisses de suif, les canons enfouis dans la terre, les compagnies secrètement soldées, tout a été disposé pour une occasion imprévue; et si la révolution eût été moins rapide, une imposante résistance aurait surgi dans l'Ouest.

Mais un an de repos a créé un esprit public là où il y avait servage héréditaire. Des bourgs où dix personnes parlent français ont été illuminés le jour de Saint-Philippe. Tel paysan auquel on disait l'année dernière: « Si tu ne fais » pas marcher tes bœufs plus vite je t'attellerai à ta char-

» rette, » est aujourd'hui membre du conseil d'arrondissement ou commissaire-voyer ; tel autre à qui l'on disait : « Tais-toi ! » s'est entendu dire : « Monsieur, qu'y a-t-il » pour votre service ? » de sorte que ces braves gens établissent sans efforts une comparaison entre le présent et le passé, laquelle n'est pas à l'avantage des insurrections qu'on médite.

Puis les chefs ont fait une faute : en quittant les mairies par refus de serment, ils ont laissé la place à des cultivateurs soumis naguère à leur patronage, et tout fiers aujourd'hui de porter une écharpe à la grand'messe. Cette faute, que l'on a tenté de réparer aux élections dernières, en rentrant par le serment dans l'action politique, n'en a pas moins porté ses fruits. Aussi le domaine de la chouannerie est-il singulièrement restreint.

Il ne faut pas songer au Finistère, que la vieille révolution avait pu à peine agiter, et où 1815 n'a recruté que deux cantons de l'arrondissement de Châteaulin.

Le quartier général est à Auray ; Auray *la ville sainte*, patrie du brave Georges, ossuaire de Quiberon. Là vit et vivra long-temps l'esprit chouan, dont la robuste essence a résisté même aux impolitesses de la fille des rois ; sorte de religion qui, au moment même du martyre, trouve encore assez de force pour persécuter. Aussi voyez-vous qu'à la fête de Louis-Philippe toutes les fenêtres qui n'étaient pas absolument obscures y ont été brisées à coups de pierres, et qu'une cocarde tricolore n'a pas osé paraître à un seul chapeau bourgeois. Cette Jérusalem carliste compte aussi ses tribus : Grandchamp, Erdeven, Crach, Pluvigné, Plunevet, Bignan, etc. Toutes ces communes s'insurgeraient au premier mot, malgré l'habile désarmement qu'on y a opéré sans tumulte.

Ce que les chefs craignent surtout, c'est que nous n'ayons pas peur. Les petites bandes s'organisent, mais aucune haute influence ne paraît, car le gant serait jeté, et l'on pourrait juger du nombre. La partie perdue, elle le serait sans res-

source, et ils ne veulent pas la risquer sitôt. Mais sachez bien que l'argent ne manquera jamais à ces éclaireurs qui semblent vivre de rapines : avis secrets, encouragemens, promesses, tout leur arrive et les soutient, on ne veut pas plus leur accroissement que leur destruction. L'un et l'autre, avant la guerre générale, serait un coup de mort au parti. De là vient que quinze hommes tiennent des régimens en haleine là où cinq cents hommes ne résisteraient pas à une compagnie. Ces quinze hommes sont prévenus de l'heure à laquelle on doit les atteindre, ils se dispersent, jettent leurs fusils dans un buisson, et chacun, la pipe à la bouche, demande à la colonne qui passe : « Quelle heure est-il ? . . . »

Cependant le pays est inquiet; les bruits adroitement semés se propagent, on en invente de toute espèce, et il n'en est pas de trop absurdes pour être crus. Dernièrement un maire de campagne est venu, tout en pleurs, me demander si les gardes nationaux du chef-lieu avaient le droit de venir prendre les 600 fr. en réserve à la fabrique de son église, comme cela devait se faire, disait-il, le dimanche suivant... Un autre m'a prié de le réconcilier avec ses administrés, dont il avait encouru la colère, parce que le percepteur leur envoie toujours des avertissemens, bien qu'un gentilhomme leur ait affirmé que les maires ont aujourd'hui le droit d'exempter leurs communes de toute contribution. . . . . A l'aide de ces sottises on arrive au grand but : gagnons du temps en empêchant le calme.

Du reste, les moyens présens sont mesquins, si les espérances sont vastes. Il n'y a réellement en Basse-Bretagne qu'une seule bande, celle de Lahoussaye, qui parcourt l'arrondissement de Ploënnel, et s'est jetée depuis quelque temps dans les environs de Londéac. On pourra se faire une idée de son importance par le personnel de l'état-major.

Le chef suprême, Guérin de Lahoussaye, marchand de vins dans la petite ville de Josselin, faisait depuis long-temps d'assez mauvaises affaires. Sa tête, naturellement inflammable, s'exalta, dit-on, à un haut degré sous une influence

de famille, au moment de la chute des Bourbons. Le rôle brillant des Laroche-Jaquelein, des Bonchamp, des Charette, lui apparut sous les formes hâtives qu'une femme passionnée fait revêtir à tous ses projets. Des prétextes de commerce le conduisirent, dans le mois d'août 1830, à Jersey, on ajoute même à Lulworth. C'est depuis ce voyage qu'il traîne une vie misérable, tantôt caché au fond des bois, tantôt dormant à la hâte dans quelque manoir, où il rêve cordon bleu jusqu'à l'arrivée d'un détachement qui le poursuit et le perd dans une étable.

Son frère partage cette mauvaise fortune. Il était au commencement de 1830 visiteur des douanes à Quimperlé. Ses vingt-deux ans, son air doux et timide, sa fraîche figure, le feraient prendre, sans sa taille élevée, pour une jeune et gracieuse fille. Je ne sais trop comment il peut s'accommoder d'un camarade tel que le sieur Naga, vieillard brutal, élevé parmi les sangliers de la forêt de la Nouée, et qui n'a de rapport avec le célèbre Stofflet que sa qualité de garde-chasse.

Les deux fils de Naga ne l'ont pas quitté. L'un d'eux sort du séminaire, qu'il avait choisi comme asile contre la loi du recrutement. N'ayant pu réussir à être prêtre, il a voulu néanmoins se dispenser d'être soldat; et s'est condamné, pour son propre salut, à un service plus pénible que celui des soldats qui le cherchent.

A ce noyau primitif se sont rattachés une vingtaine de drapiers de Josselin, sorte de caste qui habite un faubourg de cette ville. Ces hommes fabriquent une grossière étoffe de laine dont se servent nos paysans pour former leurs larges culottes. Relégués, comme les anciens juifs, dans un quartier à part; soumis, comme les cordiers, à une idée populaire de maléfice, de tout temps ces drapiers ont été la terreur du pays. Pas de fête où ils n'aient laissé un souvenir de coups de poings; pas de cabaret dont ils n'aient assommé quelque propriétaire. Réputation traditionnelle que nul d'entre eux ne laisserait déchoir.

Accompagnée de quelques réfractaires, cette troupe bat le pays de ferme en ferme, les uns trois jours, les autres une semaine. On va et l'on vient ; si l'on a des affaires, on rentre ; si l'on s'ennuie, on repart ; on est de la bande de Lahoussaye comme on est abonné de l'Opéra : vous y allez ou vous n'y allez pas, selon l'affiche ou la course.

Joignez à ce ramas sans nombre fixe quelques réfractaires disséminés dans le Morbihan et les Côtes-du-Nord, voilà l'armée royale et catholique de la Basse-Bretagne. Et cependant deux bataillons de gendarmes et quatre régimens d'infanterie y sont activement employés. C'est qu'en effet le mal est dans l'existence même des chouans beaucoup plus que dans leur force numérique. On sait qu'il y en a, qu'ils durent, qu'ils ont des ressources ; on sait qu'ils ne sont pas pris, nos paysans s'y accoutument, quelques prêtres leur répètent l'impunité, ce qui mène à proposer l'exemple. Je le déclare, il y aurait ici un grand danger à l'apparition de graves circonstances extérieures. Non point un danger politique, car le triomphe des chouans est impossible, la population les rejette ; mais un danger de trouble local qui, pour être momentané, n'en serait pas moins terrible.

Et même en les attendant c'est un métier si facile que celui de chouan dans les environs de Pontivy. Voyez plutôt : une colonne de la ligne se rend au bourg de Melrand pour y cantonner et chercher des réfractaires qu'on disait y habiter ouvertement. L'officier, peu au fait des localités, demande son chemin à un jeune paysan qu'il rencontre sur sa route. On le conduit pendant trois lieues, il arrive au bourg, et la courtoisie militaire lui fait un devoir d'offrir dès l'arrivée le pot de cidre à son obligeant guide. Celui-ci, au dernier verre, prend congé de lui. Voilà un pays charmant, et l'on a bien tort de croire aux mauvaises dispositions des habitans de la campagne. Le maire, silencieux comme un Bas-Breton doit l'être, avait regardé cette scène cordiale d'un air froid et tranquille, expression endémique dont l'officier avait déjà l'habitude depuis ses rudes marches dans le pays.

Cependant il explique l'objet de sa venue, il cherche des réfractaires dont il décline les noms. « Parbleu! lui dit le maire, j'ai cru que vous me les ameniez; c'est un d'eux qui vient de vous quitter.

— Ces deux paysans avec lesquels nous avons trinqué?

— Sans doute.

— Comment, ceux qui nous ont servi de guides!...

— Ma foi, ils vous ont bien guidés!... »

Le maire ne rit pas, parce qu'il n'est pas d'usage de rire en Basse-Bretagne; mais partout ailleurs on se fût tenu les côtes.

Le système de modération employé par le gouvernement en ce qui concerne la chouannerie, et qui peut être diversement jugé, a du moins fait ressortir aux yeux de la portion éclairée du pays la coupable ténacité du parti vaincu. On juge d'ailleurs assez mal au loin de l'extrême surveillance qui a été mise en usage. Les troupes n'ont pas eu un seul instant de repos. Voici ce que m'écrivait le 3 juin un jeune et brave lieutenant du 64e, détaché de Quimperlé avec sa compagnie, pour aller à la poursuite des chouans de Lahoussaye : « Le 1er juin je reçus l'ordre de partir avec quarante » grenadiers pour me rendre, par le plus mauvais temps du » monde, à La Chèze, à Laferrière, à Plemet et à Laurenan, où j'ai couché. Le lendemain je suis rentré à Londéac par la forge du Veau-Blanc et la forêt de Londéac. » J'avais ordre de prendre des renseignemens; je n'ai rien » vu, et j'ai appris peu de chose. Les insurgés sont forcés » de se diviser, parce qu'il y a des détachemens partout. » Les troupes qui se croisaient avec nous n'ont pas été plus » heureuses. Aujourd'hui nous venons de retourner à La » Chèze en remplacement d'une compagnie du 6e léger qui » fait aussi un mouvement. Toutes les troupes qui sont

» dans les Côtes-du-Nord et qui bordent le Morbihan font
» le même service que nous, pour ne rien attraper, parce
» que le pays est trop couvert. D'après les courses que je
» viens de vous signaler, vous voyez qu'on ne nous épargne
» pas. Dans tous les détachemens, la moitié des hommes
» sont de garde, et les autres sont couchés sur la paille dans
» un local séparé...

» Les prêtres et les nobles ne valent pas mieux ici que
» dans le Morbihan et le Finistère, mais ils y ont moins
» d'influence.....

» La manière adoptée pour nous faire servir est excel-
» lente en ce qu'elle montre aux habitans qu'on veut les
» protéger, et que les soldats sont leurs amis. Mais ce n'est
» pas le moyen de couper le mal dans sa racine; il faudrait,
» disent les gens notables qui sont des nôtres, mettre à con-
» tribution les familles des insurgés..... »

En effet, rien n'égale l'activité ni l'ardeur des soldats dans ce désagréable service, si ce n'est celui des gardes nationales dans les plus petites villes de la Basse-Bretagne. Le bataillon civique de Josselin a été soumis à d'aussi rudes épreuves que ses frères d'armes de Paris. Ce n'étaient pas des pierres, ce n'était pas l'émeute ni cette héroïque patience au milieu des nuits glacées de l'hiver, mais des sorties perpétuelles, un exil continu de la famille, des marches forcées et de meurtriers engagemens; autant de peines et moins de renommée, parce que la Basse-Bretagne est à cent lieues des bureaux de la gloire.

Les chouans ont un immense avantage sur nos troupes et nos gardes nationales, ils n'ont pas d'uniforme. Une colonne sort, la population l'escorte, *la Parisienne* retentit jusqu'aux limites de l'octroi, et le tambour achève cette publicité qui a aussi son télégraphe. Puis le soleil étincelle sur les baïonnettes, et un sergent détaché demande si l'on a vu les chouans. Le paysan lui répond : *Petra laret-û?* (Que dites-vous?) et jusqu'à explication par interprète on fait

une halte pendant laquelle les chouans se dispersent, et viennent, d'un air obligeant, indiquer de fausses routes aux soldats.

Ou bien encore ils vous attendront dans quelque chemin creux dominé par des bois, comme au Pont-Sall, poste célèbre de chouannerie. Chaque arbre cache un ennemi, et chaque coup porte bien, car il y a là derrière des hommes qui se penchent lentement sur leur fusil, et qui n'ont jamais tiré un lièvre sans calculer ce que coûte la poudre. Les balles sifflent et tuent, et l'on ne sait d'où elles partent; c'est une guerre *impatientante :* on voudrait avoir affaire à une armée de trente mille hommes, à condition de la voir.

Contre la chouannerie ainsi que contre le reste des anomalies qui extraposent la Basse-Bretagne à l'égard du reste de la France, la meilleure arme est la propagation des lumières. Tant que le vieux langage des Celtes confinera les paysans dans le cercle féodal que l'ancien seigneur et le curé ne leur permettent pas de franchir, il vous sera impossible de modifier la pensée de ces hommes, parce qu'il vous sera impossible de la connaître; et vous aurez la honte que j'ai subie, de chercher pendant trois mois un homme qui soit capable d'être le maire d'une commune de France. Cette commune dont je parle, et il est bon que ce soit connu, compte environ deux mille habitans. Dans ce nombre il n'y en a que neuf qui parlent français, et cinq seulement qui sachent lire. Otez le curé et son vicaire, et cherchez ensuite le conseil municipal! Il en faut cependant un, et il sera nommé d'après la même loi qui va constituer ceux du département de la Seine. D'où il résulte que les chouans auront la majorité.

La Basse-Bretagne, je ne cesserai de le dire, est une contrée à part, qui n'est plus la France. Exceptez-en les villes, le reste devrait être soumis à une sorte de régime colonial. Je n'avance rien d'exagéré; mais les mœurs rurales de Basse-Bretagne sont si connues à quelques administra-

teursdu pays, et si familières aux gens éclairés qui l'habitent, qu'il n'entre dans la pensée des uns ni des autres d'exprimer au loin le profond étonnement dont elles frappent. Il faut voir des élections au fond de notre vieille province; il faut venir là au milieu de cent cinquante paysans que les partis s'arrachent; lutte d'adresse et de force où le cidre, le bon Dieu, l'argent, les fermages, les menaces, servent tour à tour d'auxiliaires, et où le succès reste au dernier qui les emploie. Entrez dans le collége électoral, voyez ces pauvres hommes avec leurs longs cheveux et leur sale veste de toile, parqués en groupe dans les coins de la cour, tout ébahis, tout honteux des poignées de mains qu'on leur donne; regardez leur embarras quand ils entrent dans la salle, ils vont voter, ils ne savent pas écrire. Le *seigneur* est là qui les surveille et qui se charge d'écrire pour eux, si un plus adroit ne les lui vole en l'attirant dehors au bon moment. Qu'écrit-il? Les paysans l'ignorent, puisqu'ils ignorent pourquoi l'on écrit quelque chose en leur nom.

Et cela s'appelle exercer un droit.

Remarquez cependant que cette déception se passe répartie entre les riches du sol, ceux qui par leurs relations de fortune ont eu des chances de lumières sociales. Qu'on ose ensuite essayer des assemblées primaires, si l'on veut jeter au curé le plus fanatique le droit exclusif de traduire hautement quelques mille vœux français.

Cet isolement né de la langue, cette inféodation native aux coutumes perdues ailleurs dans la nuit des temps, réclament des soins spéciaux qui doivent précéder l'application des lois générales de la patrie. Ce sont des Bas-Bretons; qu'on en fasse des Français avant d'exiger d'eux les devoirs communs qu'ils ne sauraient comprendre. Multiplions les écoles, créons pour l'amélioration morale de la race humaine quelques-unes de ces primes que nous réservons aux chevaux; faisons que le clergé nous seconde en n'accordant la première communion qu'aux seuls enfans qui parleront français; bientôt alors il n'y

aura plus de chouannerie possible, parce que la charte de 1830 pourra être lue par tout le monde, même par les paysans bas-bretons.

AUG. ROMIEU,
sous-préfet de Quimperlé (Finistère).

# LE BRICK DU GANGE.

« Que demain tout soit prêt pour mettre à la voile au lever du jour. »

L'esclave partit et alla à bord du brick faire exécuter les ordres du maître.

Car l'épidémie menaçait Calcutta, la ville des délices, le pays de la richesse et du bonheur pour les marchands de la Grande-Bretagne; Calcutta, qui est un bazar et un trône, un comptoir et un empire, capitale d'un royaume de trafiquans, séjour d'un roi nommé par les boutiquiers de la compagnie des Indes qui se rassemblent, comme des sénateurs, dans leur palais de Ledenhall à Londres. Calcutta voyait arriver le fléau : le Choléra frappait furieux à ses portes : devant lui il fallait fuir ou mourir.

Allez dire aux riches nababs de ne pas avoir peur de cette mort qui tue en six heures, du mal qui vient attaquer une famille dans la nuit et qui ne laisse que des cadavres le matin. Aussi les nababs s'embarquent sur les bricks fins voiliers, sur les goëlettes legères aux mats qui se plient gracieusement en arrière, et ils vont attendre au large que l'épidémie ait levé son tribut annuel; puis ils retournent à Calcutta ou à Madras.

« Que tout soit donc prêt à bord du brick de Madhava; demain, avec la brise de terre qui souffle au point du jour, il descendra le Gange pour aller chercher la mer et l'air pur de l'Océan.

— Mais si nous allions périr, dit Nadjah; je crains la mer et son roulement monotone, ses hautes vagues, et le balancement du vaisseau qui épouvantent.

— Terreur d'enfant! Crois-tu donc que jamais je puisse jouer avec ta vie? Mon brick a été construit à Bombay (1), avec du pur bois de teck; il m'a coûté deux fois autant de roupies que n'en vaut aucun de ceux qui sont amarrés dans le Gange. Puis tu ne perdras jamais la terre de vue. Dans le vaisseau, tu auras ton zanana (2), pour rester avec tes femmes, tu auras tes bains et tes parfums, tes fleurs de Lamra, de Malati et de Vastuca, tu auras un lit de feuilles d'asoca, qui sont douces comme le duvet du cygne et fraîches comme le vent du matin. J'ai dit d'embarquer tes singes, qui te font rire, et tes oiseaux bayas, qui sont jaunes comme de l'or. Tous les plaisirs, tous les enchantemens de Calcutta, tu les retrouveras sur mon brick. Nadjah, il y a un an je riais quand on me parlait de la contagion qui dévore, du mal qui raidit, qui décompose et qui glace. On mourait ici tout autour de moi, et je restais impassible; maintenant que tu es à moi, je ne veux plus mourir. Je tiens à la vie, j'aime mes longues terrasses qui sont fraîches le soir, mes jardins, dont les arbres boivent et se mirent dans les eaux du Houghles. Depuis que je t'aime, je suis devenu timide comme l'enfant de l'esclave, je suis poltron comme un Bramine. Oh! si tu allais mourir, ma bien-aimée; je suis comme le chutuka (3), qui suce sa nourriture dans les nuages, et qui meurt lorsqu'ils tombent ou se dissi-

(1) *C'est à Bombay que se construisent les bâtimens les plus solides. On y emploie le fameux bois nommé* teck, *qui y est indigène.* ( *Voyez* Captain Edward Moor. )

(2) *Appartement des femmes.*

(3) *Le chutuka est un oiseau qui, selon les Hindous, suce sa nourriture dans les nuages, et qui meurt quand ils tombent.*

pent : Nadjah, je vis de ton amour; si tu mourais, je tomberais avec toi.

Le lendemain, un brick aux voiles blanches de coton s'éloignait rapidement de la rive orientale du Houghles, sur laquelle, à cent mille environ de la mer, s'élève Calcutta, la ville la plus somptueuse de l'Inde, la cité des marchands-rois, bâtie sur un sol jadis consacré par les Hindous à la déesse de la mort (1). C'est là, en effet, qu'avec l'établissement de la puissance anglaise, la nationalité de l'Inde est morte. La prophétie des Hindous a eu son accomplissement. Calcutta n'apparaissait plus sur la ligne de l'horizon que semblable à un long plateau de pierre, auquel ses toits en terrasses, dominés çà et là par des coupoles rouges, aux formes bizarres et fantastiques, et par ses verandahs, donnent l'aspect d'un immense échiquier surmonté de ses pions. Des yachts élégans, des vaisseaux d'Europe et d'Asie, des barques de pêcheurs, de légers cutters, des jonques aux voiles de natte et aux banderolles jaunes sillonnaient les eaux du fleuve. Puis venaient des bateaux noirs qui regagnaient la rade et que des matelots nus conduisaient en chantant leurs chants sauvages. Sur la rive, des groupes d'hommes et de femmes, bigarrés de tous les costumes pittoresques de l'Orient, suivaient le brick des yeux; quelques-uns enviaient le sort du nabab, la plupart maudissaient sa richesse et lui souhaitaient la tempête et les orages en échange du choléra; mais à mesure que le brick s'avançait vers le golfe, les bords du fleuve, dégarnis de curieux, n'occupaient plus l'attention des voyageurs que par l'opulent aspect des plantations de cacaotiers et de la végétation diaprée des cannes à sucre, du riz et des cotonniers en fleurs. Quand le soir arriva, ils allaient entrer dans le golfe du Bengale; et on diminua de voiles pour jouir plus long-temps, à cette heure

(1) *Voyez Langlès, sa* Description des villes et des monumens de l'Inde.

solennelle, du ravissant spectacle des côtes fortunées, et de la brise parfumée qui vient de la terre.

Des nattes pendaient au vent comme des tentes, sur la poupe du vaisseau; Madhava et sa bien-aimée étaient étendus sur des coussins de brocard au haut du gaillard d'arrière. Autour d'eux de jeunes femmes en vitreuses robes de mousseline, bordées d'or, et, çà et là sur le pont, des matelots avec leurs bonnets goudronnés, et au pied du grand mât les chefs de l'équipage dont la figure brunie par la mer, les vents et le soleil, se détachait sous leurs turbans blancs.

Ainsi le brick cheminait et s'en allait fendant les dernières eaux du fleuve, là où elles commencent à mêler leur teinte jaunâtre à la teinte azurée et verte de la mer. Sa marche était douce et lente comme la marche d'un convoi funèbre. La nature commençait à s'endormir du sommeil du soir; on ne voyait plus que les flammans, qui faisaient courber les roseaux flexibles sous le poids de leurs corps écarlates et sur la forêt de bambous qui s'élevait le long du rivage; les pélicans, tantôt plongeant leur long cou dans la mer et tantôt s'occupant de leur toilette aussi coquettement qu'une femme. On entendait au loin la voix aiguë du chacal et son cri perçant qui effraie le voyageur.

« O l'Inde, l'Inde! terre chérie, terre d'or et de rose! quelle contrée sous le ciel pourrait te remplacer à mes yeux? Tu es la patrie des parfums, des apsara danseuses célestes, des femmes jalouses des yeux des gazelles, des bayadères qui ont des écharpes et de noirs cheveux flottans; pays des palanquins et des fraîches soirées. Non, rien n'est beau comme l'Inde, avec le Gange aux eaux de lait, au sable d'or, aux ondes saintes et sacrées; avec son ciel bleu comme l'indigo et son Océan qui sourit au marin, avec sa civilisation mélangée d'Europe et d'Orient, prise au Vedham et à l'Évangile. J'aime l'Inde plus que ma mère, plus que ma maîtresse, plus que toi, oh Nadjah! et pourtant je t'aime bien. »

Mais déjà cette terre enchantée s'amoindrissait à la vue de Madhava ; elle allait échapper comme un léger brouillard à ses regards amoureux. Les eaux devenaient bleues ; le vent fraîchissait, et le brick se roulait doucement sur les vagues, qui le caressaient voluptueusement, il se roulait sur les ondes arrondies, comme un amant se roule sur le sein de sa maîtresse.

C'était le 30 juin 1822. Depuis plus d'une semaine le brick voguait tantôt au large, tantôt près de la côte, et les fêtes et les plaisirs se succédaient pour Nadjah. A peine si elle s'apercevait de l'absence de ses jardins et de ses terrasses bordées d'orangers et de jasmins jaunes. Madhava, dans les ingénieuses ressources de son amour, avait trouvé le moyen de les remplacer. Ils naviguaient ainsi paisibles dans le golfe, lorsque déjà le fléau avait éclaté avec fureur dans Calcutta. Le 30 juin est le jour consacré, dans l'Inde, à célébrer la descente de Vichnou sur la terre (1). Dans cette belle partie de l'Asie, la volupté et la religion ont contracté une alliance intime ; quelques cérémonies religieuses ne sont même que de solennels prétextes à de luxurieuses bacchanales. C'est pour les saintes orgies des pagodes, c'est pour les consacrer au service de Vichnou ou de Bramah, que les mères élèvent leurs plus belles filles. Tout autour de ces temples, dont l'architecture est tantôt massive et colossale, tantôt légère, aérienne et fantastique, les peuples apportent leurs offrandes d'argent et de riz. Ils viennent se presser pour voir les danses voluptueuses des devadacy, auxquelles les Portugais ont donné le nom si doux de bayadères, et pour écouter les contes pieusement licencieux des religieux hindous.

Madhava avait voulu célébrer cette grande fête de l'Indoustan au milieu du golfe, à la vue des vingt bouches du Gange. Le coucher du soleil donna le signal.

(1) *Sketches of India*, 1824, et *Mauriæ Indian antiquities*.

Au moment où le globe d'or disparaissait dans les eaux limpides de l'Océan, quand l'image dorée de Vichnou fut élevée sur le pont, on eût pris le brick, avec ses longues flammes et ses banderolles, ses chants joyeux et ses cris de fête, pour une de ces fantastiques embarcations montées par des péris, et dirigées par des génies qui descendent pour visiter la mer. Des fanfares éclatantes, jouées sur la touraye (1), accueillirent Nadjah lorsqu'elle monta sur le pont, revêtue d'une longue robe d'un jaune pâle, qui ressemblait, selon l'expression du poète Jydeva, à la poussière d'or répandue sur les pétales bleus du lis des eaux. Elle vint s'asseoir au banquet, à côté de Madhava. Des vases d'or, de jaspe et d'agate renfermaient des parfums qui fumaient; des plats du Japon et de la Chine contenaient du riz sous vingt formes différentes, puis des mets de l'Inde, mêlés aux mets de l'Europe, les épices de l'Orient et les savoureux *pies* de l'Angleterre, les vins d'Afrique et les liqueurs d'Amérique : quatre mondes s'étaient cotisés pour fournir cette table asiatique; et au milieu de ce luxe du festin, il y avait des turbans resplendissans de pierreries et de belles figures indiennes, des diamans et des yeux de femmes, des fleurs et des gorges nues. Tout ce luxe était jeté pêle-mêle sur des coussins et des tapis de Perse, sur le *tchouna* (2) qui donne la fraîcheur aux parquets. Lorsque la lune se leva, et qu'elle vint glisser sa lumière blanche parmi la lueur des lampes disposées en festons autour des mâts et des cordages, depuis le beaupré jusqu'à l'artimon, lorsque la rougeur des torches et les tons bleuâtres des feux du Bengale mêlèrent leur éclat métallique au chatoyant

(1) *Trompette.*

(2) *Le* tchouna *est une espèce de chaux ou mastic préparé avec des coquillages de mer. Dans l'Inde tous les planchers en sont revêtus, à cause de la fraîcheur qu'il procure.* ( *Voyez Langlès*, Description des monumens de l'Inde.)

éclat des diamans et des eaux illuminées par le reflet des lumières, c'était une vraie scène d'un monde de fées et de djins. Le nagara, joyeux tambour des bayadères, donna le signal de la danse, le tam, avec son éclatante sonorité qui va remuer l'ame, marquait la mesure des airs que jouaient des guitares à trois cordes, des cithara et des flageolets. Alors les devadacy se mirent à danser sur le pont du vaisseau, qui se balançait mollement sous leurs pieds ornés de clochettes; jeunes filles à peine vêtues de leurs robes qui dessinent les formes, et de leurs écharpes qui voltigent, elles vous jettent du plaisir au cœur avec leurs danses et leurs voix mélodieuses comme le mouvement qui fait onduler le cou du cygne; leur corps est flexible et souple comme la cime du palmier ou la branche du mirobolan; elles exécutent les danses favorites des Hindous, pantomimes enivrantes, dont le sujet et les détails expriment toutes les fureurs du désir, toutes les ardeurs de la passion, toute la langueur de la satiété.

Que faut-il de plus pour allumer l'incendie des sens, pour embraser le cœur du nabab? Aussi les esclaves jettent un épais moustiquaire sur le howdah (1) de Madhava et de Nadjah. Le nabab et sa favorite disparaissent; on les emporte dans la chambre du vaisseau.

Maintenant plus de frein; que l'orgie arrive avec ses folies et ses fureurs; vienne l'opium; viennent surtout les vins et le tanique, dont les femmes s'abreuvent. Vichnou a disparu, et l'image de *Chaka-Naden* (2) a pris sa place, Chaka-Naden qui brûle les sens, qui jette le délire dans les imaginations. Les devadacy délient leurs ceintures; elles rejettent leurs écharpes baignées de sueur; elles détachent les globes en bois de senteur qui renfermaient leur sein (3),

(1) *Siége portatif.*

(2) Chaka-Naden, *nom donné à Isouava. C'est la puissance génératrice.*

(3) *Voyez* Dow. Customs of the Indous.

tout est volupté, tout est bonheur sur le vaisseau; il y a de l'ivresse dans l'air qui joue avec les cordages. Un seul être souffre; les bayadères écoutent, puis elles rient; un orang-outang, le favori de Madhava, est dans une cage sur le beaupré. De ses longs bras il secouait les barreaux de sa prison; il voyait ces femmes, ces plaisirs, et il se plaignait de désir, il rugissait de rage; son œil était rouge de feu. Pauvre homme déchu, comme disent les Hindous (1), il demande sa part de plaisir; mais les bayadères folles rient encore. Oh! l'orgie est complète; car Isouara, que le peuple appelle Chaka-Naden, préside à la fête de la nuit.

Tout à coup au milieu de la danse un mot a été prononcé, et les pieds des bayadères s'arrêtent immobiles et lourds, les cordes des instrumens ne vibrent plus, toute joie est morte. L'orage a-t-il paru aux yeux d'un matelot avec son manteau noir qui couvre le ciel et son souffle qui soulève l'Océan? non, le ciel est pur comme les yeux d'une jeune fille, les étoiles brillent et scintillent au firmament, le vent est doux; pas de tempête dans l'air, et les matelots sont ivres.

Cependant les danseurs qui tournaient rapides tombent sur le pont, le sang coule de leurs narines et passe à travers les spirales de l'oreille; ils se tordent dans d'horribles convulsions, le corps se désorganise, les membres sont glacés, la machine se défait et s'arrête. En quelques heures le pont est couvert de morts; les femmes, avec leurs longs cheveux épandus sur les épaules comme des gerbes de jais, se roulent et meurent au milieu des débris de la fête; la contagion a visité le brick. Au feu des plaisirs, dans ces climats où le sang brûle, le mal éclate et tue avec la rapidité de la foudre.

(1) *Les Hindous n'ont pas hésité à associer l'orang-outang à l'espèce humaine par le nom même qu'ils lui ont donné, qui signifie homme sauvage.*

(BUFFON.)

Nabab, le choléra s'est moqué de ton beau brick de Bombay, il s'est ri de ta fuite et de tes précautions, et de tes plaisirs. Nabab, le choléra est à bord !

Les cris des mourans réveillèrent Madhava : il monta sur le pont; une scène infernale s'offrit à lui; il parcourut le vaisseau pour chercher un être vivant, ses pieds ne heurtaient que des cadavres. Partout la passiveté de la mort; pas un souffle, plus une plainte, le choléra a tout tué. Horrible révélation ! Madhava pensa aussitôt à enlever sa bien-aimée au danger de la contagion, il voulait se jeter dans la chaloupe et tâcher de rejoindre la côte, mourir de faim, de soif, de tout, mais pas du choléra. Hélas ! à peine fut-il descendu dans la chambre que son corps n'obéissait plus à sa volonté; la rigidité du fer raidit ses articulations, sa tête tourne dans le vertige, et il tombe enveloppé dans les longs plis de sa robe de soie, sans avoir même la force de prononcer le nom de Nadjah, d'appeler Nadjah à son secours.

Le jour suivant, le soleil était au zénith, et Nadjah dormait encore dans sa couche; l'influence active de la chaleur des Indes avait déjà donné aux cadavres la teinte bleue de la putridité; l'orang-outang pressé, tourmenté par la souffrance de la faim, venait de rompre les barreaux de sa cage. En trois bonds il franchit l'avant du vaisseau, le voilà à la fête: d'abord il resta stupéfait à la vue de tant de corps étendus sans mouvement; puis il chercha à satisfaire sa faim. Il s'étendit sur un coussin de soie, il mangea du riz dans une assiette de porcelaine, des tamarins et des dattes confits, il but du vin dans la coupe de Madhava, il mit et rejeta les turbans épars de tous côtés, et ensuite il se prit à danser et bondir sur le sein de toutes ces femmes; il foulait leurs formes sans défense; il se jouait avec leurs cheveux, il agaçait des cadavres. La nauséabonde fétidité de la mort le repoussait, et il s'en allait, puis il revenait encore; l'action enivrante des boissons le brûlait, la véhémence de ses désirs le dévorait, et toujours il venait retrouver ces cadavres, et toujours il s'en éloignait désespéré. Un moment il était

dans les vergues, un moment après sur le pont, au gouvernail et dans les manœuvres; il imitait le capitaine, les matelots et le mousse; l'orang-outang était maître du beau brick qui s'éloignait alors de la côte du Bengale vent arrière, et sous ses misaines au bas ris.

Des plaintes et des cris déchirans retentirent tout à coup à ses oreilles au milieu de ce silence universel : c'est la voix d'une jolie femme, une femme vivante. Ses yeux luisent comme deux charbons; d'un bond il tombe dans la chambre; Nadjah à peine éveillée s'était précipitée éperdue sur le corps de son amant qui palpitait dans les dernières convulsions de l'agonie.

A la vue de cette jeune femme, dont aucun vêtement ne couvrait le beau corps, la sauvage et brutale énergie de l'orang ne connut plus de bornes (1). Il se couchait sur le dos et se balançait sur ses flexibles vertèbres; tantôt il approchait de Nadjah, tantôt il s'en éloignait en sautant. Son cri guttural épouvantait la jeune femme; elle se prosterna à à ses pieds en implorant la pitié de l'homme déchu; l'orang l'imita, et il se jeta à genoux en étendant ses longs bras velus, dont le poil roux et fauve venait frôler le délicat tissu de la peau de Nadjah.

En cet instant Madhava ouvrit un œil mourant; il vit l'horrible danger qui menaçait Nadjah, Nadjah qu'il préférait à tout, la voir en mourant dans les bras de l'orang-outang! Épouvantable voisin, effroyable agonie! L'énergie lui revient un instant au cœur; de sa main sans force il

(1) *Les pongos et les orangs sont si passionnés pour les femmes qu'il n'y a point de sécurité pour elles à passer dans les bois.*

*Ils surprennent souvent les négresses, enlèvent surtout, au rapport de Froger et de Dampier, les filles de neuf à dix ans, et les emportent jusqu'au-dessus des arbres dans leurs grands bras... Au reste ils ne leur font aucun mal, les nourrissent fort bien.* ( Voyez *Virey*. )

voulut saisir le *djembouah* (1) qui pendait à sa ceinture, mais il ne put l'étreindre. L'orang s'était aperçu du mouvement de Madhava, il grinça des dents, il se prépara à lutter contre lui; mais le nabab chancela et il retomba aussitôt. Il était mort au moment où les longs bras de l'orang entrelaçaient Nadjah évanouie; du moins il n'avait pas vu cette jeune fille, si belle et si fraîche, mourir comme la rose du Bengale dont le scorpion a piqué le calice.

Le lendemain un vaisseau anglais de la compagnie des Indes, qui se rendait à Calcutta, rencontra le brick pestiféré; le maître d'équipage et quelques matelots, attirés par la singularité de la manœuvre, eurent le courage d'aller à bords et d'examiner cette scène d'horreur; l'orang était debout sur le cadavre de Nadjah, il se tenait là comme sur sa proie. Quand on voulut le faire partir, ce fut impossible, il fallut que le maître d'équipage le tuât d'un coup de pistolet.

Nabab, de quoi t'ont servi tes précautions, ta fuite, tes plaisirs et ton beau brick de Bombay!

(1) *Poignard.*

EUGÈNE CHAPUS.

# LETTRES

A

# M. LE COMTE DE MONTALIVET,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES,

SUR L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE.

---

## Ve ET DERNIÈRE LETTRE.

Leipzig, 4 juin 1831.

Royaume de Saxe. — Organisation générale de l'instruction primaire. — Instruction primaire. — Gymnases, École de Saint-Thomas. — Séminaire philologique. — Université de Leipzig.

Monsieur le Ministre,

A mesure que j'avance en Allemagne, l'instruction publique se présente à moi sur une plus grande échelle, mais sur le même plan. Le fond est à peu près le même, parce qu'après tout, l'Allemagne est une; les différences réfléchissent et résument celles des divers états de l'Allemagne; et plus les états que je rencontre se rapprochent de la France par leur grandeur et leur étendue, plus ils me fournissent d'intéressans sujets d'étude. Malheureusement, n'ayant pas cette fois passé par Dresde, où est le siége du gouvernement, je n'ai pu reconnaître par moi-même les ressorts et

le mouvement de l'administration générale, ni me procurer le budget des dépenses de l'état pour l'instruction publique à ses divers degrés. J'ai demandé ce budget par l'entreprise de M. le comte de Reinhard, notre ministre à Dresde, et j'espère l'obtenir. En attendant, voici les résultats de mes propres observations à Leipzig, pendant les deux jours que j'ai ai passés.

## ORGANISATION ET ADMINISTRATION GÉNÉRALE.

Le rôle de l'administration dans l'instruction publique est en raison de la grandeur de l'état. A Francfort, cette administration n'a qu'un consistoire. Dans le grand duché de Saxe-Weimar, elle a, outre le consistoire et son président, un semi-ministre honorifique dans la personne du président de la commission chargée de la surveillance de l'université d'Iéna. Dans le royaume de Saxe, l'instruction publique a un ministre.

Il y a en Saxe deux sortes de ministres : les uns, qu'on appelle ministres de cabinet, et qui sont des ministres politiques; les autres qui sont, à proprement parler, des chefs d'administration : on les nomme ministres de conférences. L'instruction publique n'a point en Saxe un ministre de cabinet; mais elle est confiée à un directoire suprême, composé d'ecclésiastiques comme en Saxe-Weimar, et présidé, comme en Saxe-Weimar encore, par un laïc; mais ce laïc est ici un personnage important : il est ministre, mais seulement ministre de conférences. C'est M. Nostitz. Il y a là quelque chose qui ressemble assez à l'organisation de l'instruction publique sous l'empire, où le grand-maître était aussi une sorte de ministre avec un conseil, au-dessous du ministre de l'intérieur.

Je n'ai pu savoir dans quel rapport était l'autorité du ministre et celle du consistoire; je sais seulement que la part du consistoire est très-grande. Voilà donc ici un conseil auprès d'un ministre. J'ai déjà trouvé cette forme de gouver-

nement de l'instruction publique à Francfort et à Weimar, dans un consistoire présidé par un directeur. Je la trouve ici plus développée, et je puis vous dire d'avance qu'en Prusse l'instruction publique n'a pas seulement un ministre, président d'un consistoire, mais un ministre assisté d'un conseil laïc et plus nombreux que le nôtre. On ne connaît point en Allemagne une autre forme d'administration pour l'instruction publique. Un ministre tout seul, sans aucun contre-poids, pourrait tout bouleverser en un jour, faire et défaire des réglemens à tort et à travers, et distribuer les places contre les règles de l'avancement et selon le bon plaisir. Les lumières d'un seul individu, si grandes qu'on les suppose, ne peuvent s'étendre à toutes les branches d'étude. Les considérations politiques prévaudront toujours auprès d'un ministre que sa position préoccupe et qui doit chercher à se faire des partisans. C'est de cette manière que les plus grands maux ont été faits chez nous de 1822 à 1828. Un ministre sans conseil est plus ou moins livré à des influences extérieures, étrangères aux études; c'est pourquoi cette forme ultra-monarchique en administration sera toujours réclamée par la médiocrité intrigante et remuante. L'expérience générale démontre qu'un conseil composé d'hommes connus par leurs travaux, et distingués dans les diverses branches de connaissances qu'embrasse l'instruction publique, est un appui nécessaire au meilleur ministre. C'est ce qu'avait compris Napoléon; et il n'y a pas deux avis à cet égard en Allemagne.

Le consistoire suprême et le ministre résident à Dresde. Il n'y a pas d'inspecteurs généraux : la correspondance suffit. En Prusse, cette institution est également inconnue, et les membres du conseil sont eux-mêmes chargés des inspections, naturellement rares, que réclame en certains cas le besoin du service.

Le ministre et le consistoire suprême gouvernent ici toute l'instruction publique; mais la ville de Leipzig a retenu quelque chose d'une ville libre, et le gouvernement, qui

la ménage, lui laisse une grande liberté, particulièrement pour tout ce qui regarde l'instruction publique. Ainsi l'université de Leipzig n'a point, comme celle d'Iéna, un curateur nommé par le ministère, curateur soumis lui-même à une commission ministérielle. Ici, c'est le recteur de l'université, nommé par l'assemblée des professeurs, qui correspond avec le consistoire suprême. Cependant c'est toujours le consistoire qui propose au roi la nomination des professeurs de l'université, et ces professeurs, outre les honoraires qu'ils tirent des élèves, ont un traitement de l'état. Mais pour les gymnases, une indépendance absolue est laissée à la ville de Leipzig. Ce sont les magistrats de la ville qui paient, et par conséquent qui nomment les professeurs des gymnases, sauf la confirmation du consistoire spécial de Leipzig, qui est tout ecclésiastique. Ce même consistoire surveille les gymnases, quant au spirituel; les magistrats de la ville en ont l'administration matérielle. Le gouvernement de l'instruction publique à Leipzig est donc moitié municipal et moitié ecclésiastique. C'est le caractère général de l'autorité en Saxe. L'influence ecclésiastique est encore plus forte dans la Saxe-Royale que dans la Saxe grand-ducale, et cette influence y est également bienfaisante et éclairée.

## INSTRUCTION PRIMAIRE.

Tous les principes qui dirigent l'instruction populaire en Saxe-Weimar sont communs à la Saxe-Royale; car ces principes tiennent à l'esprit même du protestantisme; et d'ailleurs ces deux pays n'en font guère qu'un seul. Je me contenterai donc, pour ne pas me répéter, de signaler ici quelques pratiques particulières à la Saxe-Royale, ou que j'aurai négligé de vous faire connaître en vous entretenant du grand duché.

Une loi d'état oblige les parens d'envoyer leurs enfans à l'école sous peine de prison; mais cette obligation s'étend

de cinq ans jusqu'à quatorze, tandis qu'en Saxe-Weimar elle va bien jusqu'à quatorze ans, âge de la communion, mais elle ne commence qu'à sept ans. Tous les trois mois, le pasteur de chaque village, qui a l'inspection de l'école et de tout ce qui s'y rapporte, compte les enfans qui ont manqué à l'école ou qui même ont montré peu d'exactitude à s'y rendre; et si ces absences ne sont pas légitimes, il adresse aux parens des réprimandes; et si ceux-ci n'en tiennent compte, l'autorité municipale les met en prison.

De cinq à neuf ans, les enfans paient un demi-gros (un sou et demi) par semaine; et cette coutume de payer par semaine est fort commode aux pauvres gens, qui n'ont jamais à payer que de très-petites sommes; de neuf à douze ans, trois quarts de gros, et de douze à quatorze un gros (environ trois sous).

Toute famille qui peut payer est tenue de le faire. Pour en être dispensé, il faut être inscrit sur la liste des pauvres. C'est alors la commune qui paie à leur place, soit sur ses biens, quand elle en a, soit sur une caisse spéciale appelée caisse des pauvres, laquelle se forme de la manière suivante: à chaque mariage ou à chaque baptême, pendant le repas, partout où il y a un rôti, ce qui est un signe d'aisance, le maître d'école fait circuler une assiette, ordinairement remplie de sel, dans laquelle chacun met en la cachant sa petite contribution pour la caisse des pauvres. Cette caisse reçoit aussi le produit des amendes encourues pour la non-observation du repos du dimanche. L'intérêt de l'argent qui forme le capital de cette caisse sert à payer le prix de la pension pour les enfans pauvres de la commune. Chaque village a donc intérêt à ne pas laisser s'accroître le nombre de ses pauvres : aussi, quand une femme étrangère à un village devient enceinte, elle est citée devant l'autorité et obligée de déclarer le père de l'enfant. D'abord elle paie une amende, ainsi que le père de l'enfant, pour le scandale qu'elle a causé; ensuite, à l'époque de ses couches, on la renvoie dans son pays natal, de peur que l'enfant, venant

au monde dans le village, n'ait un jour à réclamer l'assistance de la commune.

Ici, comme en Saxe-Weimar, ce n'est pas le maître d'école, c'est un receveur particulier, ordinairement le caissier de la caisse des pauvres, qui est chargé de recevoir le *Schulgeld*, et qui en tient compte au maître d'école, moyennant une commission de deux gros par thaler.

Pour devenir maître d'école, il faut le concours du consistoire et de la commune. Si c'est le consistoire qui propose à la commune des maîtres d'école dont il répond, il faut que ces candidats fassent leurs preuves dans le village, en présence des autorités de la commune. D'autre part, quand la commune ou le seigneur du village fait choix d'un maître d'école, il faut qu'il soit confirmé par le consistoire, qui lui fait subir un examen, et c'est le pasteur qui l'installe. La commune joue donc ici un plus grand rôle qu'en Saxe-Weimar dans l'instruction populaire.

L'inspection des écoles appartient à l'autorité ecclésiastique. Un maître se conduit-il mal : le pasteur, inspecteur-né du village, lui adresse d'abord des réprimandes. En cas de récidive, il est cité devant le surintendant; enfin devant le consistoire. S'il est renvoyé, on lui conserve dans les cas ordinaires une partie de son traitement.

Dans sa vieillesse, un maître d'école reçoit la moitié de son traitement, et on lui adjoint un substitut qui reçoit l'autre moitié. Quelquefois, après de longs services, on conserve au maître d'école la totalité de son revenu jusqu'à la fin de ses jours.

Dans les petits villages qui ne peuvent entretenir un maître d'école, on emploie de pauvres jeunes gens qui dépendent uniquement de la commune, et n'ont pas besoin d'être confirmés par le consistoire. Ils n'ont pas le titre de maîtres d'école (*Schullehrer*), mais le titre plus modeste encore de maîtres d'enfans (*Kinderlehrer*). On les appelle aussi sonneurs (*gloëkner*), parce qu'ils sonnent les cloches, et plus habituellement *catéchètes*, parce qu'ils

enseignent le catéchisme. Comme ils ont très-peu d'écoliers, et que leurs revenus sont suffisans à leurs plus stricts besoins, les catéchètes mangent successivement chez les habitans : ils sont même logés tour à tour par eux quand la commune n'a pas de maison d'école; et l'école se tient alors dans la maison où ils demeurent. Ce sont ordinairement des jeunes gens qui se préparent ainsi à devenir des maîtres d'école, et qui ne sont pas encore mariés. On s'occupe à supprimer cet état de choses et à établir partout des écoles spéciales. Vous voyez, Monsieur le Ministre, que, pour l'instruction primaire, le duché de Saxe-Weimar est plus avancé que la Saxe-Royale; car en Saxe-Weimar, du moins à ce que m'ont affirmé MM. Peucer et de Gersdorff, il n'y a pas si petit hameau qui n'ait une école régulière.

Il est presque inutile de dire que les maîtres d'école une fois nommés sont exempts de la conscription.

L'enseignement des écoles populaires comprend ici comme partout la lecture, l'écriture, le calcul, les connaissances généralement utiles, *gegemeinnützige kenntnisse*, par exemple : un peu d'histoire naturelle avec des gravures, un peu de physique pour tout ce qui regarde les phénomènes les plus communs de la nature, un peu de géographie du pays, un peu d'histoire nationale, etc. Dans toutes les classes, la religion est enseignée dans la bible et le catéchisme. On exerce les enfans au chant d'église; les plus avancés forment le chœur. Le maître d'école prépare les enfans à la communion, et c'est seulement deux mois avant Pâques que le pasteur lui-même intervient dans l'enseignement religieux et dans les préparations à la communion. C'est après cette solennité que l'enfant quitte l'école. Le pasteur n'admettrait pas à l'instruction religieuse et à la communion un enfant qui n'aurait pas son certificat d'école; de sorte que pour savoir si un enfant sait lire, il suffit dans les villages de demander à un enfant s'il a fait sa communion. Cette indication ne m'a presque jamais trompé en Saxe, dans la campagne.

Dans toute école complète de village il y a deux classes : la première, pour les plus grands, qui viennent le matin de sept à dix heures après quoi ils peuvent encore aller travailler à la terre, et aider leurs parens; la seconde pour les petits, l'après-midi, de une heure à trois; enfin il y a une classe intermédiaire.

J'ai puisé à des sources certaines ces documens sur les écoles populaires du royaume de Saxe; voici maintenant ce que j'ai vu moi-même à Leipzig :

Leipzig possède deux grands établissemens d'instruction primaire, la *Freyschule*, ou école gratuite pour les enfans des pauvres; et la *Bürgerschule*, école destinée, comme celle de Weimar, aux enfans de la bourgeoisie.

La *Freyschule* de Leipzig contient mille enfans, qui reçoivent l'instruction gratuitement. Le directeur est le vieux Plato, homme respectable qui a consacré sa longue vie à l'éducation de l'enfance.

La *Bürgerschule* de Leipzig est dans un bâtiment encore plus beau et plus grand que celui de Weimar. Pendant les derniers événemens politiques, les députés de Leipzig s'y sont rassemblés, et ils ont tenu leurs séances dans la grande salle de ce bâtiment. J'en ai visité en détail toutes les classes. C'est à peu près la même discipline et les mêmes arrangemens qu'à Weimar. Il y a un directeur, M. Gedike, trois maîtres ordinaires, treize maîtres auxiliaires (*Hülflehrer*); environ sept ou huit cents élèves, garçons et filles.

Chaque enfant paie 10 thalers par an pour les classes inférieures, environ 39 fr.; 12 pour les classes moyennes; 16 pour les classes supérieures, et 20 pour la première classe.

Nulle classe ne peut avoir plus de soixante élèves. La religion, le chant et surtout le chant sacré y sont enseignés avec le plus grand soin. Une école chrétienne populaire est l'idéal que s'est proposé le directeur. Pour ne pas répéter la plupart des détails que je vous ai donnés sur la *Bürgerschule* de Weimar, avec de très-légères différences, je vous

envoie un excellent discours du directeur, à l'occasion du cours public de cette école dans l'année 1820, discours où vous trouverez les moindres renseignemens sur son organisation, sa discipline, les objets de l'enseignement et la manière dont ils sont distribués selon l'âge des enfans, depuis six ans jusqu'à quatorze.

On dit qu'il y a aussi à Dresde quelques beaux établissemens d'instruction primaire.

Tant d'établissemens florissans d'instruction primaire supposent de bonnes écoles normales primaires; en effet, il y en a deux très-célèbres dans le royaume de Saxe; l'une à Freyberg, l'autre à Dresde. J'ai fait demander les réglemens de cette dernière école.

## INSTRUCTION SECONDAIRE.

Il y a en Saxe plusieurs gymnases renommés. A Leipzig, il y en a deux, la *Nicolaischule* et la *Thomasschule*. Ces deux gymnases sont, comme je l'ai dit dans ma dernière lettre en parlant de Schulpforta, d'anciennes écoles princières, en possession de dotations anciennes. L'un et l'autre ont la même origine et les mêmes réglemens. Je me suis contenté d'en voir un, mais je l'ai vu dans tous ses détails; j'ai choisi le plus célèbre, la Thomasschule.

La Thomasschule est un pensionnat, comme Schulpforta, et au même titre. Le pensionnat s'y compose exclusivement de boursiers nommés par la ville et entretenus sur les anciennes dotations; mais le plus grand nombre des élèves sont les externes qui viennent de chez leurs parens ou des instituts particuliers de la ville. Il n'y a que soixante boursiers qui s'appellent *alumni;* les externes s'appellent *extranei* ou *hospites*. Les externes paient une rétribution diverse selon les classes; de 10 thalers au moins, de 18 au plus par année. Les *alumni* sont un peu dirigés vers l'état ecclésiastique.

Ici, comme à Weimar, comme dans toute la Saxe, ce

qui domine dans le plan des études, est la théologie et la philologie. Il y a quatre classes et une classe préparatoire (*Vorschule*). Voici la distribution des leçons de toute espèce dans les divers classes pour 1831.

Classe préparatoire. Par semaine : Six leçons de religion, dogme, morale et lecture biblique (*Bibellesen*); dix de latin, grammaire et corrections; quatre de grec, grammaire; deux d'histoire; deux de géographie; huit d'allemand; deux d'arithmétique; deux d'histoire naturelle; deux de calligraphie.

Quatrième. Quatre leçons de religion, dogme et morale; deux de géographie et antiquités bibliques; huit de latin; quatre d'explication d'auteurs; quatre de grammaire et de corrections; huit de grec; quatre d'explication d'auteurs; quatre de grammaire et de corrections; deux d'allemand; deux d'arithmétique; deux d'histoire; deux de géographie; deux de calligraphie.

Troisième. Quatre de religion, dogme et morale; deux de géographie et antiquités bibliques; dix de latin; six d'explication d'auteurs; quatre de grammaire et de corrections; six de grec; quatre d'explication d'auteurs; deux de grammaire et de corrections; deux d'histoire; deux de mathématiques, deux d'allemand, deux de français, une d'hébreu.

Seconde. Quatre de religion, dogme et morale; deux d'exegèse biblique; dix de latin; huit d'explication d'auteurs; deux d'exercices de style; huit de grec; six d'explication d'auteurs; deux de corrections; deux d'histoire; deux de mathématiques; deux d'allemand et de rhétorique; trois de français, deux d'italien, deux d'hébreu.

Première. Quatre de religion, dogme et morale; deux d'exegèse biblique; huit de latin; six d'explication d'auteurs; deux d'exercices; huit de grec; six d'auteurs; deux d'exercices; deux d'histoire; trois de mathématiques; deux d'allemand; exercices de rhétorique et de logique; trois de français, deux d'italien, trois d'hébreu.

De plus, il y a pour toutes les classes des leçons de chant pour les *alumni*. Ces leçons vont successivement très-loin, et la Thomasschule est une école de chant célèbre dans toute l'Allemagne.

Dans la première classe on explique en grec quelques dialogues de Platon, Euripide et Pindare; en seconde, l'Iliade; en troisième, Xénophon, *la Retraite* et *l'Histoire grecque*. Dans les classes inférieures on se sert du *Manuel* de Jacobs.

On voit par ces détails qu'avec le chant, c'est la religion et les études classiques qui sont particulièrement cultivées dans le gymnase de Saint-Thomas. Toujours la même étendue et la même solidité dans l'enseignement littérature; la même infériorité de l'enseignement mathématique, et la nullité presque absolue de l'enseignement philosophique.

Parmi les professeurs se trouvent des hommes très-distingués; par exemple, pour parler de ceux qui me sont plus particulièrement connus par la ressemblance de nos études, M. Stallbaum, qui a donné une édition complète de Platon, pour les classes, et des éditions fort estimées de plusieurs dialogues, le *Philèbe* et la *République;* M. Heinrich Richter, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig, et qui a publié une excellente dissertation sur *les Idées de Platon, de Ideis Platonis*, 1827. Ces deux jeunes et habiles philologues m'ont rappelé M. Steinhart, que j'avais vu la veille à Schuplforta.

J'ai assisté à une leçon de la seconde classe, dont M. Stallbaum est professeur. J'avais entendu à Weimar une explication d'auteurs de M. Gerhnardt; j'ai vu cette fois ce que c'est qu'une correction de devoirs en Allemagne. Le professeur avait apporté les devoirs que lui avaient remis les élèves à la dernière leçon; ces devoirs étaient des thêmes latins. Il les avait lui-même corrigés de sa main. Il commença par expliquer successivement aux élèves leurs principales fautes, sans omettre un seul élève, et ils étaient trente-deux; ensuite il leur dicta un passage allemand, que les élèves traduisi-

rent immédiatement en latin. Le professeur dicte en allemand ; les élèves écrivent en latin. Ces exercices s'appellent *extemporalia*, improvisations. Le professeur fit lire à un certain nombre d'élèves ce qu'ils avaient écrit, et leur signala leurs fautes. M. Stallbaum s'attache avant tout à l'exactitude. Dans les élèves, presque pas de fautes contre la grammaire. Ces thêmes improvisés ne valent pas mieux que ceux de nos élèves de seconde ; mais nos élèves ne les font pas avec la même facilité.

J'ai aussi visité l'intérieur des salles d'études destinées aux boursiers. C'est à peu près comme à Schulpforta. La porte de chaque salle a trois carreaux de verre par lesquels il est aisé de surveiller tout ce qui se passe dans la salle. Chaque salle ne contient que douze élèves. Ces douze élèves sont divisés par quatre, à trois tables. Chaque table a son surveillant et son répétiteur, qui est le meilleur des quatre élèves, et chaque salle de douze élèves a son préfet, qui est le meilleur élève de la salle. C'est l'institution des moniteurs de l'enseignement mutuel, développée et transportée dans un collége.

Quant à l'administration du gymnase, elle se divise, comme partout, en deux parties : l'une matérielle, à laquelle préside un administrateur nommé par la ville ; l'autre littéraire et disciplinaire, entre les mains d'un recteur, sans conrecteur ni prorecteur. Là aussi, pas l'ombre d'un censeur, le recteur est professeur et chargé de la première classe. Les professeurs n'ont qu'un seul traitement, une somme ronde, que leur fait la ville. Leur traitement est divers selon les classes, et même leur rang est fondé, non sur l'ancienneté, mais sur celui des classes, comme chez nous.

Comme je l'ai déjà dit, les professeurs sont nommés par la ville et confirmés par le consistoire de Leipzig, qui est aussi chargé de la surveillance du gymnase quant au spirituel. On peut dire que l'autorité immédiate et souveraine sur le gymnase appartient à la ville, qui fait les frais et qui nomme les professeurs, et le contrôle moral au consistoire.

Comme c'est la ville qui nomme les professeurs, c'est également la ville et l'autorité municipale qui connaissent de leurs délits, et qui au besoin les révoquent.

Il en est du gymnase de Saint-Nicolas comme de celui de Saint-Thomas; et en général tous les bons gymnases de la Saxe-Royale, même ceux qui n'ont pas d'anciennes dotations, ont les mêmes réglemens et suivent les mêmes pratiques. A Dresde, l'école de Sainte-Croix se distingue très-peu des deux célèbres écoles de Leipzig. Elle a aussi des *alumni* et des *extranei;* mais les professeurs n'ont pas de traitement fixe et unique que leur assure ou la ville ou l'état; ils ont deux traitemens, l'un qui leur vient de certaines redevances de l'église à laquelle leur école est attachée, l'autre de l'éventuel produit par la rétribution des externes. De cette manière, l'état ne dépense pas plus pour l'instruction secondaire que pour l'instruction primaire; mais le sort des professeurs de gymnase est quelquefois mal assuré. Cependant les bons professeurs ne manquent point au gymnase de Sainte-Croix. Le recteur est M. Grobel. Il y a un conrecteur, comme à Francfort, M. Baumgarten-Crusius. Le savant auteur du *Catalogus artificum græcorum et romanorum*, 1827, M. Sillig, y est professeur des classes supérieures. M. Liebel fait aux plus exercés, une fois par semaine, un cours de l'histoire de la philosophie, qui leur tient lieu d'enseignement philosophique.

Une remarque générale que j'ai déjà faite, et sur laquelle je dois revenir avant de quitter les gymnases de la Saxe, c'est que les professeurs, quoique attachés spécialement à certaines classes, font des leçons dans toutes ou presque toutes. On trouve à cela trois avantages : le premier de ne pas exiger autant de professeurs; le second d'intéresser chaque professeur à l'ensemble des études et des élèves de l'établissement, et de rendre plus facile l'examen de départ; le troisième, et le plus vrai, est de ne pas lasser l'esprit du professeur, en le retenant perpétuellement dans le cercle des mêmes fonctions et des mêmes objets.

S'il n'y a point d'instruction primaire assurée sans écoles normales primaires, de même l'instruction du second degré manquerait de fondement sans une école spéciale pour former des professeurs de gymnase. Il y a donc dans le royaume de Saxe un séminaire à cet effet, comme dans le duché de Saxe-Weimar; mais ce n'est encore qu'un *Seminarium philologicum*. Il ne peut fournir que des professeurs de littérature ancienne; et ici comme en Saxe-Weimar j'attribue la faiblesse des études mathématiques à l'absence de toutes branches mathématiques dans le séminaire destiné à recruter les professeurs de gymnase. Le *Seminarium philologicum* de Leipzig est le modèle de la plupart des autres établissemens de ce genre en Allemagne, et surtout de celui d'Iéna, qui en a adopté à peu près les réglemens et les usages. Le célèbre philologue Christ. Dan. Beck est le fondateur de cette institution. Dans son zèle pour la philologie, il imagina en 1784 de créer une petite société pour les études de ce genre parmi les étudians à Leipzig, et cette société réussit tellement que de toutes parts on s'adressait à Beck pour avoir quelques-uns de ses élèves et en faire des professeurs de gymnase. Plus tard le gouvernement saxon érigea cette société en institution publique. Elle dépend de l'université : aussi c'est l'état qui paie les *Stipendia* ou secours aux jeunes gens qui en font partie, et une indemnité extrêmement modique au directeur. Ces jeunes gens sont des étudians de l'université de Leipzig qui logent en ville et ne coûtent au gouvernement que très-peu de chose. Ils sont au nombre de douze, et se rassemblent à certains jours dans l'auditoire de leur directeur pour se livrer aux exercices qui constituent le séminaire philologique. J'ai voulu assister à un des exercices. Une douzaine de jeunes gens sont autour d'une table, sous la présidence du vieux Daniel Beck : et quelques étudians de Leipzig assistent, avec la permission du professeur, à cette réunion. J'ai entendu un des jeunes séminaristes lire une dissertation latine purement philologique sur les cent premiers vers des *Sept*

*devant Thèbes*. Cette dissertation était assez forte. Toutes les leçons des manuscrits sur les endroits douteux sont comparées, les opinions des différens auteurs controversées; et plus d'une fois le jeune philologue s'écarte de l'interprétation reçue et en propose une autre. A ce sujet s'engage une discussion approfondie. Un autre séminariste prend la parole et combat l'opinion du premier. Il parle en latin, la seule langue permise dans un séminaire philologique; l'autre se défend avec les mêmes armes. De loin à loin le vieux directeur laisse tomber quelques paroles décisives. Une heure entière s'est ainsi écoulée dans une discussion forte et mesurée. Le rôle de Beck est celui d'un président éclairé. Ce sont les jeunes séminaristes qui paraissent, et non pas leur maître, qui s'efface le plus qu'il peut. J'ai trouvé instruction et plaisir dans cette visite. Elle m'a rappelé l'ancienne école normale, avec ses conférences et ses libres discussions. A la fin des exercices, le vénérable directeur m'a donné dans la langue du lieu tous les renseignemens que je lui ai demandés, et l'histoire de cette petite société. Lui-même a écrit en latin une dissertation sur le séminaire philologique, où se trouvent les réglemens de cette utile institution. Vous les connaissez par ceux du séminaire philologique d'Iéna, qui a été formé d'après celui de Leipzig.

---

## UNIVERSITÉ DE LEIPZIG.

Qui connaît une université allemande connaît à peu près toutes les autres, et celle de Liepzig ressemble beaucoup à celle d'Iéna; elle lui a servi de modèle, et n'en diffère que de la différence même du royaume de Saxe au grand-duché de Saxe-Weimar, c'est-à-dire par le plus grand nombre d'étudians, qui naturellement rend nécessaire un plus grand nombre de professeurs. Le réglement pour les étu-

dians de l'université de Leipzig, que j'ai sous les yeux et que je vous transmets, est le même, quelques détails de peu d'importance exceptés, que celui dont je vous ai rendu compte en vous parlant de l'université d'Iéna. Il est tout aussi sévère, et porte le même caractère de réaction contre les excès de la liberté universitaire. Quant aux lois intérieures de l'université, et en général pour tout ce qui regarde l'enseignement, Leipzig n'est qu'Iéna agrandi. La plus grande différence qui s'y trouve est qu'ici il n'y a point de recteur honorifique, remplacé dans la réalité par un protecteur élu par les professeurs. L'administrateur que l'université de Leipzig se donne à elle-même s'appelle recteur, et, comme je l'ai déjà dit, correspond directement, sans l'intermédiaire d'un curateur, avec le consistoire suprême et le ministre de Dresde. Ce recteur est d'ailleurs, comme à Iéna, un professeur élu dans l'une des quatre facultés. De même il n'y a ici que quatre facultés au lieu des cinq que nous avons, et qui me paraissent nécessaires. Chacune de ces facultés élit son doyen, comme les quatre facultés élisent le recteur. Il y a dans chaque faculté trois sortes de professeurs, les professeurs ordinaires, les professeurs extraordinaires et les *doctores docentes*, tous avec les mêmes droits et les mêmes avantages respectifs qu'à Iéna. Voici la liste des professeurs ordinaires actuellement en exercice, dans l'ordre d'ancienneté.

THÉOLOGIE : MM. Tittmann, Winzer, Illgen, Grossmann, Hahn, Goldhorn.

DROIT : MM. Schilling, Günther, Weisse, Klien, Müller, Otto.

MÉDECINE : MM. Haase, G. Kuehn, Weber, Kuhl, Eschenbach, Clarus, Joerg, Heinroth, Wendler, Schwœgrichen, Bern. Kuehn.

PHILOSOPHIE : MM. Drobisch, Beck, Hermann, Krug,

Clodius, Senmüller, Poelitz, Brandes, Wachsmuth, Hass, Pohl, Erdmann.

La théologie a deux professeurs extraordinaires et quatre *privat docenten.*

Le droit a deux professeurs extraordinaires et trente *privat docenten.*

La médecine a sept professeurs extraordinaires et quinze *privat docenten.*

La philosophie a dix professeurs extraordinaires et dix *privat docenten*, sans compter les maîtres de langue.

La théologie compte aussi plusieurs séminaires et sociétés homilétiques, exégétiques et historico-théologiques. M. Illgen va publier, avec les meilleurs théologiens de l'Allemagne, un journal de théologie historique (*Zeitschrifft für die historische theologie*). C'est à Leipzig qu'était le grand juriste Haubold. Hermann est toujours ici à la tête de la philologie et de la société grecque, qui rivalise avec le séminaire philologique de Daniel Beck. M. Poelitz a fondé une école de politique qui a déjà porté d'heureux fruits. L'historien Wachsmuth, le philosophe Krug, l'orientaliste Rosenmüller et beaucoup d'autres sont des hommes connus dans toute l'Allemagne.

Je joins ici le catalogue des leçons faites à cette université pendant les dix dernières années, sous une double forme : 1° en latin, selon l'usage, faculté par faculté, et sans autre ordre dans chaque faculté que le rang des professeurs, déterminé par l'ancienneté ; 2° en allemand et dans un ordre méthodique qui montre la vaste encyclopédie scientifique qu'offrent aux jeunes gens les cours de l'université de Leipzig. Ces catalogues sont publiés chaque semestre. Je vous signale particulièrement ceux de l'année 1830, qui tous deux sont terminés par une énumération exacte et complète des noms des étudians, avec leur âge, le lieu de leur naissance, la faculté dans laquelle ils étudient et leur adresse. Ce tableau, qui sert à la police de l'université, contient

pour nous d'utiles renseignemens. On y voit, par exemple, que pendant le premier semestre de 1830, le nombre des étudians immatriculés était de douze cent soixante deux, sur lesquels cinq cent vingt-neuf pour la théologie, quatre cent quatre-vingt-cinq pour le droit, dix pour ce qu'on appelle en Allemagne les sciences administratives (*Kameralwissenschaften*), cent vingt-cinq pour la médecine, trente et un pour la chirurgie, cinq pour la pharmacie, treize pour la philosophie proprement dite, cinquante-et-un pour la philologie, sept pour les mathématiques, etc. Dans le second semestre de 1830, il y avait treize cent soixante étudians: six cent trente théologiens, quatre cent cinquante-sept juristes, douze caméralistes, cent vingt-quatre médecins, vingt-six chirurgiens, cinq pharmaciens, treize philosophes, soixante-quatorze philologues, quatorze mathématiciens. Ces nombres ne désignent que la destination spéciale de chaque étudiant et non pas les leçons qu'ils fréquentent; car, par exemple, il n'y a ici que treize philosophes, tandis que les cours de philosophie de M. Krug sont très-fréquentés par les juristes et les théologiens, aussi bien que par les philosophes proprement dits.

Les programmes sont imprimés, tels que je vous les envoie, dans le courant de chaque semestre, officiellement et au nom de l'autorité universitaire; mais avant l'ouverture de chaque semestre, chaque professeur écrit de sa main une annonce particulière de ses leçons; et toutes ces annonces manuscrites sont mises dans un grand cadre noir, placé à la porte de l'université. Ces annonces sont plus étendues que les annonces officielles, et marquent mieux les rapports des professeurs et des étudians dans les universités allemandes, où une partie du traitement des professeurs dépend du nombre des élèves. Je vous envoie quelques-unes de ces annonces, que j'ai copiées moi-même dans la cour de l'université.

Voici celle de Daniel Beck :

Humanissimis commilitonibus :

S. P. D.

D. Christianus Daniel Beck, P. P. O. et ord. philosoph. decanus,

Lectiones æstivas commendavi vestris studiis has :

Publice : DD. lun. et jov. hor. III, Luciani libellum de Historia conscribenda,

DD. mart. et ven. hor. III, Horatii aliquot epistolas interpretabor.

DD. merc. et sat. hor. III, seminarii regii philologici exercitationes criticas et philologicas moderabor ; quibus quidem interpretandi veteres autores disputandique exercitationibus licebit aliis etiam auditoribus, si qui voluerint, interesse.

Privatim. Senis diebus h. IX, Pauli Epp. ad Romanos et ad Galatas explicabo. H. X totidem diebus historiam universam populorum antiquiorum, inde ad rerum initio usque ad imperii romani finem pragmatice enarrabo.

Privatarum lectionum initium constitutum est die IX maii.

Publicarum fiet die XXX maii.

Vos eodem quo per quinquaginta duo annos gravisus sum audientium docentem favore, adesse mihi pergite.

Voici celle du célèbre Her :

Commilitonibus humanissimis.

S. D.

Godofredus Hermannus :

Hoc semestri publice IV dieb. hor. XI, Sophoclis Ædipum tyrannum interpretabor.

Privatim IV DD. hor. XI, de syntaxi linguæ latinæ disse-

ram ; tum diebus horisque consuetis studia moderabor societatis græcæ.

Initium harum lectionum faciam, ubi ex thermis carolinis (1) rediero, quas me tuendæ valetudinis causa petere necesse est.

Voici la fin de l'annonce de M. Wachsmuth, professeur ordinaire d'histoire :

Scholarum de historia universa exordium faciam die mart. X, eodemque scholarum publicarum ; scholas de historia recentiore posteaquam justus auditorum numerus convenerit aperiam, atque ut qui iis interesse velint nomina apud me edant rogo.

M. Krug montre encore plus de déférence pour les élèves :

Quibus lectionibus ut frequentes interesse velitis humanissime rogo.

M. Pœlitz :

Privatissime hora auditoribus commoda jus gentium europæarum practicum et diplomaticum docebo.

Les professeurs extraordinaires donnent de pareilles annonces, ainsi que les *doctores legentes ;* mais ceux-ci doivent soumettre les leurs au visa du doyen : *Vidi Beck... Commendavit Beck...* etc.

Il faut vous expliquer, Monsieur le Ministre, ce que signifie ces mots *publice, privatim,* appliqués aux leçons des professeurs ordinaires. Tout professeur ordinaire, recevant de l'état un traitement fixe, est tenu de faire, pour ce traitement, quelques leçons gratuites sur le sujet le plus inhérent au titre de sa chaire. Voilà ce que veut dire *legere pu-*

(1) *Les bains de Carslbad.*

*blice*. Mais outre ces leçons, il a le droit d'en donner autant qu'il lui plaît sur des sujets qu'il croit convenir davantage aux goûts ou aux besoins des étudians, ou aux intérêts de sa propre réputation, pourvu que ces sujets se rattachent plus ou moins à la chaire dont il est titulaire, et ne sortent point du cercle de la faculté à laquelle il appartient. Cela s'appelle *legere privatim*. Ces leçons se font dans l'auditoire de l'université, ou quelquefois dans la maison même du professeur : elles sont payées, et le professeur fait très-peu d'exceptions à cet usage. N'en fait-il pas du tout, cela s'appelle *legere privatissime*. Le prix des leçons est réglé d'avance par les lois de l'université. Telle est la distinction de *publice* et de *privatim legere*; mais cette distinction existe plutôt en droit qu'en fait en Allemagne, et elle s'efface de jour en jour davantage, surtout en Prusse, où les professeurs font très-peu de leçons gratuites. A Berlin, la plupart des professeurs ne lisent que *privatim*, et ceux qui, par devoir ou pour la forme, lisent aussi *publice*, ne mettent pas grand soin à cet enseignement gratuit, et ne font qu'une leçon de ce genre par semaine, tandis que les *privata collegia*, les cours payés, se composent toujours par semaine de quatre ou cinq leçons.

L'objection que l'on fait en France aux leçons payées est qu'elles mettent le professeur à la merci des élèves, et lui font oublier les intérêts de la science pour ceux de sa fortune. Cette objection serait fondée si, en Allemagne, outre la rétribution des étudians, le professeur n'avait pas un traitement fixe de l'état, traitement qui n'est pas le même pour tous, et qui est d'autant plus considérable que le professeur, à mérite égal, a, par la nature seule de son enseignement, moins de chances d'attirer beaucoup d'auditeurs. Le premier devoir du professeur est envers la science, non envers les étudians. C'est là la maxime de tout vrai professeur d'université, maxime qui sépare essentiellement l'université du collége. L'état doit donc assurer aux professeurs de l'université un traitement convenable, indépendant du

nombre des élèves; car souvent un cours qui n'a que sept ou huit élèves, la haute analyse, par exemple, ou la haute philologie, peut être d'une utilité infinie pour la science. Il ne faut pas qu'un grand géomètre, pour avoir de l'argent, perde son temps à enseigner les basses parties des mathématiques. D'un autre côté, l'état n'a pas le devoir de donner pour rien la science à tout le monde, et il est juste que, passé l'enseignement élémentaire, quiconque veut aborder plus ou moins la science lui apporte son tribut. Cela est incontestable pour les colléges; cela l'est également, et à plus forte raison, pour les universités; sans quoi il faudrait faire à tous les professeurs d'université indistinctement un traitement trop élevé qui ruinerait l'état, et qu'il serait souverainement injuste de tirer de la poche de tous les citoyens au profit d'un très-petit nombre. Un traitement fixe, convenable, qui assure à un professeur le nécessaire et du loisir, et des cours payés qui améliorent sa fortune en proportion de ses succès, tel est le juste milieu en cette matière. Par-là le professeur n'est jamais condamné à oublier les intérêts supérieurs de la science, et jamais non plus il ne peut, sous le beau semblant d'être un génie inaccessible, se passer de quelque succès et d'un certain nombre d'élèves. A cet avantage, ajoutez celui-ci qui me paraît décisif, c'est que les étudians suivent avec bien plus de zèle et d'assiduité les cours qu'ils paient. Permettez-moi de le dire, Monsieur le Ministre, chez nous, tout en ce genre est à rebours des autres nations de l'Europe et de la droite raison. Dans nos facultés des sciences et des lettres, les portes sont ouvertes à tout le monde, et entre qui veut sans rien payer. Cela paraît admirable au premier coup d'œil, et digne de la grande nation. Mais savez-vous ce qui en résulte? D'abord, un pareil auditoire n'est guère qu'un parterre de théâtre; on entre et on sort au milieu de la leçon; on vient une fois pour ne plus revenir si le professeur ne nous charme l'oreille; on l'écoute avec distraction, et en général il y a des amateurs plutôt que de véritables étudians. Et puis le professeur, qui ne

perd pas une obole à mal faire, se néglige et met à ses leçons assez peu d'importance. Ou bien, aime-t-il la gloire, a-t-il une grande réputation à soigner? il est bien à craindre alors que désespérant d'avoir un auditoire sérieux, il veuille au moins en avoir un nombreux. Dans ce cas, c'en est fait de la science; car on a beau faire, on se proportionne à son auditoire. Il y a dans les grandes foules je ne sais quel ascendant presque magnétique qui subjugue les ames les plus fermes; et tel, qui eût été un professeur sérieux et instructif pour une centaine d'étudians attentifs, devient léger et superficiel avec un auditoire mondain, superficiel et léger. Enfin que reste-t-il à toute cette foule de l'enseignement qu'elle a suivi gratuitement! une impression confuse qui peut avoir son utilité, comme l'impression plus ou moins vive que laisse au théâtre un drame honnête et intéressant. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'assiduité laborieuse de cinquante ou cent auditeurs qui, ayant payé d'avance les leçons d'un professeur, les suivent opiniâtrement, les recueillent, les discutent et cherchent à s'en rendre compte, parce que sans cela ils auraient perdu leur temps et leur argent? Il faut que les étudians paient quelque chose, et il faut aussi que l'état assure à des savans aussi distingués que doivent l'être des professeurs d'université un traitement fixe convenable. C'est là la combinaison à laquelle toutes les universités de l'Europe se sont arrêtées depuis des siècles, et qui, en Allemagne, donne les plus heureux résultats. Il me paraît urgent d'adopter chez nous cette combinaison; il s'agit même tout simplement de la transporter de nos colléges, où elle règne, à l'enseignement supérieur.

Le ressort le plus essentiel du mécanisme d'une université allemande, après la rétribution des élèves, est la distinction de trois ordres de professeurs; les professeurs ordinaires, les professeurs extraordinaires et les *privat docenten* ou *doctores legentes*. Voyez comme ces trois degrés du professorat se divisent à la fois et se lient heureusement! Le

fond, la racine du professorat, la pépinière sans cesse renouvelée des professeurs d'une université allemande, est l'institution de jeunes docteurs qui, sous certaines conditions et avec l'agrément des facultés, sont admis à donner des leçons publiques. Tout homme un peu capable arrive ainsi à l'enseignement supérieur, mais nul n'y arrive sans donner au moins des espérances. On l'essaie donc, mais sans prendre aucun engagement envers lui, sans lui rien promettre et sans lui rien donner. S'il ne réalise pas les espérances qu'il avait fait concevoir par des succès réels, en attirant des élèves et en honorant la faculté qui l'a reçu, on reconnaît qu'on s'est trompé, et on ne le fait jamais professeur extraordinaire; lui-même, au bout de quelques années d'essais infructueux, n'attirant pas beaucoup d'élèves, et par conséquent ne se faisant pas un traitement éventuel un peu considérable, se retire et tente une autre carrière. Si, au contraire, il réalise les espérances qu'il a données, s'il attire beaucoup d'élèves, s'il fait des livres qui excitent l'attention, on le fait professeur extraordinaire, et ce titre, qui est indestructible, avec le petit traitement fixe qui y est attaché et qu'il ajoute au traitement éventuel qu'il tire de son auditoire, l'encourage et le retient dans la carrière. Ses succès continuent-ils et devient-il un homme important; l'état, qui a intérêt à le garder, augmente successivement son traitement fixe, et enfin le nomme professeur ordinaire. Ce titre éminent n'est jamais donné à des espérances que l'expérience peut démentir, mais à des succès prolongés, aux talens reconnus, aux réputations faites. Il est très-rare de l'obtenir avant un certain âge, et il n'y a pas en Allemagne un seul professeur ordinaire qui ne soit un homme d'une célébrité plus ou moins étendue; car son titre est précisément le prix de cette célébrité. Les grands succès publics, soit par les cours, soit par les ouvrages, voilà ce qui nomme les professeurs ordinaires en Allemagne. Une immense concurrence est ouverte dans la multitude des jeunes docteurs. C'est au talent à gagner le prix, à l'aide du temps et de la persévé-

rance. Tel est le vrai concours. Quelle nouvelle épreuve de quelques jours ou de quelques semaines peut être nécessaire après dix ou douze ans de succès publics, à la face de toute l'Allemagne et quelquefois de l'Europe entière? Cependant l'âge et le temps usent l'ardeur et le talent, et le professeur ordinaire, devenu vieux, se néglige ou ne suit plus les progrès que fait tous les jours la science. Après avoir été novateur dans sa jeunesse, il finit quelquefois par devenir routinier. Qu'arrive-t-il alors? Ses auditeurs, qu'anime toujours l'esprit de leur temps, désertent les leçons du professeur ordinaire pour les leçons du professeur extraordinaire ou même pour celles du *privat docent*, jeune, zélé, novateur, souvent jusqu'à l'excès; et l'université ne souffre point du déclin de ceux qui jadis l'ont bien servie. Cet heureux mécanisme repose sur la distinction des trois ordres de professeurs, ordinaires, extraordinaires et *privat docenten*, c'est-à-dire titulaires, adjoints, agrégés, ainsi que sur la distinction du traitement fixe et du traitement éventuel. Au contraire, voulez-vous avoir l'idéal d'une organisation absurde de l'enseignement supérieur? Imaginez la nomination de professeurs titulaires faite par voie de concours, en quelques semaines, entre des jeunes gens qui souvent n'ont pas écrit deux lignes et professé une année, et qui au bout de quelques épreuves recoivent quelquefois à vingt-cinq ans un titre inaliénable, qu'ils peuvent garder jusqu'à soixante-dix ans sans rien faire, recevant dès le premier jour de leur nomination jusqu'à la fin de leur vie le même traitement, qu'ils aient beaucoup d'élèves ou qu'ils en aient peu, qu'ils se distinguent ou ne se distinguent point, qu'ils languissent ignorés ou qu'ils deviennent des hommes célèbres. C'est pourtant dans un pays civilisé, tout près de l'Allemagne, que se trouve une semblable organisation; et, chose admirable, elle s'y trouve bien moins soutenue par l'autorité que par une fausse opinion publique, à tel point qu'il y a sept à huit mois, MM. Broussais et Magendie, en possession d'une gloire européenne, après

vingt ans de leçons publiques et de grands succès dans l'enseignement, allaient être forcés de se mettre au concours, pour avoir le titre de professeur, avec des enfans qui peut-être n'avaient pas achevé de lire les ouvrages que ces deux hommes célèbres ont écrits.

Mais le plus inoui est de voir, dans ce même pays, les diverses facultés dont se compose une université allemande séparées les unes des autres, disséminées et comme perdues dans l'isolement : ici des facultés des sciences où se font des cours de physique, de chimie, d'histoire naturelle, sans qu'il y ait à côté une faculté de médecine qui en profite; là des facultés de droit et des facultés de théologie sans facultés des lettres, c'est-à-dire sans histoire, sans littérature, sans philosophie. En vérité, si on voulait faire des barbares, si on voulait donner à l'esprit une culture exclusive et fausse, si on voulait faire des lettrés frivoles, des beaux-esprits étrangers au mouvement et au développement des sciences, ou des savans sans lumières générales, des procureurs et des avocats au lieu de jurisconsultes, des séminaristes et des abbés au lieu de théologiens, je ne pourrais indiquer un plus sûr moyen, pour arriver à ce beau résultat, que la dissémination et l'isolement des facultés. Hélas! nous avons une vingtaine de misérables facultés éparpillées sur la surface de la France, sans aucun vrai foyer de lumières, comme nous avons un grand nombre de cours royales sans magistrature. Une vingtaine de villes peut-être ont l'avantage d'avoir leur petite faculté avec leur petite cour royale et leur petite sous-préfecture. Mais que sort-il de tout cela pour la science et pour la patrie! Hâtons-nous, Monsieur le Ministre, de substituer à ces pauvres facultés de province, partout languissantes, de grands centres scientifiques, rares mais bien placés, qui renvoient au loin une forte lumière, quelques universités complètes, comme en Allemagne, c'est-à-dire nos cinq facultés réunies, se prêtant l'une à l'autre un mutuel appui, de mutuelles lumières, un mutuel mouvement.

Mais il est temps de finir ; dans quelques heures je quitterai Leipzig et prendrai la route de Berlin. J'y arriverai demain soir. Là, Monsieur le Ministre, je trouverai, au lieu de petits états comme Francfort et le duché de Saxe-Weimar ou même le petit royaume de Saxe, un empire de treize millions d'habitans, qui touche à la fois à la France et à la Russie, et qui, créé et constitué il y a un siècle par un grand homme, a devant lui autant d'avenir que les vieux empires du midi ont de passé derrière eux. Il ne s'agira plus de gouvernemens paternels et presque ecclésiastiques, mais d'un gouvernement essentiellement laïque et d'une monarchie presque militaire. Je regarde la France et la Prusse comme les deux pays les plus éclairés de l'Europe, les plus avancés dans les lettres et dans les sciences, les plus vraiment civilisés, sans excepter l'Angleterre, toute hérissée de préjugés, d'institutions gothiques, de coutumes à demi barbares sur lesquels est mal étendu le manteau d'une civilisation toute matérielle. Il ne manque à la Prusse qu'une constitution politique, que sa situation géographique lui fait un devoir d'attendre encore, au sein de libertés municipales et de petites constitutions de détail dans toutes les parties du service public et de l'administration. Les analogies frappantes qui existent entre la Prusse et la France rendent d'autant plus intéressantes et curieuses les ressemblances comme les différences des deux pays dans l'instruction publique. Mais ce n'est pas en quelques jours que des observations exactes peuvent se faire sur une aussi grande échelle. Je resterai donc un mois à Berlin ; et c'est encore bien peu pour prendre connaissance de l'organisation générale de l'instruction publique, étudier toutes les branches de cet important service, et examiner par moi-même l'instruction populaire, les gymnases et les universités. Le gouvernement prussien et moi nous nous connaissons ; il me donnera, j'espère, toutes les facilités que je puis désirer, et vous pouvez compter sur mon acti-

vité. Rien ne me coûtera pour répondre de mon mieux à la confiance du gouvernement du roi.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et dévoué serviteur,

VICTOR COUSIN.

# REVUE

# POLITIQUE.

## FRANCE.

### PARIS.

Vendredi 16 septembre.

QUE SIGNIFIE L'ÉVACUATION DE LA BELGIQUE?

L'évacuation de la Belgique fournit dans ce moment un riche texte aux attaques de l'opposition. Peut-être une simple comparaison éclairera-t-elle cette question que l'on affecte de compliquer. Elle prouvera du moins que l'opposition se soucie assez peu de voir appliqués par d'autres les principes qu'elle professe.

Lorsqu'une insurrection éclata dans les provinces d'Italie qui avoisinent la Lombardie autrichienne, personne ne peut nier qu'il ne fût pour l'Autriche de la plus haute importance de réprimer ce mouvement; c'était pour elle une question vitale, c'était le feu à côté de la poudre. Il fallait l'éteindre ou sauter. L'Autriche occupa la Romagne, comme nous la Belgique, pour la sauver à sa manière, comme nous avons sauvé la Belgique à la nôtre. Alors la France, justement alarmée sur le sort de l'indépendance italienne, et sur cette prépondérance de l'Autriche qu'elle jalouse depuis Charles-Quint, fit remarquer aux maîtres de la Lombardie qui, une jambe dans leurs domaines et l'autre au-delà du Pô, traçaient

déjà leurs étapes jusqu'à la vieille capitale du monde, qu'ils avaient atteint leur but, que leurs possessions d'Italie leur étaient désormais assurées, qu'il était temps de repasser le Pô, si l'on ne voulait nous voir passer les Alpes.

Maintenant qu'on nous dise si les intérêts de la France lui commandaient aussi impérieusement l'occupation de la Belgique qu'à l'Autriche celle de l'Italie; qu'on nous dise si, dans cette promenade militaire faite à temps pour les Belges, on l'avouera, la France a cherché autre chose que la gloire la plus pure et la plus désintéressée. Fidèle aux principes qu'elle avait proclamés en Italie, quand l'Europe, inquiète d'elle et de son ambition, à moins juste titre que nous ne l'avions été de l'Autriche, a demandé que la France retirât ses troupes, quand le but que nous nous proposions a été atteint, quand tous les intérêts de la Belgique et ceux de la France ont été à couvert, quand les Hollandais ont senti que la France était derrière la Belgique, comme une digue qui n'envahit pas, mais qui empêche d'envahir, alors la France a cédé; cédé non pas à la crainte, mais à la justice; car l'Europe avait droit de demander à la France ce que la France, à elle seule, avait exigé de l'Autriche. La France a cédé, mais avec l'expresse condition que, si ses intérêts étaient de nouveau compromis, elle reprendrait les armes jusqu'à ce qu'ils fussent enfin garantis.

A cette conduite généreuse et équitable à la fois, qu'on nous dise ce que la France a perdu. Son ascendant est-il moins grand en Belgique, parce que, ménageant les susceptibilités nationales, toujours respectables, alors même qu'elles sont injustes, elle s'est contentée d'avoir sauvé la Belgique, sans le lui rappeller à chaque heure du jour par la vue d'un drapeau étranger? La sympathie des Belges est-elle acquise à l'Angleterre, qui n'a rien fait pour eux, ou à cette France qui refuse un trône pour le fils de son roi, et y maintient magnanimement le prince qui est venu y hériter d'elle? Ses généraux ne vont-ils pas, sur la prière même de la nation qu'ils ont sauvée, commander les armées de cette nation

si ombrageuse, si jalouse de sa nationalité naissante? L'avenir tout entier ne reste-t-il pas à la France, avec un passé de désintéressement et de gloire donné à l'Europe pour garantie?

« Mais ce n'est point à la justice, dira-t-on, c'est à la peur de l'Angleterre que vous avez cédé. » Mais cette peur, l'inspirons-nous ou la subissons-nous? Qu'on nous le dise! l'Europe tout entière s'émeut parce que 40,000 de nos soldats franchissent la frontière, un drapeau de paix à la main; une fois le but atteint, la Belgique sauvée, nous les retirons, sur la demande de l'Europe (et non sur celle de l'Angleterre), et l'on nous accuse d'avoir peur! Pour ne pas compromettre cette paix, non moins précieuse, à coup sûr, aux yeux de l'Europe qu'aux nôtres, nous avons refusé cette Belgique qui se donnait à nous; et maintenant, pour y laisser 15,000 hommes, et satisfaire une pure gloriole, il faudra risquer la bonne intelligence de l'Europe, porter le trouble dans tous les états, faire enfin pour la Belgique sauvée ce que nous n'avons pas fait pour l'Italie envahie, pour la Pologne agonisante, jeter le gant à l'Europe, et la braver sans profit pour nous ni pour personne, pas même pour la liberté? En vérité, si l'on n'était habitué, par le temps qui court, à la logique des partis, on aurait droit de s'étonner de celle-ci. Il faut être bien préoccupé du but pour s'aveugler à ce point sur le chemin.

Sous tout ceci, du reste, se cache peut-être une arrière-pensée. Ceux qui parlent tant de liberté et si peu de justice tiennent-ils à ces 15,000 hommes pour les laisser en Belgique comme les fourriers de la France dans une prochaine invasion? Veulent-ils encore, avec ce peu de cérémonie qu'ils mettent d'ordinaire à violenter les volontés des peuples et à les faire libres malgré eux, propager en Belgique la souveraineté du peuple (français, s'entend) avec des baïonnettes pour moyens de persuasion? Si c'est là leur pensée secrète, qu'ils le disent; ils ne sont pas à cela près d'une indiscrétion. Alors nous pourrons discuter avec eux

sur un autre terrain, celui de la justice et de la liberté bien entendue. Mais en attendant nous les prions d'être plus sobres désormais de ces grands mots de liberté, de dignité nationale, et de protection de la France, si ces mots ne veulent plus dire qu'ambition, conquête et envahissement. On ne trompe plus ni l'Europe ni la France avec de pareils synonymes.

---

# BARNAVE,

## PAR M. JULES JANIN (1).

Vous lirez ces quatre volumes sans vous arrêter; ils vous tromperont sur le cours des heures, vous forceront de manquer à vos affaires, d'oublier un rendez-vous, de ne plus penser au 5 pour 100, ni aux éloquentes péroraisons de nos députés; ce qui est une très-bonne chose par le temps qui court.

Puis vous me demanderez : « Qu'est-ce? un roman? Non. Une histoire? Non. »

Le critique s'approchera, une dissertation sous le bras, et vous dira d'une voix posée : « Un livre qui n'est point un roman et qui ne peut être une histoire ne vaut rien. Est-ce un poème?

— Non.

C'est donc un traité, un pamphlet, un drame?

— Pas davantage.

C'est donc une théorie, un livre d'antiquités, un livre de polémique?

— Non, Monsieur. »

Le critique haussera ses épaules, et s'en ira.

(1) 4 *vol. in-12, chez Alexandre Mesnier.*

Vous respirerez un moment et vous recommencerez votre question : « Qu'est-ce que cela peut être? »

C'est un beau rêve à propos de l'histoire, c'est de la poésie, de la musique, du drame. Cette histoire problématique, et presque contemporaine, s'est offerte à une jeune imagination, sombre, étincelante, avec tout son prestige, tout son chaos, toute sa terreur, tous ses doutes. Dans cet ardent et étrange cerveau, l'histoire s'est refaite. Voilà le livre.

Le critique reparaîtra en fronçant le sourcil. « Est-ce licite? doit-on recomposer les faits ou les supposer, sans grandes preuves? Peut-on créer de nouveau ce qui a été? Peut-on déranger l'histoire réelle? »

Hélas! il n'y a pas d'histoire réelle.

A ce sujet, critique, nous disserterons un peu, si vous voulez.

Que me parlez-vous de la réalité de l'histoire? Pour moi, je n'y comprends rien; l'histoire est triste, elle est gaie, elle est éclatante, elle est mélancolique, analytique, colorée, vivante, morte; elle comprend tout; c'est une affaire de géologie et de métaphysique, de mécanisme social et de philosophie spiritualiste, de coloris et de raison. L'histoire, c'est le roman, c'est le tableau, c'est la médecine, c'est la politique; de quelque côté que vous la retourniez, une face nouvelle se présente à vous, et jamais elle n'est complète.

Citez-moi une histoire complète, citez-moi une histoire vraie, une histoire où tout se trouve, où un peuple, un sol, une littérature, soient envisagés, approfondis sous tous les rapports, dans toutes les directions, dans toutes les dimensions, dans toutes leurs relations avec l'avenir et le passé! Ici des batailles, là des scènes de sénat et de places publiques, là des intrigues de cour; plus loin des observations du cœur humain, des expériences tristes sur l'humanité; ailleurs, mais rarement, la concaténation secrète des événemens.

Dans quel livre tous ces élémens sont-ils rassemblés? Est-ce dans Tacite, sublime romancier, qui ne vous donne ni

l'état littéraire ni le tableau social de son temps? dans Voltaire, qui fait de son œuvre une brillante et rapide narration poétique? dans Hume, qui sacrifie les faits à ses opinions? dans Lingard, qui voit Rome et la papauté dans toutes ses pages? Non-seulement toute la chronique est partiale et partielle, mais elle est inévitablement fausse; elle se joue des événemens, elle les teint, elle les déteint, elle n'en aperçoit que la moitié. Lisez les mémoires des royalistes qui ont vu la révolution, et ceux des républicains qui l'ont faite, et d'après ces discordans matériaux, vous saurez ce que c'est que l'histoire, vous l'apprécierez ce qu'elle vaut.

Place donc au conteur, au rêveur, au poète, qui, du sein de ces nuages amassés par l'histoire, fait sortir de brillantes apparitions! Sont-elles vraies? Voyons, critique, approchez un peu, prenez vos lunettes, observez de près, étendez la main pour les mieux connaître. Hélas! ces fantômes du passé s'évanouissent sous votre examen, périssent dans votre loupe, disparaissent sous votre scalpel. Vous ne pouvez réaliser votre enquête sur des tombeaux.

Si les cendres de Mirabeau se refusent à nous rendre le Mirabeau véritable; si l'histoire du passé reste à jamais un océan de paradoxes, laissons ses coudées franches à la folle du logis. Que l'imagination bondisse à travers l'espace libre et nous refasse un Mirabeau selon notre guise, un Barnave à notre plaisir. Le voici, Barnave. A-t-il aimé la reine, a-t-il osé élever ses yeux vers cette double puissance, cette beauté-maîtresse, comme disait Montaigne, qui n'eût pas donné son diadème de femme pour garder son diadème de reine; cette dernière idole de la chevalerie française; cette femme hautaine, familière, douce, étourdie, charitable, spirituelle, grande en face de la mort; hélas! et trop faible, trop facile, trop obéissante devant ces amitiés royales qui ont perdu tant de trônes?

Nous n'en savons rien, c'est le romancier qui le sait; il n'en doute pas. Barnave est amoureux; laissez-le conter. S'il vous amuse, vous charme, vous enivre, que vous importe?

Si le duo est bâti sur une donnée d'histoire, je ne pourrais le dire; mais Mme Pasta et Rubini le chantent; écoutez, fermez les yeux, tapissez-vous au fond de cette loge, laissez venir à vous le prestige et l'enivrement, réveillez-vous avec ces élans de passion et d'énergie qui font tressaillir le cœur, livrez-vous à la langueur mélodieuse de ces longues cadences qui vous bercent. Si vous demandez autre chose à l'art, vous n'êtes pas artiste; faites des tables de matière.

Tel est le livre de M. Janin; une longue, une puissante, une ravissante ivresse de la pensée.

Du sein de cette extase de grands portraits surgissent; de hautes leçons émanent; c'est l'ivresse du philosophe et du poète. A travers cette étourderie apparente de style et de plan, vous découvrez l'homme qui pense quand il rêve; ne le croyez pas frivole. Voici une monarchie qui croule et un trône qui entraîne tous les trônes d'Europe! Voici Mirabeau! c'est l'énergie de la révolution. Voici Barnave! c'est sa généreuse imprévoyance. Voici la reine! c'est la monarchie elle-même, avec sa grâce et sa parure, hélas! et avec son malheur!

Ainsi une œuvre qui n'est ni roman ni histoire peut être un beau livre. Lisez celui-ci pour votre plaisir d'abord, puis relisez-le pour en chercher le sens. Sous ce rêve fantastique vous verrez quels tristes enseignemens une imagination créatrice a déposés; quelle sève de forte pensée circule dans ces rameaux et dans ces fleurs dont le luxe vous éblouit.

---

# HISTOIRE

## DE LA LOTERIE EN FRANCE.

ARTICLE PREMIER (1).

L'origine de la loterie remonte à l'antiquité romaine. Delamare, dans son *Traité de la Police*, nous apprend que l'étymologie de cette appellation est un mot gaulois, *lot*, qui dans les anciens glossaires signifie tantôt une pièce de monnaie, tantôt une fraction du poids. Suétone, au chapitre second de la *Vie de Néron* et au quatrième de la *Vie de Domitien*, parle des loteries imaginées par ces princes pour récompenser d'une manière tout à la fois magnifique et peu dispendieuse les services qui leur avaient été rendus par les soldats. Elles portaient le nom de *congiaria*, et c'est à l'occasion de ces fêtes de nouvelle invention que furent frappées les médailles dites *congiaires*, dont un grand nombre existe encore dans les médaillers publics et dans ceux de nos riches amateurs. Bientôt le peuple désira participer à ces distributions piquantes d'intérêt et de curiosité, où le plaisir de celui que favorisait le sort s'augmentait du dépit de ceux qui avaient été trompés dans leurs espérances.

(1) *Ce premier article résume l'histoire de la loterie depuis son origine jusqu'à sa suppression en 93. Elle sera continuée depuis son rétablissement par le directoire jusqu'à nos jours, dans un article prochain auquel sera joint un tableau synoptique représentant les sommes jouées, les lots gagnés, les produits pour le trésor, etc.*

Les loteries firent donc partie des jeux que l'empereur Othon donna au peuple romain ; et comme il fallait que le sénat obtînt des priviléges, même dans les jeux de hasard, cinquante billets privilégiés furent accordés à chaque rang des sénateurs et des chevaliers qui étaient assis à l'amphithéâtre. Ces loteries s'étaient faites d'abord au moyen de billets jetés dans la foule aux plus habiles à les saisir; on imagina ensuite des distributions de numéros pris au hasard, et dont quelques-uns seulement devaient gagner les lots désignés sur une liste publique. Pétrone, qui appelle les loteries *pittacia*, et *apophoreta* les billets dont on s'y servait, nous dit qu'Héliogabale, dans les fêtes que l'on célébrait pour l'éternité de l'empire, se plaisait à tromper et surprendre l'espérance de ceux que l'on y invitait, en faisant des lots sans proportion entre eux : les uns assignaient aux gagnans une mouche ou un grain de sable, les autres vingt esclaves ou mille écus d'or.

Le voile qui couvre une partie des événemens du moyen âge ne permet pas de savoir ce que devint pendant ce temps l'usage de la loterie ; mais à l'époque où les Français entrèrent en Italie pour conquérir le Milanais, sous la conduite de François I[er] et de Bayard, ils y trouvèrent cette coutume établie et la rapportèrent comme une découverte tout-à-fait en harmonie avec les mœurs aventureuses de cette époque. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, nous dit que la loterie était connue dans le seizième siècle, sous le nom de *blanque*, du mot italien *bianca* (blanche), parce que dans les premières loteries les billets gagnans étaient noirs, et les autres, en bien plus grand nombre, étaient blancs; d'où l'on avait appelé ce jeu *givoco di carta bianca*, jeu de la carte blanche. Les officiers de nos armées avaient retenu seulement le dernier mot, qu'ils avaient francisé. Bientôt la Suisse, les Pays-Bas, la Hollande, établirent des loteries, où l'or de nos jeunes seigneurs alla s'engloutir, et l'on disait proverbialement *faire le voyage de Louvain*, pour dire jouer à la loterie. La magnificence

chevaleresque de François Ier lui défendait de chercher un profit dans cet engouement nouveau, et il ne voyait qu'un moyen de plus de se divertir; néanmoins, les choses en vinrent à un tel point, l'argent de la France s'écoula dans les trésors de ses ennemis avec une telle promptitude, qu'on ne trouva d'autre remède à ce mal que d'imiter l'exemple des peuples voisins. Les financiers de l'époque firent comprendre au prince qu'il pouvait ainsi créer un impôt d'une perception facile, et qui lui serait d'une grande utilité dans les pressans besoins où le réduisaient les longues guerres qu'il avait à soutenir. Telle fut donc en France l'origine de la loterie. Elle n'y fut pas établie sur des bases fixes et régulières, mais seulement concédée pour un certain temps à quelques particuliers qui en avaient le monopole; et au mois de mai 1539, François Ier signa à Château-Regnard un édit qui accordait au nommé Jean Laurent la permission d'établir à Paris autant de loteries qu'il jugerait à propos, en payant à sa majesté la somme de 2,000 livres tournois. Le tirage devait se faire en présence de l'archevêque et du premier président, comme représentans de la morale et de la justice publique.

Il est inutile de dire que la théologie fut consultée dans cette affaire. Tel était l'esprit du siècle qu'aucune question importante ne pouvait se présenter sans que les docteurs fussent appelés. Dans un ouvrage qui parut en 1565, sous le titre de *Dies caniculares*, l'évêque Simon Majolus soutint que la loterie était chose permise, et qu'elle ne devenait mauvaise que par le mauvais usage, ainsi que toutes les choses faites pour les plaisirs de l'homme. Nous trouvons dans le *Dictionnaire des Cas de conscience*, de Pontas, une longue discussion sur la loterie, où le témoignage des saintes Écritures est invoqué, avec celui de saint Thomas, de saint Augustin, où l'élection de saint Mathias par le collége des apôtres est comparée à une loterie. Après avoir appelé à son aide toute la science des pères de l'église, après avoir énuméré avec assez de bonne foi tous les inconvé-

niens de la loterie, Pontas conclut à son adoption. « Pourvu, dit-il, qu'il ne s'y commette aucune supercherie, nous croyons qu'on ne doit pas les condamner comme illicites, et nous suivons en cela le sentiment du célèbre Jean Briaert, docteur et chancelier de l'université de Louvain, dont les ouvrages furent imprimés à Paris en 1527. Delrio et Sylvius enseignent la même chose; ils estiment que les loteries sont permises sous deux conditions: 1° qu'il ne s'y commette aucune injustice ni aucune tromperie de la part de ceux qui les font ou de ceux qui y sont employés; 2° que chacun ne s'ingère pas de son autorité privée de les faire, mais que ce ne soit que par l'autorité supérieure légitime. » Un journaliste ministériel, consulté aujourd'hui sur cette question, ne donnerait pas une réponse plus favorable à la loterie royale de France. Il est vrai qu'on s'étonnera beaucoup moins du peu d'obstacles que les théologiens opposent à l'établissement de la loterie, lorsqu'on verra le pape lui-même, non-seulement approuver cette spéculation, mais encore y prendre une part active et l'autoriser de son exemple: le 11 mars 1709, Clément XI, pour subvenir aux frais d'établissement de l'hôpital Saint-Jérôme, fonda une loterie de 100,000 écus.

A Marseille, à Reims et à Lyon, les maires et les échevins étaient choisis parmi les magistrats qui avaient administré la loterie, et auxquels la gestion en avait été confiée sur leur réputation d'honneur et de probité. Cette coutume était aussi suivie dans la ville de Gênes et une partie du royaume de Naples. Aujourd'hui même, en France, les fonctions d'administrateur de la loterie royale sont environnées de l'estime et du respect publics, à cause de la confiance générale que l'on doit avoir dans la personne chargée de ces fonctions.

Les troubles de la ligue et de la fronde n'ont pas permis aux historiens de rechercher quel était à cette époque le genre des plaisirs et des spéculations auxquels la nation française se livrait. De plus graves questions les préoccu-

paient. Cependant sur la fin du règne de Louis XIII, nous voyons les parlemens opposer d'inutiles obstacles au goût, de jour en jour plus vif, qui emportait toute la société vers le temple du hasard; et, de l'année 1598 à l'année 1660, cinq arrêts sont rendus contre la loterie. Cependant elle était devenue à cette époque non plus seulement un jeu, mais je dirai presque le système financier des gouvernemens de l'Europe et des entreprises publiques. Pour payer les frais de la guerre qu'elle soutint contre les Turcs, Venise n'eut d'autres fonds que ceux qui lui furent fournis par la loterie. Le parlement d'Angleterre employa aussi cette ressource pour payer ses troupes, après l'expulsion de Jacques II. L'électeur de Cologne, et la plupart des petits princes du cercle germanique, ne perçurent pas d'autre tribut pendant tout le temps qui s'écoula entre la mort de Louis XIV et la première confédération allemande contre la révolution de France. Dans un siècle égoïste et avide comme le nôtre, où l'on ne sait faire de sacrifices pécuniaires que pour en retirer de larges profits, nul doute que la loterie, employée comme système de finances, et posée sur des bases plus larges et plus populaires, ne donnât des résultats immenses.

Louis XIV qui, à l'exemple de François Ier, n'avait pas jugé à propos de s'approprier le bénéfice du jeu des loteries, et qui se contentait de l'employer dans ses plaisirs, dans les fêtes qu'il donnait à Mlle de Lavallière, Louis XIV dérogea un instant à l'orgueil de son système financier, et se laissa séduire par les propositions que lui fit un italien nommé Tonti. Cet homme, ayant entendu dire que le roi avait projété de construire un pont de pierre qui joignît les galeries du Louvre au faubourg Saint-Germain, vint trouver sa majesté, et lui proposa d'exécuter ce projet sans qu'il en coûtât un seul denier au trésor. Le moyen qu'il avait imaginé était une loterie composée de 50,000 billets, au prix de 48 livres tournois chacun. Le roi accorda, pour l'établissement de cette entreprise, des lettres-patentes qui

furent vérifiées au parlement le 30 décembre 1656, et enregistrées au Châtelet l'année suivante. On ignore pourquoi le jésuite confesseur du roi mit obstacle à l'exécution de ce projet, car plusieurs docteurs de la société avaient écrit en faveur de la loterie. Quoi qu'il en soit, après de longues hésitations, Louis XIV retira momentanément la promesse qu'il avait faite, et le lieutenant de police Lareynie publia une ordonnance qui défendait d'établir aucune loterie sous quelque prétexte que ce fût, *ces choses étant contraires aux intentions du roi*. Le projet ne fut repris qu'après la campagne du Rhin, alors sans doute le trésor du roi était épuisé par les longues guerres autant que par les longues fêtes : la loterie fut tirée publiquement en présence du prévôt des marchands, du lieutenant civil et d'une députation des marguilliers de chaque paroisse : ce fut une grande joie dans Paris. Ceux qui avaient gagné les bons lots furent reconduits chez eux en triomphe ; on leur donna des sérénades pendant trois jours, et leurs maisons furent pavoisées de rubans et de fleurs. Après la loterie, dont les fonds servirent à la construction du Pont Royal, on en fit une autre, dont l'annonce fut affichée dans toutes les rues de Paris, et pour laquelle le sieur Boulanger avait obtenu des lettres-patentes du roi. Cette affiche était conçue dans les termes suivans : *Blanque royale, ou nouveau commerce d'argent par le sort, qui n'a pas encore été vue ni pratiquée en France, et par laquelle on peut devenir riche pour un louis d'or et en un seul jour*. Les bénéfices devaient être partagés entre le banquier et les pauvres de l'hôpital général. Le roi, la reine et la reine-mère, se firent apporter les registres au Louvre, et y prirent chacun cent numéros. Dans une lettre adressée à l'académicien Racan par Henri Sauval, avocat au parlement de Paris, nous trouvons sur cette loterie à un louis des détails assez curieux pour que je ne craigne pas de les rapporter textuellement.

« On tient la blanque royale en la rue Bertin-Poirée. On l'ouvrit le huitième de juillet, et de si belles espérances flattèrent tant de monde, qu'on y porta neuf mille deux cent louis. Mais bien que le maître eût promis de la faire tirer sans faute le quatrième décembre, néanmoins il la remit d'abord au 9, puis au 13, ensuite au 19, de là au 29, enfin au huitième janvier; et ce jour-là, dans la salle du grand logis de la rue Saint-Martin, où pend pour enseigne Notre-Dame de paix, on la tira en présence de M. le lieutenant civil, de M. le procureur du roi, de leur greffier, de quelques notables bourgeois et de tous ceux qui entrèrent de bon matin. Auparavant on avait appris par des affiches que tantôt le roi, tantôt M. de Guise avaient été cause de ces remises. Quoique cela fût peut-être vrai, on ne laissa pas que de s'en railler et de comparer ce procédé à celui des comédiens qui annoncent plusieurs fois une pièce de théâtre avant que de la jouer, et ennuient leurs spectateurs par leurs défaites et par les raisons imaginaires sur quoi ils les fondent ordinairement...... Je vous ai dit que le roi, les reines et M. de Guise en voulurent être. Vous vous doutez bien que leur exemple y attira force gens de cour et de fortune, et vous devez bien vous imaginer que l'*espérance, qui est le seul bien de ceux qui n'en ont pas*, flatta si fort quantité d'artisans, de servantes et de laquais, que ces pauvres gens y portèrent en foule un louis qu'ils avaient eu beaucoup de peine à gagner, et choisirent pour cela quelqu'un de ces jours heureux révélés par l'ange au bon Joseph le juste. Les avares y vinrent en cachette, les joueurs par troupes, les dames par compagnie, et y engagèrent leurs amis et leurs familiers. Mais peu s'y firent enregistrer sous leur nom. Ceux qui sont du samedi de Sapho (M^lle^ de Scudéri) prirent les noms qu'elle impose aux héros de *Cyrus* et de *Clélie*, et parce qu'il est certain qu'elle en fut et qu'il arriva l'un des plus petits lots à M^me^ *Célinte*, qui est le titre d'une nouvelle qu'elle faisait alors imprimer, on croit qu'elle y prit ce nom-là et que par ce hasard, comme par un au-

gure, la fortune lui présagea que son livre aurait quelque petit succès; mais j'ai ouï dire qu'il en avait eu davantage à la blanque royale, et avant d'être imprimé que depuis. Les bizarres s'y mirent sous des noms capricieux, les dissolus sous des noms de débauche, les enjoués sous des noms de farceurs et de laquais, et, comme si le sort se plaisait à ces sortes de caprices, il distribua les deux gros lots à M. Parisot, maître des comptes, sous le nom de Petit-Jean, et à M. Gilbert, conseiller au parlement, sous celui du marquis de Mascarille, que Molière, comédien renommé par son bel esprit, a rendu si célèbre dans la farce des *Précieuses ridicules*. Ne vous attendez point que je vous fasse un dénombrement des gens de lettres qui ont mis de l'argent à ce commerce; car la qualité d'homme de lettres commence à devenir aussi publique que celle d'illustre, elle est même présentement si fort avilie, que, comme celle de clerc a passé des conseillers clercs de la cour de parlement et des écoliers de l'université aux clercs de procureurs du Palais et du Châtelet, je ne doute pas que le titre d'homme de lettres, qui ne doit appartenir qu'aux gens de savoir et de mérite, ne descende dans peu de temps jusqu'aux secrétaires du charnier Saint-Innocent. »

La plupart des loteries qui furent faites sous Louis XIV avaient pour but la fondation de l'hôpital général de *la Pitié;* et comme les provinces s'empressèrent à l'envi de suivre l'exemple de Paris, les villes de Lyon, Reims, Tours, Rouen, Beauvais, Angers, Orléans et Marseille, fondèrent des hôpitaux, des maisons de retraite pour les pauvres, sans avoir recours à d'autres contributions. En effet, l'on conçoit sans peine que de tous les impôts, le plus facile à percevoir est celui auquel les peuples sont appelés par le double attrait du plaisir et du sentiment d'une bonne action. Les plus belles églises de Paris ont été élevées par le produit des loteries : Saint-Louis, Saint-Roch et Saint-Nicolas sont de ce nombre; l'Hôtel-Dieu de Paris fut secouru en 1709 par le même moyen.

Mais il advint que les malheurs de l'état, le poids des années, et sans doute la compagnie de sa vieille maîtresse, en attristant l'ame du brillant Louis XIV, le jetèrent dans un marasme de cagotisme et de scrupule dont la cour et la France entière éprouvèrent le malheureux effet; un édit du roi, daté de 1700, et contre-signé du lieutenant de police d'Argenson, défendit de nouveau les loteries, sous les peines les plus sévères. Elles furent prohibées dans tout le royaume; et comme l'édit de Nantes et ses dragonnades vinrent à la même époque, les protestans réfugiés en Hollande y portèrent avec eux le goût des Français pour le système des loteries. De cette terre de refuge ils publièrent des listes et des prospectus qui appelaient à leur aide leurs anciens compatriotes, et au moyen de collectes nombreuses, ils fondèrent des établissemens de charité, où ceux de leurs coréligionnaires que l'ambition cruelle de M^me de Maintenon avait privés de leurs biens trouvèrent un asile assuré. Depuis la mort de Louis XIV jusqu'à l'année 1776, cet état de choses subsista : comme il n'y avait plus de loteries en France, l'habileté des Hollandais sut tromper la surveillance des douaniers pour remplacer par les tirages de Bruxelles, de Louvain et de Maëstricht, ceux que l'on avait supprimés à Paris. De cette façon, des capitaux considérables passaient la frontière; l'appât d'un plaisir défendu ajoutant encore à l'ardeur des désirs, et les spéculations des joueurs grandissant de jour en jour, Louis XV se crut dans la nécessité d'assembler un conseil à ce sujet. Le rapporteur du conseil déclara *que ne pouvant arrêter ce versement de l'argent du royaume dans des loteries étrangères, duquel il résulte un préjudice considérable pour l'état, il n'y avait d'autre remède qu'une loterie.* Cette institution fut donc rétablie en France, et le développement qu'elle y prit en peu d'années ayant été appliqué à des établissemens de luxe et d'utilité, la capitale se couvrit tout à coup de ces édifices majestueux qui sont aujourd'hui l'objet de notre admiration; car c'est à la loterie que le génie de Soufflot a dû la faculté d'élever

dans le ciel cette coupole du Panthéon, qui, audacieusement jetée sur quatre légères colonnes, semblait à peine tenir à la terre, et que l'ignorance d'un architecte de nos jours a si lourdement gâtée; c'est encore à la loterie que nous devons cette belle caserne qui, à son origine, était une maison de bienfaisance ouverte aux enfans des officiers sans fortune, l'Ecole-Militaire et la vaste plaine du Champ-de-Mars où la fédération a élevé ses amphithéâtres. Un homme dont le nom seul résume toutes les vertus, le vénérable abbé Languet, curé de Saint-Sulpice, ne craignit pas d'avoir recours à une loterie pour faire élever la magnifique église de ce nom; on y avait déjà dépensé 960,000 livres, et elle était loin d'être terminée, bien qu'on y travaillât depuis trente-cinq ans. Tantôt un architecte détruisait l'ouvrage de son prédécesseur, tantôt les fonds se trouvaient épuisés, tantôt la fabrique désapprouvait les travaux exécutés. Aidé du talent de Servandoni, l'abbé Languet se chargea de la terminer promptement, sans employer d'autre moyen que la bonne volonté de chacun. J'ignore pourquoi, dans le zèle que le curé de Saint-Sulpice déploya en cette circonstance, M. Dulaure n'a vu qu'une occasion de l'injurier; il me semble que l'on doit pardonner, même à un prêtre, d'avoir élevé une église, surtout quand cette église est l'un des plus beaux monumens de Paris.

Je ne terminerai pas l'histoire de cette époque sans rapporter une anecdote qui fait bien connaître à quel point la plaisanterie est en France une arme redoutée. Lorsqu'il voulut fonder l'abbaye de la Trappe, l'abbé de Rancé songea à se procurer des fonds par le moyen d'une loterie, et après beaucoup de démarches, de sollicitations, il obtint du roi des lettres-patentes à cet effet. Encore tout joyeux de la réussite de sa demande, il court chez l'archevêque de Paris, et lui fait part de la faveur que la cour vient de lui accorder. « Comment, mon cher abbé, lui dit l'archevêque, vous espérez trouver en France deux personnes qui veuillent prendre des billets à la loterie de l'*atrappe?* » Effrayé de ce

jeu de mots, M. Rancé n'osa faire usage des lettres-patentes et recourut à d'autres voies pour la fondation de son couvent.

Les divers édifices dons nous avons parlé n'étaient pas encore terminés lorsque Louis XVI monta sur le trône. Louis XVI était le plus honnête homme de son royaume, mais il n'avait dans l'esprit aucune portée politique : il manquait surtout de cet instinct qui juge les hommes, faculté heureuse que Louis XIV et Napoléon possédaient à un si haut degré. La secte des économistes, avec son emphatique cafarderie, s'empara de la candeur du monarque, séduit par les mots de morale, d'humanité, de bienfaisance dont les *amis des hommes* saupoudraient leurs écrits. Un orateur de la convention a dit que les Anglais avaient fait moins de mal à la France que cette coterie d'hommes prétentieux et incapables. On sait dans quel état de délabrement les économistes ont remis à leurs successeurs les finances confiées à leurs soins. Rendu sur leur conseil, un édit du 30 juin 1776 supprima toutes ces loteries, n'exceptant de cette proscription que la loterie royale, à laquelle on joignit celle des Enfans-Trouvés et de la Pitié. Ce n'était pas qu'on eût senti combien il eût été peu logique de supprimer, au nom de l'humanité et de la philautropie, des hôpitaux que dans la pénurie du trésor on ne pouvait soutenir par d'autres moyens : c'était tout naïvement au moyen hypocrite de confisquer au profit des finances les revenus de ces deux loteries particulières. Elles furent donc conservées pendant treize années encore ; mais confondues avec les priviléges et les institutions anti-libérales d'une monarchie usée, elles tombèrent devant la grande régénération de 89.

A cette époque, chacun se faisait un mérite d'offrir quelqu'institution du vieux système en holocauste à cette liberté naissante dont la France était enivrée. L'évêque d'Autun (M. de Talleyrand) crut trouver dans l'attaque de la loterie un sujet favorable au rôle d'opposition que chacun ambitionnait alors, et il publia une brochure sur ce texte. Dans cet ouvrage, il compare la loterie royale aux yeux de la *belle*

et de *biribi* qu'il regarde comme moins immoraux, moins avilissans; et, après avoir établi une proportion mathématique entre ces différens jeux, il assure que le biribi, défendu par la police et flétri par l'opinion, est *vingt-sept fois moins injuste que la loterie.* « C'est bien vainement, dit-il, qu'on a voulu trouver quelqu'excuse à ce jeu dans la destination d'une partie de ses profits à des institutions de prêts et d'utilité publique. Depuis quand l'usage d'un bien en a-t-il donc purifié la source? *Sophisme injurieux qui semble accuser d'avarice et d'insensibilité tout un peuple généreux et sensible!* » Tel était le patelinage de l'époque; on le trouve non-seulement dans la bouche d'hommes spirituels et rusés comme l'évêque d'Autun, mais dans celle des plus francs sans-culottes.

En novembre 93, Chaumette, procureur général de la commune de Paris, monta à la tribune de la convention et proposa l'abolition de la loterie. *Fléau inventé par le despotisme*, dit-il, *pour faire taire le peuple sur sa misère.* La loterie nationale fut abolie, et à la mort de Chaumette on trouva dans ses papiers les plans secrets d'une vaste loterie organisée à son profit, et par laquelle il espérait remplacer l'institution publique et nationale.

Pendant quatre années que dura cette suppression, croit-on que le goût du peuple ait été frustré du plaisir de jouer? Au contraire. A Paris deux mille bureaux clandestins furent ouverts où le pauvre alla confier ses espérances aux mains d'un escroc ou d'une sybille affamée. Ces repaires étaient fermés de plusieurs grilles, de manière à ce qu'on eût le temps de faire disparaître toutes les traces du délit, tandis que les agens de l'autorité forçaient la première enceinte. Il y avait, rue Saint-Antoine, à l'hôtel de Beauvais, une loterie qui se tirait tous les deux jours; elle était connue de la France entière, et l'autorité ne put jamais la saisir. Les riches jouaient sur les loteries de Gênes, de Neufchâtel, de Liége, de Dusseldorf et de Bruxelles. Un seul commissionnaire de ces loteries, M. Thierry, entretenait sur la route

de Cologne un relais de dix-sept chevaux anglais. La république constata que chaque année soixante-quinze à quatre-vingts millions sortaient ainsi de la France sans aucun profit pour la morale, au nom de laquelle la suppression avait été demandée.

REGNIER DESTOURBET.

# L'ABBÉ PRÉVOST.

On a comparé souvent l'impression mélancolique que produisent sur nous les bibliothèques, où sont entassés les travaux de tant de générations défuntes, à l'effet d'un cimetière peuplé de tombes. Cela ne nous a jamais semblé plus vrai que lorsqu'on y entre, non avec une curiosité vague ou un labeur trop empressé, mais guidé par une intention particulière d'honorer quelque nom choisi, et par un acte de piété studieuse à accomplir envers une mémoire. Si pourtant l'objet de notre étude, ce jour-là, et en quelque sorte de notre dévotion, est un de ces morts fameux et si rares dont la parole remplit les temps, l'effet ne saurait être ce que nous disons ; l'autel alors nous apparaît trop lumineux ; il s'en échappe incessamment un puissant éclat qui chasse bien loin la langueur des regrets et ne rappelle que des idées de durée et de vie. La médiocrité, non plus, n'est guère propre à faire naître en nous un sentiment d'espèce si délicate ; l'impression qu'elle cause n'a rien que de stérile et ressemble à de la fatigue ou à de la pitié. Mais ce qui nous donne à songer plus particulièrement, et ce qui suggère à notre esprit mille pensées d'une morale pénétrante, c'est quand il s'agit d'un de ces hommes en partie célèbres et en partie oubliés, dans la mémoire desquels, pour ainsi dire, la lumière et l'ombre se joignent ; dont quelque production toujours debout reçoit encore un vif rayon qui semble mieux éclairer la poussière et l'obscurité de tout le reste ; c'est quand nous touchons à l'une de ces renommées recommandables et jadis brillantes, comme il s'en est vu beaucoup sur la terre, belles aujourd'hui, dans leur silence, de la beauté d'un

cloître qui tombe, et à demi couchées, désertes et en ruine. Or, à part un très-petit nombre de noms grandioses et fortunés qui, par l'à-propos de leur venue, l'étoile constante de leurs destins, et aussi l'immensité des choses humaines et divines qu'ils ont les premiers reproduites glorieusement, conservent ce privilége éternel de ne pas vieillir, ce sort un peu sombre, mais fatal, est commun à tout ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie. Les admirations contemporaines les plus unanimes et les mieux méritées ne peuvent rien contre; la résignation la plus humble, comme la plus opiniâtre résistance, ne hâte ni ne retarde ce moment inévitable, où le grand poète, le grand écrivain, entre dans la postérité, c'est-à-dire où les générations, dont il fut le charme et l'ame, cédant la scène à d'autres, lui-même il passe de la bouche ardente et confuse des hommes à l'indifférence, non pas ingrate, mais respectueuse, qui, le plus souvent, est la dernière consécration des monumens accomplis. Sans doute quelques pèlerins du génie, comme Byron les appelle, viennent encore et jusqu'à la fin se succéderont à l'entour; mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux. Une bien forte part de la gloire de Walter Scott et de Chateaubriand plonge déjà dans l'ombre. Ce sentiment qui, ainsi que nous le disons, n'est pas sans tristesse, soit qu'on l'éprouve pour soi-même, soit qu'on l'applique à d'autres, nous devons tâcher du moins qu'il nous laisse sans amertume. Il n'a rien, à le bien prendre, qui soit capable d'irriter ou de décourager; c'est un des mille côtés de la loi universelle. Ne nous y appesantissons jamais que pour combattre en nous l'amour du bruit, l'exagération de notre importance, l'enivrement de nos œuvres. Prémunis par-là contre bien des agitations insensées, sachons nous tenir à un calme grave, à une habitude réfléchie et naturelle, qui nous fasse tout goûter selon la mesure; nous permette une justice clairvoyante, dégagée des préoccupations superbes, et, en sauvant nos productions sincères des changeantes saillies du jour et des jargons bi-

garrés qui passent, nous établisse dans la situation intime la meilleure pour y épancher le plus de ces vérités réelles, de ces beautés simples, de ces sentimens humains bien ménagés, dont, sous des formes plus ou moins neuves et durables, les âges futurs verront se confirmer à chaque épreuve l'éternelle jeunesse.

Cette réflexion nous a été inspirée au sujet de l'abbé Prévost, et nous croyons que c'est une de celles qui de nos jours lui viendraient le plus naturellement à lui-même, s'il pouvait se contempler dans le passé. Non pas que, durant le cours de sa longue et laborieuse carrière, il ait jamais positivement obtenu ce quelque chose qui, à un moment déterminé, éclate de la plénitude d'un disque éblouissant, et qu'on appelle la gloire; plutôt que la gloire, il eut de la célébrité diffuse et posséda les honneurs du talent, sans monter jusqu'au génie. Ce fut pourtant, si l'on parle un instant avec lui la langue vaguement complaisante de Louis XIV, ce fut, à tout prendre, un heureux et facile génie, d'un savoir étendu et lucide, d'une vaste mémoire, inépuisable en œuvres, également propre aux histoires sérieuses et aux amusantes, renommé pour les grâces du style et la vivacité des peintures, et dont les productions, à peine écloses, faisaient, disait-on alors, *les délices des cœurs sensibles et des belles imaginations*. Ses romans, en effet, avaient un cours prodigieux; on les contrefaisaient de toutes parts; quelquefois on les continuaient sous son nom, ce qui est arrivé pour le *Cléveland;* les libraires demandaient *du l'abbé Prévost*, comme précédemment du Saint-Évremond; lui-même il ne les laissait guère en souffrance, et ses œuvres, y compris *le Pour et Contre* et *l'Histoire générale des Voyages*, vont beaucoup au-delà de cent volumes. De tous ces estimables travaux, parmi lesquels on compte une bonne part de créations, que reste-t-il dont on se souvienne et qu'on relise? Si dans notre jeunesse nous nous sommes trouvés à portée de quelque ancienne bibliothèque de famille, nous avons pu lire *Cléveland*, *le Doyen de Killerine*,

les *Mémoires d'un Homme de qualité*, que nous recommandaient nos oncles ou nos pères ; mais à part une occasion de ce genre, on les estime sur parole, on ne les lit pas. Que si par hasard on les ouvre, on ne va presque jamais jusqu'à la fin, pas plus que pour l'*Astrée* ou pour *Clélie;* la manière en est déjà trop loin de notre goût, et rebute par son développement, au lieu de prendre; il n'y a que *Manon Lescaut* qui réussisse toujours dans son accorte négligence, et dont la fraîcheur sans fard soit immortelle. Ce petit chef-d'œuvre échappé en un jour de bonheur à l'abbé Prévost, et sans plus de peine assurément que les innombrables épisodes, à demi-réels, à demi-inventés, dont il a semé ses écrits, soutient à jamais son nom au-dessus du flux des années, et le classe de pair, en lieu sûr, à côté de l'élite des écrivains et des inventeurs. Heureux ceux qui, comme lui, ont eu un jour, une semaine, un mois dans leur vie, où à la fois leur cœur s'est trouvé plus abondant, leur timbre plus pur, leur regard doué de plus de transparence et de clarté, leur génie plus familier et plus présent; où un fruit rapide leur est né et a mûri sous cette harmonieuse conjonction de tous les astres intérieurs ; où, en un mot, par une œuvre de dimension quelconque, mais complète, ils se sont élevés d'un jet à l'idéal d'eux-mêmes! Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*, Benjamin Constant par son *Adolphe*, ont eu cette bonne fortune qu'on mérite toujours si on l'obtient, de s'offrir, sous une enveloppe de résumé admirable, au regard sommaire de l'avenir. On commence à croire que, sans cette tour solitaire de René qui s'en détache et monte dans la nue, l'édifice entier de Châteaubriand se discernerait confusément à distance. L'abbé Prévost, sous ce rapport, n'a rien à envier à tous ces hommes. Avec infiniment moins d'ambition qu'aucun, il a son point sur lequel il est autant hors de ligne ; Manon Lescaut subsiste à jamais, et, en dépit des révolutions du goût et des modes sans nombre qui en éclipsent le vrai règne, elle peut garder au fond sur son propre sort cette indifférence folâtre et languissante

qu'on lui connaît. Quelques-uns, tout bas, la trouvent un peu faible peut-être et par trop simple de métaphysique et de nuances ; mais quand l'assaisonnement moderne se sera évaporé, quand l'enluminure fatigante aura pâli, cette fille incompréhensible se retrouvera la même, plus fraîche seulement par le contraste. L'écrivain qui nous l'a peinte restera apprécié dans le calme, comme étant arrivé à la profondeur la plus inouie de la passion par le simple naturel d'un récit, et pour avoir fait de sa plume, en cette circonstance, un emploi cher à certains cœurs dans tous les temps. Il est donc de ceux que l'oubli ne submergera pas, ou qu'il n'atteindra du moins que quand le goût des choses saines étant épuisé, il n'y aura plus de regret à mourir.

Mais si la postérité s'en tient, dans l'essor de son coup d'œil, à cette brève compréhension d'un homme, à ce relevé rapide d'une œuvre, il y a, jusque dans son sein, des curiosités plus scrupuleuses et plus patientes qui éprouvent le besoin d'insister davantage, de revenir à la connaissance des portions disparues, et de retrouver épars dans l'ensemble, plus mélangés sans doute, mais aussi plus étalés, la plupart des mérites dont la pièce principale se compose. On veut suivre dans la continuité de son tissu, on veut toucher de la main, en quelque sorte, l'étoffe et la qualité de ce génie dont on a déjà vu le plus brillant échantillon, mais un échantillon, après tout, qui tient étroitement au reste, et n'en est d'ordinaire qu'un accident mieux venu. C'est ce que nous tâchons de faire aujourd'hui pour l'abbé Prévost. Un attrait tout particulier, dès qu'on l'a entrevu, invite à s'informer de lui et à désirer de l'approfondir. Sa physionomie ouverte et bonne, la politesse décente de son langage, laissent transpirer á son insu une sensibilité intérieure profondément tendre, et sous la généralité de sa morale et la multiplicité de ses récits, il est aisé de saisir les traces personnelles d'une expérience bien douloureuse. Sa vie, en effet, fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres. Il naquit sur la fin du

dix-septième siècle, en avril 1697, à Hesdin dans l'Artois, d'une honnête famille et même noble; son père était procureur du roi au bailliage. Le jeune Prévost fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, et plus tard alla doubler sa rhétorique au collège d'Harcourt, à Paris. On le soigna fort à cause des rares talens qu'il produisit de bonne heure, et les jésuites l'avaient déjà entraîné au noviciat, lorsqu'un jour (il avait 16 ans), les idées de monde l'ayant assailli, il quitta tout pour s'engager en qualité de simple volontaire. La dernière guerre de Louis XIV tirait à sa fin; les emplois à l'armée étaient devenus très-rares; mais il avait l'espérance commune à une infinité de jeunes gens d'être avancé aux premières occasions; et, comme lui-même il l'a dit par la suite en réponse à ceux qui calomniaient cette partie de sa vie, « il n'était pas si disgracié du côté de la naissance et de la fortune qu'il ne pût espérer de faire heureusement son chemin. » Las pourtant d'attendre, et la guerre d'ailleurs finissant, il retourna à la Flèche chez les pères jésuites qui le reçurent avec toutes sortes de caresses; il en fut séduit au point de s'engager presque définitivement dans l'ordre; il composa, en l'honneur de saint François Xavier, une ode qui ne s'est pas conservée. Mais une nouvelle inconstance le saisit, et sortant encore une fois de la retraite, il reprit le métier des armes *avec plus de distinction*, dit-il, et *d'agrément*, avec quelque grade, par conséquent, lieutenance ou autre. Les détails manquent sur cette époque critique de sa vie (1). On n'a qu'une phrase de

(1) *Le biographe de l'édition de 1810, qui est le même que celui de l'édition de 1783, a copié sur ce point le biographe qui a publié les* Pensées de l'abbé Prévost *en 1764, et qui, lui-même, s'en était tenu aux explications insérées dans le nombre 47 du* Pour et Contre. — *On a imprimé dans je ne sais quel livre d'ana que Prévost étant tombé amoureux d'une dame, à Hesdin probablement, son père, qui voyait cette intrigue de mauvais*

lui qui donne suffisamment à penser et qui révèle la teinte et la direction de ses sentimens durant les orages de sa première jeunesse. « Quelques années se passèrent, dit-il (à ce » métier des armes); vif et sensible au plaisir, j'avouerai » dans les termes de M. de Cambrai que la sagesse deman- » dait bien des précautions qui m'échappèrent. Je laisse à » juger quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt- » cinq ans, le cœur et les sentimens d'un homme qui a » composé le *Cléveland* à trente-cinq ou trente-six. La » malheureuse fin d'un engagement trop tendre me condui- » sit enfin au *tombeau;* c'est le nom que je donne à l'ordre » respectable où j'allai m'ensevelir, et où je demeurai quel- » que temps si bien mort que mes parens et mes amis » ignorèrent ce que j'étais devenu. » Cet ordre respectable dont il parle, et dans lequel il entra à l'âge de vingt-quatre ans environ, est celui des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur; il y resta cinq ou six ans dans les pratiques religieuses et dans l'assiduité de l'étude; nous le verrons plus tard en sortir. Ainsi cette ame passionnée, et par trop maniable aux impressions successives, ne pouvait se fixer à rien; elle était du nombre de ces natures déliées qu'on traverse et qu'on ébranle aisément sans les tenir; elle avait puisé dans l'honnêteté de son propre fonds et avait développé en elle, par l'excellente éducation qu'elle avait reçue, mille sentimens honnêtes, délicats et pieux, capables, ce semble, à volonté, de l'honorer parmi les hommes ou de la sanctifier dans la retraite; et elle ne savait se résoudre ni à l'un ni à l'autre de ces partis, elle en essayait continuelle-

*œil, alla un soir à la porte de la dame pour morigéner son fils au passage, et que celui-ci, dans la rapidité du mouvement qu'il fit pour s'échapper, heurta si violemment son père que le vieillard mourut des suites du coup. Si ce n'est pas là une calomnie atroce, c'est un conte, et Prévost a bien assez de catastrophes dans sa vie sans celle-là.*

ment tour à tour; la fragilité se perpétuait sous les remords; le monde, ses plaisirs, la variété de ses événemens, de ses peintures, la tendresse de ses liaisons, devenaient, au bout de quelques mois d'absence, des tentations irrésistibles pour ce cœur trop sevré, et, d'une autre part, aucun de ces biens ne parvenait à le remplir au moment de la jouissance. Le repentir alors et une sorte d'irritation croissante contre un ennemi toujours victorieux le rejetaient au premier choc dans des partis extrêmes dont l'austérité ne tardait pas à mollir; et après une lutte nouvelle, en un sens contraire au précédent, il retombait encore de la cellule dans les aventures. On a conservé de lui le fragment d'une lettre écrite à l'un de ses frères au commencement de son entrée chez les bénédictins : elle se rapporte au temps de son séjour à Saint-Ouen, vers 1721. Il y touche cet état moral de son ame en traits ingénus et suaves qui marquent assez qu'il n'est pas guéri : « Je connais la faiblesse de mon cœur, et » je sens de quelle importance il est pour son repos de ne » point m'appliquer à des sciences stériles qui le laisseraient » dans la sécheresse et dans la langueur : il faut, si je veux » être heureux dans la religion, que je conserve dans toute » sa force l'impression de grâce qui m'y a amené; il faut » que je veille sans cesse à éloigner tout ce qui pourrait » l'affaiblir. Je n'aperçois que trop tous les jours de quoi » je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue » la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre » complaisance certaines images qui ne se présentent que » trop souvent à mon esprit, et qui n'auraient encore que » trop de force pour me séduire, quoiqu'elles soient à demi » effacées. Qu'on a de peine, mon cher frère, à reprendre » un peu de vigueur quand on s'est fait une habitude de » sa faiblesse; et qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé long-temps de la douceur à se » laisser convaincre ! »

L'idéal de l'abbé Prévost, son rêve dès sa jeunesse, le

modèle de félicité vertueuse qu'il se proposait et qu'ajournèrent long-temps pour lui des erreurs trop vives, c'était un mélange d'étude et de monde, de religion et d'honnête plaisir, dont il s'est plu en beaucoup d'occasions à flatter le tableau. Une fois engagé dans des liens indissolubles, il tâcha que toute image trop émouvante et trop propice aux désirs fût soigneusement bannie de ce plan un peu chimérique où le devoir était la mesure de la volupté. On aime à s'étendre avec lui, en plus d'un endroit des *Mémoires d'un Homme de qualité* et de *Cléveland*, sur ces promenades méditatives, ces saintes lectures dans la solitude, au milieu des bois et des fontaines, une abbaye toujours dans le fond; sur ces conversations morales entre amis, qu'*Horace et Boileau ont marquées*, nous dit-il, *comme un des plus beaux traits dont ils composent la vie heureuse*. Son christianisme est doux et tempéré, on le voit; accommodant, mais pur; c'est un christianisme formel qui *ordonne à la fois la pratique de la morale et la croyance des mystères*, d'ailleurs nullement farouche, fondé sur la grâce et sur l'amour, fleuri d'atticisme, ayant passé par le noviciat des jésuites et s'en étant dégagé avec candeur, bien qu'avec un souvenir toujours reconnaissant. Gresset, dans plusieurs morceaux de ses épîtres, nous en donnerait quelque idée que Prévost certainement ne désavouerait pas :

*Blandus honos, hilarisque tamen cum pondere virtus.*

Boileau, plus sévère et aussi humain, Boileau, que je me reproche de n'avoir pas assez loué autrefois sous ce rapport non plus que sous quelques autres, a été inspiré de cet esprit de piété solide dans son épître à l'abbé Renaudot. L'admirable caractère de Tiberge, dans *Manon Lescaut*, en offre en action toutes les lumières et toutes les vertus réunies. Du milieu des bouleversemens de sa jeunesse et des nécessités matérielles qui en furent la suite, Prévost tendit d'un effort constant à cette sagesse pleine d'humilité, et il mérita d'en

cueillir les fruits dès l'âge mûr. Il conserva toute sa vie un tendre penchant pour ses premiers maîtres, et les impressions qu'il avait reçues d'eux ne le quittèrent jamais. Il est possible, à la rigueur, que la philosophie, alors commençante, l'ait séduit un moment dans l'intervalle de sa sortie de La Flèche à son entrée chez les bénédictins, et que le personnage de Cléveland représente quelques souvenirs personnels de cette époque. Mais au fond c'était une nature soumise, non raisonneuse, altérée des sources supérieures, encline à la spiritualité, largement crédule à l'invisible; une intelligence de la famille de Mallebranche en métaphysique; une de ces ames qui, ainsi qu'il l'a dit de sa Cécile, *se portent d'une ardeur étonnante de sentimens vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure*, et s'en croient empêchées par les *ténèbres des sens* et le poids de la chair. Il obéit à un élan de cette voix mystique en entrant chez les bénédictins : seulement il compta trop sur ses forces, ou peut-être, parce qu'il s'en défiait beaucoup, il se hâta de s'interdire solennellement toute récidive de défaillance. Le sacrifice une fois consommé, la conscience lucide lui revint : « Je reconnus, dit-il, que ce cœur si vif était encore brûlant » sous la cendre. La perte de ma liberté m'affligea jusqu'aux » larmes. Il était trop tard. Je cherchai ma consolation du- » rant cinq ou six ans dans les charmes de l'étude; mes li- » vres étaient mes amis fidèles, *mais ils étaient morts* » *comme moi!* »

L'étude, en effet, qui, suivant sa propre expression, a des douceurs, mais mélancoliques et toujours uniformes; ce genre d'étude surtout, héritage démembré des Mabillon, austère, interminable, monotone comme une pénitence, sans mélange d'invention et de grâces, pouvait suffire uniquement à la vie d'un dom Marten, non à celle de dom Prévost. Il y était propre toutefois, mais il l'était aussi à trop d'autres matières plus attrayantes. On l'occupa successi-

vement dans les diverses maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, où il eut une polémique à son avantage avec un jésuite appelé Le Brun ; à l'abbaye du Bec, où, tout en approfondissant la théologie, il fit connaissance d'un grand seigneur retiré de la cour qui lui donna peut-être la pensée de son premier roman; à Saint-Germer, où il professa les humanités; à Évreux et aux Blancs-Manteaux de Paris, où il prêcha avec une vogue merveilleuse ; enfin à Saint-Germain-des-Prés, espèce de capitale de l'ordre, où on l'appliqua en dernier lieu au *Gallia Christiana*, dont un volume presque entier, dit-on, est de lui. Il commença dès lors, selon toute apparence, à rédiger les *Mémoires d'un homme de qualité*, et, en même temps, par la multitude d'histoires intéressantes qu'il contait à ravir, il faisait le charme des veillées du cloître. Un léger mécontentement, qui n'était qu'un prétexte, mais en réalité ses idées, dont le cours le détournait plus que jamais ailleurs, l'engagèrent à solliciter de la cour de Rome sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre; ce fut pour Cluny qu'il s'arrêta. Il obtint sa demande ; le bref devait être fulminé par l'évêque d'Amiens à un jour marqué ; Prévost y comptait, et de grand matin il s'échappa du couvent en laissant pour les supérieurs des lettres où il exposait ses motifs. Par l'effet d'une intrigue qu'il avait ignorée jusqu'au dernier moment, le bref ne fut pas fulminé, et sa position de déserteur devint tellement fausse qu'il n'y vit d'autre issue qu'une fuite en Hollande. Le général de la congrégation tenta bien une démarche amicale pour lui rouvrir les portes, mais Prévost, déjà parti, n'en fut pas informé. Ce grand pas une fois fait, il dut en accepter toutes les conséquences. Riche de savoir, rompu à l'étude, propre aux langues, regorgeant, en quelque sorte, de souvenirs et d'aventures éprouvées ou recueillies qui s'étaient amassées en lui dans le silence, il saisit sa plume facile et courante pour ne la plus abandonner; et par ses romans, ses compilations, ses traductions, ses journaux, ses histoires, il

s'ouvrit rapidement une large place dans le monde littéraire. Sa fuite est de 1728 environ; il avait trente-et-un ans, et demeura ainsi hors de France au moins six années, tant en Hollande qu'en Angleterre. Dès les premiers temps de son exil, nous voyons paraître de lui les *Mémoires d'un Homme de qualité,* un volume traduit de l'*Histoire universelle* du président De Thou, une *Histoire métallique du royaume des Pays-Bas* également traduite. *Cléveland* vint ensuite, puis *Manon,* et *le Pour et Contre,* dont la publication commençée en 1733 ne finit qu'en 1740. Prévost était déjà rentré en France lorsqu'il publia le *Doyen de Killerine* en 1735. Comme ceci n'est pas un inventaire exact, ni même un jugement général des nombreux écrits de notre auteur, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui nous aideront à le peindre.

Les *Mémoires d'un homme de qualité* nous semblent, sans contredit, et *Manon* à part, *Manon* qui n'en est du reste qu'un charmant épisode par postscriptum, nous semblent le plus naturel, le plus franc, le mieux conservé des romans de l'abbé Prévost, celui où, ne s'étant pas encore blasé sur le romanesque et l'imaginaire, il se tient davantage à ce qu'il a senti en lui ou observé alentour. Tandis que, dans ses romans postérieurs, il se perd en des espaces de lieu considérables et se prend à des personnages d'outremer qu'il affuble de caractères hybrides et dont la vraisemblance, contestable dès lors, ne supporte pas un coup d'œil aujourd'hui, dans ces mémoires au contraire il nous retrace en perfection, et sans y songer, les manières et les sentimens de la bonne société vers la fin du règne de Louis XIV; le côté satirique que préfère Le Sage manque ici tout-à-fait; la grossièreté et la licence qui se faisaient jour à tout instant, sous ces beaux dehors, n'y ont aucune place. J'omets toujours *Manon* et son Paris du temps du *système,* son Paris de vice et de boue, où toutes les ordures sont entassées, quoique d'occasion seulement, remarquez-le bien, quoique jetées là sans dessein de les faire ressortir, et d'un

bout à l'autre éclairées d'un même reflet sentimental. Mais le monde habituel de Prévost, c'est le monde honnête et poli, vu d'un peu loin par un homme qui, après l'avoir certainement pratiqué, l'a regretté beaucoup du fond de la province et des cloîtres ; c'est le monde délicat, galant et plein d'honneur, tel que Louis XIV aurait voulu le fixer, comme Boileau et Racine nous en ont décoré l'idéal, qui est à portée de la cour, mais qui s'en abstient souvent ; où Montausier a passé, où la régence n'est point parvenue. Prévost tourne en plein ses récits au noble, au sérieux, au pathétique, et s'enchante aisément. Son roman, — oui, son roman, nonobstant la fille de joie et l'escroc que vous en connaissez, procède en ligne assez directe de l'*Astrée*, de la *Clélie* et de ceux de madame de La Fayette. De composition et d'art dans le cours de son premier ouvrage, non plus que dans les suivans, il n'y en a pas l'ombre ; le marquis raconte ce qui lui est arrivé, à lui, et ce que d'autres lui ont raconté d'eux-mêmes; tout cela se mêle et se continue à l'aventure; nulle proportion de plans; une lumière volontiers égale; un style délicieux, rapide, distribué au hasard, quoique qu'avec un instinct de goût inaperçu, enjambant, les routes, les intervalles, les préambules, tout ce que nous décririons aujourd'hui; voyageant par les payages en carosse bien roulant et les glaces levées ; sautant, si l'on est à bord d'un vaisseau, sur *une infinité de cordages et d'instrumens de mer*, sans désirer ni savoir en nommer un seul, et dans son ignorance extraordinaire, s'épanouissant mille fois sur quelques scènes de cœur renouvelées à profusion, et dont les plus touchantes ne sont pas même encadrées. L'ouvrage se partage nettement en deux parts; l'auteur, voyant que la première avait réussi, y rattacha l'autre. Dans cette première, qui est la plus courte, après avoir moraliséau début sur les grandes passions, les avoir distinguées de la pure concupiscence et s'être efforcé d'y saisir un dessein particulier de la Providence pour des fins inconnues, le marquis raconte les malheurs de son père, les siens propres, ses voyages en

Angleterre, en Allemagne, sa captivité en Turquie (1), la mort de sa chère Sélima, qu'il y avait épousée et avec laquelle il était venu à Rome. C'est l'inconsolable douleur de cette perte qui lui fait dire avec un accent de conviction naïve, bien aussi pénétrant que nos obscurités fastueuses : « Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le nom de » plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur in- » finie pour une personne mortellement affligée. » Jeté par ce désespoir au sein de la religion, dans l'abbaye de....., où il séjourne trois ans, le marquis en est tiré, à force de violences obligeantes, par M. le duc de....., qui le conjure de servir de guide à son fils dans divers voyages. Ils

(1) *Pendant qu'il est captif en Turquie, son maître Salem veut le convertir au Coran; et comme le marquis, en bon chrétien, s'élève contre l'impureté sensuelle sanctionnée par Mahomet, Salem lui fait le raisonnement que voici : « Dieu, n'ayant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connaître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des juifs, en est remplie. Il ne leur proposait, pour motif et pour récompense de la vertu, que des plaisirs charnels et des félicités grossières. La loi des chrétiens, qui a suivi celle des juifs, était beaucoup plus parfaite, parce qu'elle donnait tout à l'esprit, qui est sans contredit au-dessus du corps... c'est un second état par lequel ce Dieu bon a voulu faire passer les hommes..... Et maintenant enfin ce ne sont plus les seuls biens du corps, comme dans la loi des juifs, ni les seuls biens spirituels, comme dans l'évangile des chrétiens; c'est la félicité du corps et de l'esprit que l'Alcoran promet tout à la fois aux véritables croyans. » Il est curieux que Salem, c'est-à-dire notre abbé Prévost, ait conçu une manière d'union des lois juive et chrétienne au sein de la loi musulmane, par un raisonnement tout pareil à celui qui vient d'être si hardiment développé de nos jours.*

partent donc pour l'Espagne d'abord, puis visitent le Portugal et l'Angleterre, le vieux marquis sous le nom de M. de Renoncour, le jeune sous le titre de marquis de Rosemont. Les conseils du Mentor à son élève, son souci continuel et respectueux pour *la gloire de cet aimable marquis;* ce qu'il lui recommande et lui permet de lecture, le *Télémaque, la Princesse de Clèves;* pourquoi il lui défend la langue espagnole; son soin que chez un homme de cette qualité, destiné aux grandes affaires du monde, l'étude ne devienne pas une *passion comme chez un suppôt d'université;* les éclaircissemens qu'il lui donne sur les inclinations des sexes et les bizarreries du cœur; tous ces détails ont dans le roman une saveur inexprimable qui, pour le sentiment des mœurs et du ton d'alors, fait plus, et à moins de frais, que ne pourraient nos flots de couleur locale. L'amour du marquis pour dona Diana, l'assassinat de cette beauté, et surtout le mariage au lit de mort, sont d'un intérêt qui, dans l'ordre romanesque, répond assez à celui de *Bérénice* en tragédie. Après le voyage d'Espagne et de Portugal, et durant la traversée pour la Hollande, M. de Renoncour rencontre inopinément dans le vaisseau ses deux neveux, les fils d'Amulem, frère de Sélima; et cette gracieuse *turquerie*, jetée au travers de nos gentilshommes français, ne cause qu'autant de surprise qu'il convient. Arrivé à terre, le digne gouverneur rejoint son beau-frère lui-même, et les voilà se racontant leurs destinées mutuelles depuis la séparation. Il y est parlé, entre autres particularités, d'une certaine Oscine, à qui Amulem a offert, sans qu'elle ait accepté, d'être, en l'épousant, *une des plus heureuses personnes de l'Asie*. Quant à ces fils d'Amulem, à ces neveux de M. de Renoncour, il se trouve que le plus charmant des deux est une nièce qu'on avait déguisée de la sorte pour la sûreté du voyage; mais le marquis, si triste de la mort de sa Diana, n'a pas pris garde à ce piége innocent, et, à force d'aimer son jeune ami Mémiscès, il devient, sans le savoir, infidèle à la mémoire de ce qu'il a tant pleuré. En général, ces personnages sont oublieux,

mobiles, adonnés à leurs impressions et d'un laisser-aller qui par instans fait sourire; l'amour leur naît subitement, d'un clin d'œil, comme chez des oisifs et des ames inoccupées; ils ont des songes merveilleux; ils donnent ou reçoivent des coups d'épée avec une incroyable promptitude; ils guérissent par des poudres et des huiles secrètes; ils s'évanouissent et renaissent rapidement à chaque accès de douleur ou de joie. C'est l'espèce du gentilhomme poli de ce temps-là que le romancier nous a quelque peu arrangée à sa manière. Le jeune Rosemont, dans le plus haut rang; le chevalier des Grieux jusque dans la dernière abjection, conservent les caractères essentiels de ce type et le réalisent également sous ses revers les plus opposés. Le premier, nalgré ses emportemens de passion et deux ou trois meurtres bien involontaires, prélude déjà à tous les honneurs de la vertu d'un Grandisson; le chevalier, après quelques escroqueries et un assassinat de peu de conséquence, demeure sans contredit le plus prévenant par sa bonne mine et le plus honnête des infortunés. La démarcation entre les deux marquis, entre le marquis simple homme de qualité et le marquis fils de duc, est tranchée fidèlement; la prérogative ducale réluit dans toute la splendeur du préjugé. L'embarras du bon M. de Renoncour quand son élève veut épouse sa nièce, les représentations qu'il adresse à la pauvre enfant, en lui disant du jeune homme: *Avez-vous oubliez ce qu'il est né?* son recours en désespoir de cause au père du marquis, au noble duc, qui reçoit l'affaire comme si elle lui semblait par trop impossible, et l'effleure avec une légèreté de grand ton qui serait à nos yeux le suprême de l'impertinence; ces traits-là, que l'âge a rendus piquans, ne coûtaient rien à l'abbé Prévost, et n'empruntaient aucune intention de malice sous sa plume indulgente. Il en faut dire autant de l'inclination du vieux marquis pour la belle milady R..... Prévost n'a voulu que rendre son héros perplexe et intéressant; le comique s'y est glissé à son insu, mais un comique délicat à saisir,

tempéré d'aménité, que le respect domine, que l'attendrissement fait taire, et comme il s'en mêle dans Goldsmith au personnage excellent de Primerose. J'aime beaucoup moins le *Cléveland* que les *Mémoires d'un Homme de qualité*; dans le temps on avait peut-être un autre avis ; aujourd'hui les invraisemblances et les chimères en rendent la lecture presque aussi fade que celle d'*Amadis*. Nous ne pouvons revenir à cette géographie fabuleuse, à cette nature de *Pyrame et Thisbé*, vaguement remplie de rochers, de grottes et de sauvages. Ce qui reste beau, ce sont les raisonnemens philosophiques d'une haute mélancolie que se font en plusieurs endroits Cléveland et le comte de Clarendon. L'examen à peu près psychologique, auquel s'applique le héros au début du livre sixième, nous montre la droiture lumineuse, l'élévation sereine des idées, compatibles avec les conséquences pratiques les plus arides et les plus amères. L'impuissance de la philosophie solitaire en face des maux réels y est vivement mise à nu, et la tentative de suicide par où finit Cléveland exprime pour nous et conclut visiblement cette moralité plus profonde, j'ose l'assurer, qu'elle n'a dû alors le sembler à son auteur. Quant au *Doyen de Killerine*, le dernier en date des trois grands romans de Prévost, c'est une lecture qui, bien qu'elle languisse par fois et se prolonge sans discrétion, reste en somme infiniment agréable, si on y met un peu de complaisance. Ce bon doyen de Killerine, passablement ridicule à la manière d'Abraham Adams, avec ses deux bosses, ses jambes crochues et sa verrue au front, tuteur cordial et embarrassé de ses frères et de sa jolie sœur, me fait l'effet d'une poule qui, par mégarde, a couvé de petits canards ; il est sans cesse occupé d'aller de Dublin à Paris pour ramener l'un ou l'autre qui s'écarte et se lance sur le grand étang du monde. Ce genre de vie, auquel il est si peu propre, l'engage au milieu des situations les plus amusantes pour nous, sinon pour lui, comme dans cette scène de boudoir où la coquette essaie de le séduire, ou bien lorsque, remplissant un rôle de femme

dans un rendez-vous de nuit, il reçoit, à son corps défendant, les baisers passionnés de l'amant qui n'y voit goutte. L'abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les écrits modernes*, parmi de justes critiques du plan et des invraisemblances de cet ouvrage, s'est montré de trop sévère humeur contre l'excellent doyen, en le traitant de personnage plat et d'homme aussi insupportable au lecteur qu'à sa famille. Pour sa famille, je ne répondrais pas qu'il l'amusât constamment; mais nous qui ne sommes pas amoureux, le moyen de lui en vouloir quand il nous dit: « Je lui prouvai » par un raisonnement sans réplique que ce qu'il nommait » amour invincible, constance inviolable, fidélité néces- » saire, étaient autant de chimères que la religion et l'ordre » même de la nature ne connaissaient pas dans un sens si » badin? » Malgré les démonstrations du doyen, les passions de tous ces jolis couples allaient toujours et se compliquaient follement; l'aimable Rose, dans sa logique de cœur, ne soutenait pas moins à son frère Patrice qu'en dépit du sort qui le séparait de son amante ils étaient, lui et elle, dignes d'envie, *et que des peines causées par la fidélité et la tendresse méritaient le nom du plus charmant bonheur*. Au reste, *le Doyen de Killerine* est peut-être de tous les romans de Prévost celui où se décèle le mieux sa manière de faire un livre. Il ne compose pas avec une idée ni suivant un but; il se laisse porter à des événemens qui s'entremêlent selon l'occurrence, et aux divers sentimens qui, là-dessus, serpentent comme les rivières aux contours des vallées. Chez lui, le plan des surfaces décide tout; un flot pousse l'autre; le phénomène domine; rien n'est conçu par masse, rien n'est assis ni organisé.

*Le Pour et Contre*, « ouvrage périodique d'un goût » nouveau, dans lequel on s'explique librement sur ce qui » peut intéresser la curiosité du public en matière de scien- » ces, d'arts, de livres, etc., etc., sans prendre aucun » parti et sans offenser personne, » demeura consciencieusement fidèle à son titre. Il ressemble pour la forme aux

journaux anglais d'Addison, de Steele, de Johnson, avec moins de fini et de soigné, mais bien du sens, de l'instruction solide et de la candeur. Quelques numéros du plagiaire Desfontaines et de Lefebvre-de-Saint-Marc, continuateur de Prévost, ne doivent pas être mis sur son compte. La littérature anglaise y est jugée fort au long dans la personne des plus célèbres écrivains; on y lit des notices détaillées sur Roscommon, Rochester, Dennys, Wycherley, Savage; des analyses intelligentes et copieuses de Shakspeare; une traduction du *Marc-Antoine* de Dryden, et d'une comédie de Steele. Prévost avait étudié sur les lieux et admirait sans réserve l'Angleterre, ses mœurs, sa politique, ses femmes et son théâtre. Les ouvrages, alors récens, de Le Sage, de M^me^ de Tencin, de Crébillon fils, de Marivaux, sont critiqués par leur rival, à mesure qu'ils paraissent, avec une sûreté de goût qui repose toujours sur un fonds de bienveillance; on sent quelle préférence secrète il accordait aux anciens, à d'Urfé, même à M^lle^ de Scudéry, et quel regret il nourrissait de *ces romans étendus*, de *ces composés enchanteurs;* mais il n'y a trace nulle part de susceptibilité littéraire ni de jalousie de métier. Il ne craint pas même à l'occasion, générosité que l'on aura peine à croire! de citer avantageusement, par leur nom, les journaux de ses confrères, *le Mercure de France* et *le Verdun*. En retour, quand Prévost a eu à parler de lui-même et de ses propres livres, il l'a fait de bonne grâce et ne s'est pas chicané sur les éloges. Je trouve, dans le nombre 36, tome III, un compte rendu de *Manon Lescaut* qui se termine ainsi: « ..... Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le lecteur » et lui inspirer de la compassion par rapport aux funestes » disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue!... Au reste, » le caractère de Tiberge, ami du chevalier, est admiable... » Je ne dis rien du style de cet ouvrage; il n'y a ni jargon, » ni affectation, ni réflexions sophistiques; c'est la nature » même qui écrit. Qu'un auteur empesé et fardé paraît fade » en comparaison! Celui-ci ne court point après l'esprit,

» ou plutôt après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un » style laconiquement constipé, mais un style coulant, » plein et expressif. Ce n'est partout que peintures et sen- » timens, mais des peintures vraies et des sentimens natu- » rels (1). » Une ou deux fois, Prévost fut appelé sur le terrain de la défense personnelle, et il s'en tira toujours avec dignité et mesure. Attaqué par un jésuite du *Journal de Trévoux* au sujet d'un article sur Ramsay, il répliqua si décemment que les jésuites sentirent leur tort et désavouèrent cette première sortie. Il releva avec plus de verdeur les calomnies de l'abbé Lenglet du Fresnoy; mais sa justification morale l'exigeait, et on doit à cette nécessité heureuse quelques-unes des explications dont nous avons fait usage sur les événemens de sa vie. Ce que nous n'avons pas mentionné encore et ce qui résulte, quoique plus vaguement, du même passage, c'est que, depuis son séjour en Hollande, Prévost n'avait pas été guéri de cette inclination à la tendresse d'où tant de souffrances lui étaient venues. Sa figure, dit-on, et ses agrémens avaient touché une demoiselle protestante d'une haute naissance, qui voulait l'épouser. *Pour se soustraire à cette passion indiscrète*, ajoute son biogra-

(1) *On remarque, il est vrai, dans ce* nombre *une circonstance qui semblerait indiquer une autre plume que la sienne. C'est qu'on y parle, deux pages plus loin, de la* Bibliothèque des Romans *de Gordon de Percel ( Lenglet Dufresnoy ) en des termes qui ne s'accordent pas tout-à-fait avec ceux du nombre 47. Or le nombre 47, consacré à une défense personnelle, est bien expressément de Prévost. Mais on doit croire que Prévost, alors en Angleterre, ne parla la première fois de la* Bibliothèque des Romans *que d'après quelques renseignemens, et sans l'avoir lue. D'ailleurs, outre la physionomie de l'éloge, qui ne dément pas la paternité présumée, ce numéro où il est question de* Manon Lescaut *fait partie d'une série dont Prévost s'est avoué le rédacteur.*

phe de 1764, Prévost passa en Angleterre; mais comme il emmena avec lui la demoiselle amoureuse, on a droit de conjecturer qu'il ne se défendait qu'à demi contre une si furieuse passion. Lenglet l'avait brutalement accusé de s'être laissé enlever par une belle; Prévost répondit que de tels enlèvemens n'allaient qu'aux *Médor* et aux *Renaud*, et il exposa en manière de réfutation le portrait suivant tracé de lui par lui-même: « Ce *Médor*, si chéri des belles, est un » homme de trente-sept à trente-huit ans, qui porte sur son » visage et dans son humeur les traces de ses anciens cha- » grins; qui passe quelquefois des semaines entières sans » sortir de son cabinet, et qui y emploie tous les jours sept » ou huit heures à l'étude; qui cherche rarement les occa- » sions de se réjouir; qui résiste même à celles qui lui sont » offertes, et qui préfère une heure d'entretien avec un ami » de bon sens à tout ce qu'on appelle *plaisirs du monde* et » passe-temps agréables : civil d'ailleurs, par l'effet d'une » excellente éducation, mais peu galant; d'une humeur » douce, mais mélancolique; sobre enfin et réglé dans sa » conduite. Je me suis peint fidèlement, sans examiner » si ce portrait flatte mon amour - propre ou s'il le » blesse. »

*Le Pour et Contre* nous offre aussi une foule d'anecdotes du jour, de faits singuliers, véritables ébauches et matériaux de romans; l'histoire de dona Maria et la vie du duc de Riperda sont les plus remarquables. Un Anglais, M. Hooker, s'était plu, dans un journal de son pays, à développer une comparaison ingénieuse de l'antique retraite de Cassiodore avec l'*Arcadie* de Philippe Sidney et le pays de Forests au temps de Céladon. Cassiodore déjà vieux, comme on sait, et dégoûté de la cour par la disgrâce de Boëce, se retira au monastère de Viviers qu'il avait bâti dans une de ses terres, et s'y livra avec ses religieux à l'étude des anciens manuscrits, surtout à celle des saintes lettres, à la culture de la terre et à l'exercice de la piété. Prévost s'étend avec com-

plaisance sur les douceurs de cette vie commune et diverse; c'est évidemment son idéal qu'il retrouve dans ce monastère de Cassiodore, c'est son Saint-Germain, son La Flèche, mais avec bien autrement de soleil, d'aisance et d'agrémens. Et quant à la ressemblance avec l'*Arcadie* et le pays de Céladon, que l'écrivain anglais signale avec quelque malice, lui, il ne s'en effarouche aucunement, car il est persuadé, dit-il, « que dans l'*Arcadie* et dans le pays de Forests, avec des principes de justice et de charité, tels que la fiction les y représente, et des mœurs aussi pures qu'on les suppose aux habitans, il ne leur manquait que des idées de religion plus justes pour en faire des gens très-agréables au ciel. »

Après six années d'exil environ, Prévost eut la permission de rentrer en France sous l'habit ecclésiastique séculier. Le cardinal de Bissy qui l'avait connu à Saint-Germain, et le prince de Conti, le protégèrent efficacement; ce dernier le nomma son aumônier. Ainsi rétabli dans la vie paisible, et désormais au-dessus du besoin, Prévost, jeune encore, partagea son temps entre la composition de nombreux ouvrages et les soins de la société brillante où il se délassait. Le travail d'écrire lui était devenu si familier que ce n'en était plus un pour lui : il pouvait à la fois laisser courir sa plume et suivre une conversation. Nous devons dire que les écrits volumineux dont est remplie la dernière moitié de sa carrière se ressentent de cette facilité extrême dégénérée en habitude. Que ce soit une compilation, un roman, une traduction de Richardson, de Hume ou de Cicéron qu'il entreprenne; que ce soit une *Histoire de Guillaume-le-Conquérant* ou une *Histoire des voyages*, c'est le même style agréable; mais fluidement monotone, qui court toujours et trop vite pour se teindre de la variété des sujets. Toute différence s'efface, toute inégalité se nivelle, tout relief se polit et se fond dans cette veine rapide d'une invariable élégance. Nous ne signalerons, entre les productions

dernières de sa prolixité, que l'*Histoire d'une Grecque moderne*, joli roman dont l'idée est aussi délicate qu'indéterminée. Une jeune Grecque d'abord vouée au sérail, puis rachetée par un seigneur français qui en voulait faire sa maîtresse; résistant à l'amour de son libérateur, et n'étant peut-être pas aussi insensible pour d'autres que pour lui; ce *peut-être* surtout adroitement menagé, que rien ne tranche, que la démonstration environne, effleure à tout moment et ne parvient jamais à saisir; il y avait là matière à une œuvre charmante et subtile dans le goût de Crébillon fils : celle de Prévost, quoique gracieuse, est un peu trop exécutée au hasard. Prévost vivait ainsi, heureux d'une étude facile, d'un monde choisi et du calme des sens, quand un léger service de correction de feuilles rendu à un chroniqueur satirique le compromit sans qu'il y eût songé, et l'envoya encore faire un tour à Bruxelles. Cette disgrâce inattendue fut de courte durée et ne lui valut que de nouveaux protecteurs. A son retour il reprit sa place chez le prince de Conti qui l'occupa aux matériaux de l'histoire de sa maison; et le chancelier d'Aguesseau de son côté le chargea de rédiger l'*Histoire générale des voyages*. Son désintéressement au milieu de ces sources de faveur et même de richesses ne se démentit pas; il se refusait aux combinaisons qui lui eussent été le plus fructueuses; il abandonnait les profits à son libraire avec qui on a remarqué (je le crois bien) qu'il vécut toujours en très-bonne intelligence. Pour lui, disait-il, un jardin, une vache et deux poules lui suffisaient. Une petite maison qu'il avait achetée à Saint-Firmin, près de Chantilly, était sa perspective d'avenir ici-bas, l'horizon borné et riant auquel il méditait de confiner sa vieillesse. Il s'y rendait un jour seul par la forêt (23 novembre 1763), quand une soudaine attaque d'apoplexie l'étendit à terre sans connaissance. Des paysans survinrent; on le porta au prochain village, et, le croyant mort, un chirurgien ignorant procéda sur l'heure à l'ouverture. Prévost, réveillé par le scalpel, ne recouvra le sentiment que pour expirer dans d'affreuses

douleurs. On trouva chez lui un petit papier, écrit de sa main, qui contenait ces mots :

Trois ouvrages qui m'occuperont le reste de mes jours dans une retraite :

1° L'un de raisonnement : — la religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connaissances humaines; méthode historique et philosophique qui entraîne la ruine des objections;

2° L'autre historique : — histoire de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi depuis l'origine du christianisme;

3° Le troisième de morale : — l'esprit de la religion dans l'ordre de la société.

Ainsi se termina, par une catastrophe digne du *Cléveland*, cette vie romanesque et agitée. Prévost appartient en littérature à la génération pâlissante, mais noble encore, qui suivit immédiatement et acheva l'époque de Louis XIV; c'est un écrivain du dix-septième siècle dans le dix-huitième, c'est le contemporain de Le Sage, de Racine fils, de l'abbé Fleury, de Mme de Lambert, du chancelier d'Aguesseau; celui de Desfontaines et de Lenglet Dufresnoy en critique. De peintres et de sculpteurs, cette génération n'en compte guère et ne s'en inquiète pas; pour tout musicien, elle a le mélodieux Rameau. Du fond de ce déclin paisible, Prévost se détache plus vivement qu'aucun autre. Antérieur par sa manière au règne de l'analyse et de la philosophie, il ne copie pourtant pas, en l'affaiblissant, quelque genre illustré par un formidable prédécesseur; son genre est une invention aussi originale que naturelle, et dans cette entre-deux des groupes imposans de l'un et de l'autre siècle, la gloire qu'il se développe ne rappelle que lui. Il ressuscite avec ampleur, auprès de Louis XIV, après cette précieuse élaboration de goût et de sentimens, ce que d'Urfé et Mlle de Scudéry avaient prématurément déployé; et bien que chez

lui il se mêle encore trop de convention, de fadeur et de chimère, il atteint souvent et fait pénétrer aux routes secrètes de la vraie nature humaine; il tient dans la série des peintres du cœur et des moralistes aimables une place d'où il ne pourrait disparaître sans qu'on n'aperçut un grand vide.

SAINTE-BEUVE.

## PERSONNAGES.

M^me^ DEMBRUN.
M. FLAMET.
JÉRICHO, domestique de M. Flamet.
SUZANNE, femme de chambre } de M^me^ Dembrun.
MARGUERITE, cuisinière } de M^me^ Dembrun.
CLÉMENT, domestique } de M^me^ Dembrun.
UNE AUBERGISTE DE RAMBOUILLET.
JOSÉPHINE, fille de l'aubergiste.
UNE LIMONADIÈRE D'EPERNON.
COCO, fils de la limonadière.
UN ROULIER.
M. SÉNÈS.
M^me^ SÉNÈS.
LUDOVIC, frère de M^me^ Sénès.
ANTOINE, cocher de M. Sénès.

La première scène se passe à Paris, dans la maison de M^me^ Dembrun;
La seconde à Rambouillet, dans une auberge vis-à-vis la poste aux chevaux;
La troisième dans un café d'Epernon;
La quatrième à Chartres, dans l'auberge tenant la poste;
Et la cinquième, dans une partie du parc de M. Sénès.

# LE VOYAGE,

OU

# QUI A COMPAGNON A MAITRE.

---

## SCÈNE Ire.

(Paris. — Un salon.)

Mme DEMBRUN, SUZANNE.

(*Elles sont occupées toutes les deux à terminer des préparatifs de voyage.*)

MADAME DEMBRUN.

Vous m'assurez bien, Suzanne, que vous l'avez mise dans la voiture?

SUZANNE.

Oui, madame, moi-même, il n'y a qu'un instant. Elle est bien enveloppée, et dans le petit coffre de derrière, afin qu'on puisse la prendre quand on voudra s'en servir, sans être obligé de rien déranger.

MADAME DEMBRUN.

Parfait. Ah! c'est que c'est un meuble si essentiel en voyage, surtout pour moi.

SUZANNE.

Voilà huit jours que nous faisons des préparatifs; voilà près de deux mois que je sais que nous irons à Barrèges. Il est six heures du matin; dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus tard, nous serons en route, et je ne reviens

pas encore que madame aille chercher si loin des eaux avec la fraîcheur qu'elle a.

MADAME DEMBRUN.

Fraîcheur! fraîcheur! c'est bientôt dit. Je connais bien ma fraîcheur; c'est une fraîcheur qui ne se soutient pas. Je viens de me lever, il n'est pas bien étonnant que mon teint soit reposé; mais tout à l'heure peut-être ce ne sera plus cela. Je veux une fraîcheur qui me dure, une fraîcheur qui reste. Allez, allez, Suzanne, chacun sait bien ce qu'il lui faut.

SUZANNE.

Ainsi les eaux de Barrèges c'est pour être frais? Eh bien! M. Flamet, avec qui nous allons voyager, il veut donc être frais aussi, lui?

MADAME DEMBRUN.

M. Flamet est un savant qui s'occupe d'un grand ouvrage; il a besoin d'aller en Gascogne pour savoir la vérité sur plusieurs choses dont il veut parler; il s'arrêtera en chemin; je ne suis pas pressée, j'aurai le temps de connaître le pays. Mais comme, en outre de sa science, il a encore des obstructions, il profitera du voisinage des eaux pour les prendre en même temps que moi.

SUZANNE.

On disait que tous les savans étaient pauvres; M. Flamet a pourtant une calèche bien commode.

MADAME DEMBRUN.

C'est cela qui m'a décidée. J'aurais été obligée d'en louer une; Dieu sait ce que j'aurais trouvé; au lieu qu'il ne m'en coûtera que ma part des frais de voyage.

SUZANNE.

Et lui, ça lui est égal d'avoir une société.

MADAME DEMBRUN.

Cela lui sera fort agréable, au contraire.

SUZANNE.

C'est vrai.

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Madame, j'ai songé à une chose cette nuit; je ne sais pas si j'ai eu raison. Ce serait de profiter de ce que madame me laisse à Paris pour voir à me marier.

MADAME DEMBRUN.

Le moment est bien choisi en effet.

CLÉMENT.

Comme je n'aurai rien à faire...

MADAME DEMBRUN.

Qui vous a dit cela? N'aurez-vous pas mon appartement à soigner? Il y a des vers partout, des papillons en quantité; j'ai donné des ordres pour remettre à neuf ma chambre à coucher et le salon; je ne veux pas que vous perdiez de vue les ouvriers. Quel temps prendriez-vous pour votre mariage?

CLÉMENT.

Si c'est comme cela, madame, je n'y pense plus.

MADAME DEMBRUN.

Avez-vous nettoyé les carcels et les autres lampes? les avez-vous serrées dans l'office.

CLÉMENT.

Oui, madame.

MADAME DEMBRUN.

Vous n'avez plus rien à y mettre?

CLÉMENT.

Non, madame.

MADAME DEMBRUN.

Apportez-m'en la clef.

(*Clément sort.*)

MADAME DEMBRUN, *à Suzanne.*

Est-ce qu'il a une amoureuse?

SUZANNE.

Il n'a rien du tout, madame.

MADAME DEMBRUN.

Alors que vient-il donc me conter, cet imbécille-là?

CLÉMENT.

Madame, voici la clef, voici les chevaux de poste, et voici ce monsieur.

(*M. Flamet entre.*)

MADAME DEMBRUN.

Bon jour, monsieur Flamet. Je suis toute prête, comme vous voyez; je parie que vous ne vous y attendiez pas?

M. FLAMET.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DEMBRUN.

Une femme qu'on n'a jamais vue que dans le monde, toujours élégante, toujours recherchée dans sa toilette, on doit craindre qu'elle ne soit bien petite-maîtresse. En voyage, moi, je suis un garçon, un véritable garçon.

M. FLAMET.

Tant mieux.

MADAME DEMBRUN.

Telle que vous me voyez, il y a déjà une heure que je suis sur pied.

M. FLAMET.

Si vous êtes prête, les chevaux doivent être attelés, nous pouvons partir.

MADAME DEMBRUN.

Quand vous voudrez. Clément, aidez Suzanne à descendre ce sac de nuit et ce carton.

(*Clément et Suzanne sortent.*)

MADAME DEMBRUN.

Vous ne serez pas fâché d'avoir mon sac de nuit pour mettre sous vos pieds.

M. FLAMET.

J'avais le mien.

MADAME DEMBRUN.

Deux sacs de nuit, n'est-ce pas beaucoup?

M. FLAMET.

Nous n'avons pas autre chose dans la voiture?

MADAME DEMBRUN.

Absolument que cela et le carton qu'on vient de descendre.

M. FLAMET.

Votre femme de chambre montant sur le siége à côté de mon domestique....

MADAME DEMBRUN, *éclatant de rire.*

Que dites-vous donc? Suzanne sur un siége de cocher! Elle ferait une belle mine si elle vous entendait.

M. FLAMET.

Vous comptez la mettre avec nous?

MADAME DEMBRUN.

Il n'y a pas de doute. Vous ne connaissez pas Suzanne.

M. FLAMET.

Tout ce que je sais c'est qu'elle est bien grosse.

MADAME DEMBRUN.

On croirait cela; eh bien! dans une voiture on ne s'en aperçoit pas. Suzanne tient à une très-bonne famille de cultivateurs; elle a du bien dans son pays, elle me sert plutôt par affection qu'autrement; et si jamais elle me quittait ce ne serait que pour retourner chez elle. Vous voyez bien d'après cela que ce n'est pas une fille qu'on puisse aventurer sur un siége de cocher.

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Madame, est-ce tout?

MADAME DEMBRUN.

Absolument tout. Prenez ce châle, mon ombrelle et ma petite boîte à ouvrage; vous les mettrez tout bonnement

dans le filet. (*A M. Flamet.*) De cette façon-là nous n'en serons pas embarrassés.

CLÉMENT.

Il n'y a pas de filet, madame.

M. FLAMET.

Il doit y en avoir un; mon domestique aura cru inutile de l'attacher; je vais y aller voir.

(*Il sort.*)

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce donc que fait Marguerite, que je ne l'ai pas encore vue ce matin?

CLÉMENT.

Elle apprête la chaufferette de voyage que madame a achetée pour si, par hasard, il faisait froid en route.

MADAME DEMBRUN.

Il ne faut pas un siècle pour cela. J'allais oublier mon oreiller; il est sur le canapé de ma chambre, portez-le tout de suite.

(*Clément sort; Suzanne entre.*)

SUZANNE.

Je viens de faire aussi mon petit emménagement. Il est drôle, ce monsieur; ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir.

MADAME DEMBRUN.

Bast, bast, il ne faut pas y prendre garde. Ne s'était-il pas mis dans la tête de vous faire monter sur le siége à côté de son domestique!

SUZANNE.

Par exemple!

MADAME DEMBRUN.

Vous jugez comme je lui ai répondu.

SUZANNE.

C'est à l'anglaise, mais ça n'en est pas moins atroce. Exposer une femme à l'injure du temps, pendant tout un

voyage, comme si c'était un chien! Il ne me plaît pas à moi ce monsieur-là, madame.

MADAME DEMBRUN.

J'avais encore une autre raison que je ne lui ai pas dite; mais, en vérité, je ne suis pas d'âge à m'enfermer dans une voiture tête à tête avec un homme qui ne m'est rien du tout.

SUZANNE.

Un homme que madame ne connaît presque pas.

(*M. Flamet entre.*)

M. FLAMET.

Le filet est tendu; j'y ai placé moi-même votre châle, votre ombrelle, et la boîte à ouvrage.

MADAME DEMBRUN, *frappant du pied en signe d'impatience.*

Mais Marguerite? Suzanne, voyez donc ce qu'est devenue Marguerite.

M. FLAMET.

C'est votre cuisinière? Elle vient d'apporter une chaufferette dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Elle a des clefs à me remettre; et puis ne faut-il pas que je lui répète toutes mes recommandations? Faites-la venir, Suzanne. (*Suzanne sort.*) C'est étonnant ce qu'il y a à dire et à faire quand on quitte sa maison. Les hommes ne connaissent pas tout cela.

M. FLAMET, *souriant.*

Non. En général les hommes n'ont pas d'affaires.

MADAME DEMBRUN.

Vous riez! Mais c'est très-vrai. (*A Marguerite qui entre.*) Arrivez donc, Marguerite.

MARGUERITE.

Me v'là, madame.

MADAME DEMBRUN.

Vos clefs? (*Marguerite lui remet plusieurs clefs qu'elle enferme dans un secrétaire.*) Vous ne vous êtes pas trompée pour les étiquettes?

MARGUERITE.

Madame peut voir.

MADAME DEMBRUN.

Ah çà! Marguerite, je n'ai pas besoin de vous recommander de bien prendre garde à la maison. Vous surveillerez Clément pour qu'il ne s'absente que le moins possible. Si vous avez à vous plaindre de lui, faites-moi écrire. Vos confitures, cerises, abricots et groseilles, même quantité qu'à l'ordinaire. Mais surtout, Marguerite, ayez bien soin de Bibi. Pas de viande, toujours de la pâtée; la petite muselière, pour peu que vous la sortiez, ne fût-ce que sur le pas de la porte. (*A M. Flamet.*) C'est un grand sacrifice que je m'impose de ne pas emmener ma pauvre Bibi; mais je me suis faite une loi de ne pas vous gêner.

M. FLAMET.

Si nous partions?

MADAME DEMBRUN.

J'oublie encore une foule de choses, j'en suis sûre. Au surplus je vous écrirai, Marguerite. Mais Bibi, ma pauvre Bibi, je ne peux pas trop vous répéter cela.

MARGUERITE, *montrant des draps qui sont sur un siége.*

Et ces draps que madame voulait emporter pour les auberges.

M. FLAMET, *à part.*

Bonté du ciel! (*Haut.*) Ils sont inutiles; j'en ai fait mettre dans le coffre, et je les céderai volontiers à madame.

MADAME DEMBRUN.

Est-ce bien sûr que vous en ayez fait mettre?

M. FLAMET.

Très-sûr, très-sûr.

MADAME DEMBRUN.

Alors partons, monsieur Flamet; que voulez-vous que je vous dise.

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Madame, le postillon craint une chose qui est assez juste; la voiture ne pourra pas passer sous la porte cochère avec cette grande boite qu'on a attachée par-dessus la vache.

MADAME DEMBRUN.

Vous auriez dû prévoir cela plus tôt.

CLÉMENT.

Il fallait bien la mettre, puisque ce sont les chapeaux de madame.

MADAME DEMBRUN.

Qu'on la détache avec précaution; on sortira la voiture dans la rue, et on remettra la boîte ensuite. Veillez un peu à cela, monsieur Flamet; ces gens-là sont si gauches!

M. FLAMET.

Vous ne pourriez pas vous passer de cette boîte?

MADAME DEMBRUN, *riant.*

C'est bien là une question de célibataire. Une femme se passer de chapeaux!

M. FLAMET, *laissant percer de l'humeur.*

Dépêchons-nous, Clément.

(*Il sort avec Clément.*)

MADAME DEMBRUN, *à Marguerite.*

Marguerite, vous êtes adroite; je me méfie un peu de ce que vient de me dire M. Flamet au sujet des draps qu'il prétend avoir fait mettre dans le coffre; prenez toujours ceux-ci, et, pendant qu'il sera occupé de ma boîte, glissez-les sous son coussin, le coussin à gauche, vis-à-vis la place de Suzanne. Ne vous avisez pas d'en mettre de mon côté; je n'en veux pas, je serais assise trop haut.

MARGUERITE.

Laissez-moi faire, madame.

*( Elle prend les draps et s'en va. )*

MADAME DEMBRUN, *seule.*

Je ne crois pas M. Flamet très-galant; que m'importe! je suis si peu exigeante! Mais je connais vingt femmes au moins qui l'auraient rendu bien malheureux dans un voyage comme celui que nous allons faire ensemble.

*( Clément entre, et un peu après Marguerite. )*

CLÉMENT.

C'est fait, madame.

MADAME DEMBRUN.

Quoi! déjà?

CLÉMENT.

Ce monsieur est si adroit!

MADAME DEMBRUN.

Il n'en a pas l'air.

MARGUERITE.

Pour sa peine je lui ai fait un bon siége avec les draps.

MADAME DEMBRUN.

Il s'en apercevra peut-être.

MARGUERITE.

Que non.

MADAME DEMBRUN.

D'ailleurs s'il en a réellement emporté, je les lui laisserai; il n'aura pas à se plaindre.

CLÉMENT.

Il vous attend en bas; il a déjà fait placer Mlle Suzanne.

MADAME DEMBRUN.

Allons, il n'y a plus à s'en dédire. Clément, descendez ce chapeau et ma pelisse. Adieu, Marguerite. Du soin, de la propreté et une grande surveillance. Aussitôt que je serai

installée aux eaux je vous enverrai mon adresse, afin que vous puissiez me donner des nouvelles de Bibi. Je m'en irai donc sans la voir, cette pauvre Bibi... (*Faisant un effort sur elle-même.*) Allons, allons, il faut être raisonnable. Adieu, adieu, Marguerite.

(*Elle sort avec Clément.*)

MARGUERITE, *seule.*

Quelle histoire qu'un voyage! Je n'ai pas fait tant d'embarras, moi, quand je suis venue de mon pays, et me v'la tout de même. (*Elle s'assied sur un canapé et se renverse sur un des coussins.*) Ma fine, je ne suis pas fâchée d'avoir deux mois devant moi pour respirer.

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Ils sont enfin partis. A la grâce de Dieu!

MARGUERITE.

Voyez-vous, Clément, je fais la dame?

CLÉMENT, *s'asseyant auprès d'elle.*

Et moi le monsieur.

(*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE.

Prenez donc garde.

CLÉMENT.

J'ai fermé la porte de l'antichambre; nous sommes ici comme au bout du monde.

(*Il veut encore l'embrasser.*)

MARGUERITE.

Finissez, Clément; si vous comptez prendre ce train-là, vous vous trompez.

CLÉMENT.

Nous ne sommes que nous; il faut bien rire un peu.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui emmène madame? Il me semble que je ne l'ai jamais vu ici.

CLÉMENT.

Il y est venu deux ou trois fois depuis quelque temps. C'est un monsieur que madame rencontrait dans des maisons où elle va. Il a parlé qu'il voulait aller aux mêmes eaux où madame voulait aller; alors ils ont trouvé que ce serait moins coûteux de faire la route ensemble. Madame y a gagné le loyer d'une voiture, puisque ce monsieur en avait une; et moi j'y perds que j'aurais peut-être été avec elle.

MARGUERITE.

Et votre bonne amie, qu'est-ce qu'elle serait devenue pendant ce temps-là?

CLÉMENT.

Ce n'est plus ma bonne amie à présent. Le portier m'a fait une observation: « Qu'est-ce que vous allez faire, qu'il m'a dit? épouser une femme qui a quatre ans de plus que vous! Vous ne savez donc pas qu'une femme qui a quatre ans de plus que son mari, c'est comme si elle avait huit ans de plus? Les femmes sont toujours plus vieilles que les hommes. Si elle a huit ans de plus que vous, vous avez huit ans de moins qu'elle; c'est une différence de seize ans entre vous deux; c'est trop. »

MARGUERITE.

Quel diable de calcul me faites-vous là?

CLÉMENT.

Il suffit que je comprenne; d'ailleurs mon idée à présent est pour les cuisinières, pour les jolies petites cuisinières.

(*Il la prend à bras le corps.*)

MARGUERITE, *se débarrassant.*

Oui, et mamzelle Suzanne vient de me dire que vous aviez demandé à madame la permission de vous marier.

CLÉMENT.

Tiens, vous êtes bonne! c'était pour l'empêcher de me faire des sermons. Un homme qui pense à se marier, il n'y a pas besoin de lui prêcher la morale. Elle part tran-

quille du moins, la chère dame. ( *Il rit.* ) D'avoir cet appartement à nous seuls pendant deux mois, je ne sais pas, mais ça me paraît bien gentil! Et à vous? ( *Il rit plus fort.* ) Madame, qui a tant peur que nous ne laissions les vers manger ses matelas, il y aurait un bon moyen ; ce serait de faire son lit tous les jours... D'un autre côte, vous me direz : Faire un lit qui n'a pas été défait... (*Il l'entraîne avec lui sur le canapé.*) Ah! la petite Marguerite!

MARGUERITE, *prenant l'air sérieux.*

Assez de ces plaisanteries-là, monsieur Clément; entendez-vous? C'est bon pour un moment; mais n'faut pas que ça recommence.

CLÉMENT.

D'être maîtres ici, comment, ça ne vous remue pas plus que ça, vous? C'est drôle. Moi, ça me remue, ça me remue d'une manière tout-à-fait extraordinaire... c'est-à-dire...

( *On entend le bruit d'un fouet de poste.* )

MARGUERITE, *qui a couru à la croisée.*

V'là de quoi vous remuer bien autrement. Dieu me pardonne, c'est la calèche qui revient. Allez donc voir.

CLÉMENT.

A l'autre, à présent.

( *Il sort précipitamment.* )

MARGUERITE, *seule.*

Est-ce que madame aurait assez de son voyage? Elle en serait bien capable.

( *Jéricho entre.* )

JÉRICHO.

Que les femmes sont ennuyeuses!

MARGUERITE, *lui faisant la révérence.*

Je vous suis obligée, monsieur.

JÉRICHO.

Mettons que j'ai dit les vieilles femmes; ça ne vous re-

gardera pas. C'est vrai ; à peine touchions-nous à la barrière que monsieur me dit de faire retourner le postillon, parce que votre maîtresse avait oublié quelque chose ; c'est sa boîte aux drogues.

MARGUERITE.

Où madame a-t-elle dit qu'était cette boîte?

JÉRICHO.

Voici la clef de son secrétaire ; vous y chercherez une autre clef qui est celle de l'armoire du salon, entre la cheminée et la fenêtre ; c'est là que vous trouverez ce qu'elle demande.

MARGUERITE, *ouvrant le secrétaire et ensuite l'armoire.*

Je suis étonnée qu'elle n'ait pas envoyée mamzelle Suzanne.

JÉRICHO.

Vous en parlez bien à votre aise ; de la façon qu'ils sont empilés dans la voiture, il faut bien qu'ils y restent. En vérité, si je sais comment ils en sortiront !

(*Clément entre.*)

CLÉMENT.

Avec-vous trouvé, Marguerite ?

MARGUERITE.

Pas plus de boîte que sur la main.

CLÉMENT.

Alors il faut prendre la clef du chiffonnier ; si ce n'est pas dans le chiffonnier, vous chercherez, à ce que m'a dit madame, dans le dernier meuble qu'elle a fait faire.

MARGUERITE.

J'ai toutes les clefs qu'elle m'indique, nous allons voir.

(*Elle entre dans une autre chambre.*)

JÉRICHO.

C'est singulier, monsieur Clément ; je suis vieux, je ne devrais aimer que les vieilles ; ce serait plus dans mon âge :

eh bien! je ne sais comment ça se fait, plus je vais, moins je puis m'y accoutumer. Elles ont besoin de tant de choses! C'est un tourment perpétuel. Les jeunes, du moins, savent ce qu'il leur faut, c'est tout clair. Je vous demande un peu, des drogues pour voyager!

CLÉMENT.

On peut tomber malade.

JÉRICHO.

N'y a-t-il pas partout des médecins et des apothicaires? Dieu me préserve des maîtresses qui se mêlent de médecine. La première que j'ai servie était dans ce goût-là; pour un oui, pour un non, elle vous purgeait, elle vous mettait à la diète; elle appelait ça être bonne maîtresse. Elle aurait bien mieux fait de nous payer et de nous nourrir, comme ça se doit.

CLÉMENT.

Vous avez bonne mémoire de vous ressouvenir de si loin.

JÉRICHO.

Quand on est sur un siége tout seul, en plein air, que voulez-vous qu'on fasse? Il faut bien ruminer sur le temps passé. Votre maîtresse me rappelle si bien celle dont je vous parle que c'est comme si je la voyais. C'est le même tatillonage; ça me fait trembler.

MARGUERITE *entre, une boîte sur le bras.*

J'ai enfin réussi. (*Elle renferme dans le secrétaire les clefs qu'elle y avait prises.*) Tenez, Clément, portez cette boîte à madame, avec la clef de son trésor.

(*Clément emporte la boîte et la clef.*)

JÉRICHO.

Au revoir, mamzelle Marguerite. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec nous, plutôt que mademoiselle Suzanne?

(*Il sort.*)

MARGUERITE, *le regardant s'en aller.*

Ça l'aurait ben avancé. Il faut espérer, cette fois-ci, qu'ils

ne reviendront plus. Je n'en jurerais pas, cependant.

( *Clément entre en dansant.* )

CLÉMENT.

Marguerite, vite un bon déjeuner !

MARGUERITE.

Pour qui ?

CLÉMENT.

Pour nous deux. C'est Bibi qui nous régale. Madame ne voulait-elle pas la prendre encore dans sa voiture ? Si vous eussiez vu l'air piteux dont ce pauvre M. Flamet m'a regardé en entendant ça, les larmes vous en seraient venues aux yeux. Ma foi ? j'avoue que j'ai eu pitié de lui ; j'ai fait un mensonge ; j'ai dit que Bibi était sortie avec vous pour respirer l'air frais du matin.

MARGUERITE.

Madame ne sait donc pas que c'est moi qui ai trouvé sa boîte ?

CLÉMENT.

Est-ce qu'ils peuvent rien savoir dans cette voiture ? Ils sont déjà à moitié asphyxiés. Mlle Suzanne a l'air d'une morte. Pas moins, M. Flamet a conservé assez de tête pour me glisser cette pièce de cent sous par reconnaissance.

MARGUERITE.

C'est un brave homme.

CLÉMENT.

Allons remercier Bibi.

MARGUERITE.

La remercier ! Pardine ! vous avez ben de la conscience. Elle nous doit ben ça pour toutes les peines qu'elle nous donne, la vilaine bête qu'elle est.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE II.

(Rambouillet. — Une petite auberge vis-à-vis la poste. — Au milieu de la salle une table couverte de différens plats.)

Mme DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE, L'HOTESSE, JOSÉPHINE.

MADAME DEMBRUN.

J'avais toujours cru que Rambouillet était beaucoup plus loin de Paris.

M. FLAMET.

Douze lieues.

MADAME DEMBRUN.

Eh bien ! mais nous avons fait ces douze lieues-là bien lestement. Je ne suis pas plus fatiguée que si je sortais de mon lit. Vous n'avez pas été incommodé d'avoir changé de place avec Suzanne? Un homme, qu'est-ce que ça lui fait d'être sur le devant ou sur le derrière d'une voiture?

L'HÔTESSE.

Madame veut-elle prendre quelque chose?

MADAME DEMBRUN.

Pas moi; mais monsieur.

M. FLAMET.

Vous ne déjeunez pas?

MADAME DEMBRUN.

Je ne suis pas pressée. Quand nous aurons encore fait une poste ou deux, je verrai. Je prendrai peut-être un peu de café à la crême; mais sans nous arrêter. (*A l'hôtesse.*) Ce que je voudrais, pour le moment, madame, ce serait une chambre un peu propre, si vous en avez une.

L'HÔTESSE.

Toutes celles que j'ai sont très-propres, madame, et même

trop propres; car je sais ce qu'elles m'ont coûté à faire arranger...

MADAME DEMBRUN.

Allons, tant mieux. Faites-m'en ouvrir une, et qu'on y porte du feu.

M. FLAMET.

Du feu! au mois de juin! Est-ce que vous avez froid?

MADAME DEMBRUN.

Je ne sais pas; mais c'est égal. Venez, Suzanne.

SUZANNE, *fixant les yeux sur la table.*

Si madame mangeait un peu.

MADAME DEMBRUN, *avec dédain.*

De ce qui est là-dessus? Je ne veux pas déranger les mouches. Pourquoi ne couvrez-vous pas tout cela, madame? On fait à présent des cloches qui sont si commodes.

L'HÔTESSE.

C'est le déjeuner de la diligence qui va arriver.

MADAME DEMBRUN.

Pour des voyageurs de diligence, c'est autre chose. (*A Joséphine.*) Petite, demandez au domestique un sac de nuit, rouge et vert, qui est dans la voiture. Mangez, M. Flamet; déjeunez à votre aise; je vous donnerai tout le temps.

(*Elle sort avec Suzanne et l'hôtesse; Joséphine sort d'un autre côté.*)

M. FLAMET, *seul.*

(*Il se promène avec l'air de la plus grande contrariété; petit à petit il s'apaise, et finit par sourire.*)

Il faut prendre mon parti; c'est fait. Qui diable se serait imaginé qu'une femme d'une apparence si tranquille, d'un accueil si gracieux dans un salon, pût être une compagne de voyage si incommode? Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'elle ne s'en doute pas le moins du monde.

(*Jéricho entre.*)

JÉRICHO.

Monsieur, le postillon dit qu'il faut remonter les soupentes ; ces deux dames sont si lourdes.

M. FLAMET.

Vous avez une clef anglaise ; faites-vous aider, et arrangez cela.

JÉRICHO.

Est-ce que nous ne déjeunerons pas ?

M. FLAMET.

Si fait. Ainsi dépêchez-vous.

JÉRICHO.

Que monsieur n'ait pas d'inquiétude. Je meurs de faim.

(*Il sort.*)

M. FLAMET, *tournant autour de la table.*

Je ne sais pas si on peut disposer de ce qui est sur cette table. Mme Dembrun a emmené l'hôtesse et sa fille ; il n'y a personne à qui parler. Le déjeuner de la diligence a fort bonne mine. (*A l'hôtesse, qui entre.*) Ah ! madame, je voulais vous demander ce que vous auriez à me donner.

L'HÔTESSE.

A moins que monsieur ne veuille quelque chose de chaud, tout ce qui est là est à son service.

M. FLAMET.

C'est à merveille. Si, avec cela, vous pouvez faire un peu de soupe pour mon domestique, qui en a l'habitude...

L'HÔTESSE.

Nous avons toujours du bouillon tout prêt ; ce sera l'affaire d'une minute. Monsieur désire-t-il que je lui mette une petite table auprès de la croisée ? Il pourra, tout en déjeunant, avoir l'œil sur sa voiture. Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger ; mais enfin, il y a quantité de voyageurs qui tiennent à ça.

(*Jéricho entre.*)

M. FLAMET.

Mon domestique va vous aider.

L'HÔTESSE.

Monsieur peut ne pas s'en donner la peine.

M. FLAMET.

Jéricho, approchez cette table.

L'HÔTESSE, *mettant le couvert.*

Ça contentera l'épouse de monsieur, parce qu'elle a l'air de craindre qu'on ne touche à son petit bagage. C'est si naturel.

JÉRICHO.

Comment! l'épouse de monsieur! ce n'est pas l'épouse de monsieur.

L'HÔTESSE.

Pardon. Mais comme cette dame, quoique bien belle assurément, ne m'avait pas paru de la première jeunesse, il ne m'était pas venu à l'idée que ce fût autre chose.

(*Elle sort.*)

JÉRICHO, *éclatant de rire.*

Autre chose! monsieur, qu'est-ce qu'elle croit donc, cette folle-là?

M. FLAMET, *riant aussi.*

Voulez-vous bien ne pas crier si haut, imbécille!

JÉRICHO.

Dame! monsieur, c'est que c'est trop fort aussi.

L'HÔTESSE, *apportant un potage.*

Où vais-je mettre cela?

M. FLAMET.

Mettez, mettez ici. Il mangera au bout de la table.

(*Ils s'asseyent. Moment de silence.*)

JÉRICHO.

Monsieur, le bon potage!

L'HÔTESSE, *à Jéricho d'un air de satisfaction.*

N'est-ce pas, monsieur ? Je ne dis pas pour le reste; mais pour le bouillon, je défie qu'on puisse en trouver de meilleur nulle part.

JÉRICHO.

Vous devriez y goûter, monsieur.

M. FLAMET, *prenant le potage.*

Voyons donc.

L'HÔTESSE.

C'est ma réputation; je dois y tenir. Toutes les personnes qui viennent ici, les uns disent une chose, les autres une autre; mais mon bouillon, ah! mon bouillon, il n'y a qu'une voix.

(*Joséphine entre.*)

JOSÉPHINE, *à Jéricho.*

Monsieur, cette dame vous demande.

JÉRICHO.

Êtes-vous sûre que ce soit moi?

JOSÉPHINE.

Oui, oui, le domestique.

JÉRICHO, *d'un air chagrin, à son maître.*

Voyez donc un peu si ce n'est pas un sort?

M. FLAMET.

Allez-y, mon garçon; ce ne peut pas être grand'chose.

JÉRICHO.

Si nous eussions voyagé seuls! Ah! mon Dieu, pourtant.

(*Il sort.*)

M. FLAMET.

Et du vin, madame.

L'HÔTESSE.

Voilà la première fois qu'il m'arrive de l'oublier. Monsieur veut-il du beaugenci, tout ce qu'il y a de meilleur?

M. FLAMET.

Je m'en rapporte à vous.

L'HÔTESSE.

Joséphine, vite du beaugenci, cachet noir. (*Joséphine sort.*) Quand je n'aurai plus de celui-là, je n'en aurai plus; mais ce sera dommage. C'est étonnant ce qu'il y a de voyageurs qui m'en font mettre dans leur voiture, parce que partout, en général, les auberges pèchent par le vin. Celui que vous allez boire est véritable tête de Beaugenci; nous n'en achetons jamais d'autre; mais toutes les années ne se ressemblent pas, malheureusement. Encore mon mari l'amène-t-il lui même, par rapport que les conducteurs sont si abominables!..... Qu'est-ce qu'elle fait donc, cette morveuse-là? (*Elle appelle.*) Joséphine! Il faut qu'il y ait quelque chose. (*Elle appelle plus fort.*) Joséphine! Ne vous impatientez pas, monsieur; je reviens tout de suite.

(*Elle sort.*)

M. FLAMET, *se versant de l'eau.*

J'ai une soif de tous les diables. (*Jéricho qui entre.*) Eh bien! mon pauvre Jéricho?

JÉRICHO.

C'était pour avoir son nécessaire, parce que la voilà qui refait toute sa toilette.

M. FLAMET.

Mangez, mangez, pendant que votre soupe est encore chaude.

JÉRICHO, *tout en mangeant.*

On ne peut pas s'empêcher de rire. Elle est là-haut tout comme elle serait dans sa chambre à Paris, en peignoir, auprès de sa cheminée, et M[lle] Suzanne qui lui arrange ses cheveux.

L'HÔTESSE, *apportant du vin.*

Vous avez attendu, monsieur; mais il n'y a pas de la faute de ma fille. Madame lui avait fait dire de tout quitter

pour lui aller acheter un lacet ; il y a loin ; nous sommes à l'extrémité de la ville. Pourvu qu'elle en trouve seulement. (*Elle va pour déboucher la bouteille ; on entend sonner avec violence.*) Allons ! encore ! (*donnant le titre-bouchon à Jéricho.*) Tenez, monsieur, voulez-vous bien vous charger de cela ? je vais voir ce que veut madame.

(*Elle sort.*)

JÉRICHO, *débouchant la bouteille.*

Est-ce que ce n'est pas terrible, monsieur ?

M. FLAMET.

Je sais aussi bien que vous ce qui est terrible ; ainsi ne m'impatientez-pas davantage. Mangez.

JÉRICHO, *après un moment de silence.*

J'ai été bien étonné quand j'ai vu monsieur sur le devant de la voiture. C'est donc que monsieur s'y trouve plus à son aise ?

M. FLAMET.

Mangez, Jéricho. Pour Dieu, taisez-vous. Je vous fais grâce de vos questions.

JÉRICHO, *reculant son siége d'un air chagrin.*

Je n'ai plus faim, Monsieur me parle comme si je voulais lui faire de la peine. Il est tout simple que je m'intéresse à monsieur.

M. FLAMET.

Vous devez bien penser que sur un siége étroit, où je ne puis m'appuyer d'aucun côté, de peur de casser les glaces, je suis moins à mon aise que dans le fond qui est large et bien garni. Mais quand on voit une figure qui est prête à rendre l'ame, et que cette figure vous dit que c'est parce qu'elle va en arrière, que voulez-vous qu'on fasse ?

JÉRICHO.

On lui laisse rendre l'ame. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu se mettre à côté de moi ? elle aurait été en avant. Une péronnelle comme ça déranger un maître ! Si elle était jeune

et jolie encore, je comprendrais ; mais à son âge, faire la délicate ! Je parierais que c'est sa maîtresse qui lui apprend ces façons-là.

M. FLAMET, *souriant.*

Quelle sottise ! sa maîtresse qui lui apprendrait à devenir jaune comme un coing !

JÉRICHO.

Mon Dieu ! monsieur, les vieilles femmes ont des recettes pour tout.

M. FLAMET, *buvant.*

L'hôtesse ne nous a pas trompés ; son vin est assez bon.

JÉRICHO.

C'est ce que je voulais dire à monsieur.

M. FLAMET.

Puisque vous avez fini, Jéricho, voyez donc un peu là-haut, sans faire semblant de rien.

JÉRICHO, *se levant.*

Elle doit être prête maintenant, il faut espérer.

(*L'hôtesse entre.*)

L'HÔTESSE.

Monsieur, madame vous donne encore un petit quart d'heure.

M. FLAMET.

Me donne ! mais je n'en ai pas besoin ; nous avons déjeuné. J'allais lui faire demander au contraire si elle voulait qu'on mît les chevaux.

L'HÔTESSE.

Pas encore. Elle est presque en chemise ; il lui faut le temps de s'habiller. Si monsieur le désire, je puis lui faire ouvrir notre petit jardin ; il s'amusera, en attendant, à cueillir un bouquet pour madame. La semaine dernière, j'ai reçu ici un jeune monsieur qui était venu de Paris, pour voir le parc, avec une bien jolie personne, ma foi ! ils ont fait beaucoup de dépense, qu'ils ont payée *rectà*, et ne

me demandaient-ils pas encore ce qu'ils me devaient pour quelques fleurs qu'ils emportaient. « Ah ! j'ai dit, pour le coup, ce serait trop fort. » Mais c'est égal ; le monsieur a donné je ne sais combien à ma fille. Les personnes généreuses trouvent toujours moyen d'être généreuses. A propos de ça, j'ai de bien bonne eau-de-vie de Cognac.

M. FLAMET.

Le cœur vous en dit-il, Jéricho?

JÉRICHO.

Monsieur, ce n'est pas l'embarras ; puisque nous n'avons rien à faire.

L'HÔTESSE.

Vous ne m'en ferez pas de reproches, j'en suis sûre.

(*Elle sort.*)

M. FLAMET, *tirant sa montre.*

Midi moins un quart ! et nous voulions coucher à Châteaudun ! Du train que nous allons, nous n'y serons pas arrivés à minuit.

L'HÔTESSE, *apportant de l'eau-de-vie.*

Madame va descendre. (*A M. Flamet.*) Goûtez cela, monsieur. (*Elle verse ensuite à Jéricho.*)

JÉRICHO, *buvant.*

Je commence à me faire une raison.

M. FLAMET.

Je pourrai bien monter sur le siége, à côté de vous, jusqu'à Épernon.

JÉRICHO.

On vous aura tout-à-fait chassé de votre voiture.

M. FLAMET.

Je respirerai du moins.

MADAME DEMBRUN, *chantant dans la coulisse.*

Que de peines dans la vie
Pour quelques momens heureux.

(*Entrant en scène.*) Vous ne pouvez pas dire que je sois gênante. Trois grands quarts d'heure que je vous ai laissés pour déjeuner! C'est bien honnête.

M. FLAMET.

On peut demander les chevaux?

MADAME DEMBRUN.

Comment donc! mais certainement.

M. FLAMET.

Vous n'avez plus rien à faire?

MADAME DEMBRUN.

Je n'avais rien à faire. Seulement, pour ne pas vous tourmenter, je me suis amusée à mettre un corset, et j'ai bien fait. Il est certain que quand on n'est pas soutenue, on est moins à son aise.

M. FLAMET.

Jéricho, les chevaux tout de suite.

JÉRICHO.

Oui, monsieur, tout de suite.

MADAME DEMBRUN, *à l'hôtesse.*

Madame, faites-moi le plaisir de presser tout doucement ma femme de chambre; c'est une excellente fille, mais elle est quelquefois bien longue à ce qu'elle fait.

L'HÔTESSE.

Je l'aiderai s'il le faut, madame.

(*Elle sort.*)

MADAME DEMBRUN, *s'arrangeant devant une glace.*

J'ai toujours préféré les petites auberges aux grandes, les gens sont plus à vous. Je mange si peu que je ne regarde pas à la cuisine. Pourvu que ce qu'on me donne soit propre, bien servi, que ça ait bon goût, c'est l'essentiel. Je tiens bien plus à ce qu'on ne me laisse manquer de rien. Et vous?

M. FLAMET, *avec distraction.*

Hein?

MADAME DEMBRUN.

Avec cela je crois que j'ai un talisman. Tout ce qui m'approche aime à m'être agréable. Cette femme et sa fille sont assurément des femmes bien communes; c'est égal, je suis sûre qu'elles ont été pour moi plus serviables qu'elles ne l'ont peut-être jamais été pour personne. Ne pensez pas que je leur en sache gré, c'est mon talisman. A Paris, partout où je vas c'est un empressement inoui; si j'entre dans un magasin, le marchand ne me laissera pas sortir que je n'aie acheté quelque chose. Ils aiment à me vendre, c'est facile à voir.

M. FLAMET.

Et votre femme de chambre? Les chevaux sont prêts.

MADAME DEMBRUN, *appelant.*

Suzanne ! Suzanne ! Rien n'est impatientant comme d'attendre. Appelez-la donc aussi, monsieur Flamet.

M. FLAMET.

Mademoiselle Suzanne! mademoiselle Suzanne !

L'HÔTESSE, *entrant.*

Elle descend, monsieur; elle descend.

M. FLAMET.

Qu'est-ce que je vous dois, madame.

L'HÔTESSE.

C'est 6 francs, monsieur.

MADAME DEMBRUN.

Qu'avez-vous donc mangé pour 6 francs ?

(*M. Flamet paie l'hôtesse.*)

L'HÔTESSE.

Il y a de plus le feu de madame; le lacet a été payé; et les deux bouteilles de vin que j'ai fait mettre dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Il me semble que ça pourrait bien passer comme ça.

M. FLAMET, *donnant encore de l'argent à l'hôtesse.*

Je vais essayer de monter sur le siége d'ici à Épernon; il n'y a que trois lieues, je verrai.

MADAME DEMBRUN.

C'est d'autant mieux imaginé qu'en vérité j'en avais déjà parlé à Suzanne. C'est très-singulier. Votre voiture n'est pas très-large, nous y sommes un peu gênés; de cette façon-là vous serez plus à votre aise et nous aussi. Je ne vous plains pas, si j'étais homme je n'aurais pas d'autre place.

JOSÉPHINE, *un bouquet à la main.*

Madame veut-elle me permettre de lui offrir ce bouquet?

MADAME DEMBRUN, *prenant le bouquet, en donne un petit coup sur la joue de Joséphine.*

Merci, petite. (*A M. Flamet.*) Vous le voyez, mon talisman fait son effet. Mais j'aperçois Suzanne, partons.

(*Elle sort accompagnée de M. Flamet et de l'hôtesse.*

JOSÉPHINE, *seule.*

Si j'avais su, je ne me serais pas tant piqué les doigts pour lui donner les dernières roses qui nous restaient. « Merci, petite ! » Je me soucie bien de son merci.

THÉODORE LECLERCQ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# REVUE
# POLITIQUE.

## FRANCE.

### Paris.

Vendredi 23 septembre.

PROGRÈS DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF. — UNION DE LA CHAMBRE ET DU MINISTÈRE.

Tous les journaux, avec plus ou moins de franchise ou d'arrière-pensées, se sont plaints de l'aigreur qui a régné dans les débats de cette semaine; ils ont gémi de voir dégénérer en disputes personnelles ces débats imposans où se décide le sort de la France et de l'Europe. A quoi aboutissent, ont-ils demandé, ces longues récriminations où une discussion sans but et sans terme s'envenime de sa longueur même, et arrive presque à une émeute au sein de la chambre, pour accuser ou désavouer l'émeute qui mugit à sa porte ?

Pour nous, plus sincères ou moins timorés, nous n'affecterons pas d'en gémir. Ces débats, pourvu qu'ils mettent un terme à la situation qui les a provoqués, nous paraissent utiles, malgré les inconvéniens de leur violence; car ils ont avancé la véritable question d'un gouvernement représentatif, celle de la majorité; et à ce titre, nous nous en réjouissons.

Opposition ou ministère, tout le monde était d'accord pour se plaindre de la longue indécision de la chambre, indécision qu'une parfaite loyauté d'intentions explique

sans doute, mais qui n'en est pas moins funeste. Les dernières discussions ont rendu cette indécision impossible. Eût-elle duré plus long-temps, elle eût rendu impossible le gouvernement représentatif lui-même; car, il faut le rappeler sans cesse, puisqu'on l'oublie, le gouvernement représentatif, c'est le gouvernement du pays, c'est le pays intervenant lui-même dans son gouvernement, et lui communiquant sa force en déterminant sa direction. Comment veut on que le gouvernement soit décidé si le pays hésite, fort si le pays ne l'appuie pas?

Attaqué avec violence par l'émeute dans la rue, par l'injure dans la chambre, mais par l'injure sans preuve, comme par l'émeute sans courage, le ministère n'a pas plus reculé devant l'une que devant l'autre; dans les deux cas, il a senti la nécessité de marcher au-devant de ses accusateurs, et de se faire accusateur lui-même. Lassé, comme le pays, de ces imputations vagues où la précision n'était que dans la défense, et de ces justifications qu'il fallait recommencer chaque jour devant les juges qui semblaient ne vouloir ni condamner ni absoudre, le pouvoir a pris une autre attitude, attitude moins humble, qui ne messied point, ce nous semble, à des hommes honorés de la confiance de leur prince et absous par leur pays (ils le croyaient du moins) d'avoir consolidé l'ordre de choses qui nous régit.

Aussi, tout homme de bonne foi en conviendra, dans cette âpre et vive discussion, l'avantage est-il resté tout entier au ministère. Et si nous tenons ce langage, ce n'est point parce que nous savons aujourd'hui le résultat de cette discussion; ce n'est point parce que la chambre a professé, par le vote le plus solennel, sa confiance dans ce ministère qu'on voulait traduire à sa barre. Nos prévisions n'allaient pas jusque là peut-être, et l'événement a dépassé nos espérances les plus hardies; mais dès le second jour des débats, il n'a pas fallu un coup d'œil bien exercé pour voir la tournure favorable qu'ils prenaient pour le gouvernement. Le discours de M. Guizot est le premier qui, faisant sévère justice d'imputations aussi vagues qu'odieuses, ait échangé le terrain de l'accusation contre celui de la défense, et fait face à l'ennemi, au lieu de reculer devant lui. Qu'emporté par la chaleur de sa vive et poignante improvisation, il ait prononcé le mot d'*intentions*

en attaquant ses adversaires, le mot n'est pas parlementaire; c'est un tort dont s'est excusé l'honorable orateur en homme qui connaît la langue du pays; mais toujours est-il qu'il a signalé avec une précision et une énergie désespérantes le mal qu'ont fait à la liberté en Europe ces tentatives insensées. Ce discours éloquent, complément de celui que M. Guizot avait prononcé dans la discussion de l'adresse, a traduit l'opposition en cause sur la question extérieure, comme l'autre l'avait fait sur la question intérieure. Le président du conseil, le lendemain, dans un langage plein de dignité, n'est pas venu seulement répondre par des faits à des accusations qui sont des insultes quand elles ne sont pas des réalités, à des accusations qui emportent une tête de ministre quand elles sont vraies, ou une considération de député quand elles ne le sont pas; il a fait plus, et il en avait le droit, il a pressé, il a conjuré la chambre de s'expliquer, de dire si elle croyait à ces accusations odieuses, auxquelles ne croyait pas celui-là même qui les proférait; il a demandé des preuves, il a couru au-devant de l'accusation. Et ces preuves, les a-t-on données? Nous le demandons à qui a entendu le discours de M. Mauguin. Si les mots ont encore quelque valeur en France, peut-on appeler des preuves ces insinuations sur des témoins qu'on aurait besoin d'appeler, cette puérile inculpation de passeports espagnols si clairement réfutée par M. Guizot, ces incursions dans d'amères personnalités, qu'ont dû blâmer les journaux mêmes dont elles voulaient servir la cause? Appelle-t-on tout cela des preuves? et dans quelle langue, bon Dieu! Est-ce dans cette langue parlementaire, où le mot d'*intentions* est proscrit?

C'est le pouvoir qui fait les émeutes, a dit M. Mauguin; mais que M. Mauguin soit un mois ministre, nous le souhaiterions peut-être pour notre cause, et nous verrons si les émeutes lui manqueront, à ce pouvoir qui sera leur ouvrage. De deux choses l'une: ou il essaiera de les réprimer ou il leur cédera. S'il essaie de les réprimer, quelle autorité aura contre elles un ministère né des émeutes mêmes ou d'une concession qu'on leur aura faite? Qu'il leur cède une fois, comme on y aura cédé en le nommant ministre, lui ou tout autre, et l'opposition de cette époque n'aura pas besoin de l'accuser d'en faire; il sera assez embarrassé de résister à celles qui se feront contre lui, du moment où il sera bien

reconnu que le métier rapporte, et qu'on gagne à les faire, ne fût-ce que l'espoir d'arriver un jour au pouvoir qu'on a renversé.

Quant à l'opposition en général, car elle n'est pas tout entière, tant s'en faut, dans la tête de M. Mauguin, que M. Odilon-Barrot a hautement désavoué, une chose devient de jour en jour en plus évidente : c'est que, perdant le champ de bataille à chaque mêlée parlementaire, elle se trouve acculée au bout du compte presqu'à l'extrémité de son terrain. La république? Il y a long-temps qu'elle est mise de côté avec le programme de l'Hôtel-de-ville. La propagande? On ne monte plus à la tribune sans faire contre elle un exorde ou un désaveu. La guerre? M. Mauguin lui-même n'en veut plus; l'éloge de la paix a passé par sa bouche; déjà même les journaux du parti, toujours en avant de lui, comme les enfans perdus du corps de bataille, accusent l'opposition d'être *trop modeste*, et d'avoir bien reculé dans ses prétentions d'il y a dix mois. Pour peu qu'elle recule ainsi quelques mois encore, nous ne voyons pas le terrain qui lui restera à défendre. Ou plutôt un rôle lui reste encore, un rôle plus beau et plus digne d'elle, et c'est celui qu'elle a méconnu, c'est de rester à côté du pouvoir, sentinelle vigilante de la liberté, pour surveiller tous ses actes, pour donner enfin à la France ce qu'elle attend depuis quinze mois, une opposition qui n'ait pas toujours l'air d'être poussée, malgré elle, à compromettre ce qu'elle a concouru à fonder, et à renverser ce qu'elle attaque.

Du reste, l'arrêt est porté enfin : la chambre a prononcé dans cette grave question, et le ministère, dont elle vient de reconnaître la sagesse dans sa politique extérieure, n'a certes rien à craindre du débat qui va s'ouvrir sur la politique intérieure. Que là aussi une coopération franche et décidée de cette chambre, si loyale dans ses indécisions mêmes, soit l'issue du débat, et nous verrons l'ordre renaître, le pays se calmer, le gouvernement de juillet se fonder. Unis tous dans une seule pensée, la dignité et la prospérité du pays, le ministère et la chambre pourront désormais y travailler de concert; ils se sont entendus et compris; ils sont entrés dans la grande, dans la véritable voie de la Charte. Maintenant, il faut y marcher.

Nous ne finirions pas sans faire remarquer ce que tout le monde avait déjà observé avant nous, la supériorité de ta-

lent comme de raison des amis du gouvernement. Sans parler des explications nettes et précises qu'ont données la plupart des ministres, ni de la verve de dialectique de M. Dupin, ni de l'éloquence toujours pressante du président du conseil, nous ne pouvons passer sous silence la grande improvisation de M. Thiers : résumé complet de la conduite du ministère, des argumens de ses adversaires, de ceux qu'il leur oppose, de la situation de l'Europe, de ses intérêts et de ceux de la France, cette œuvre puissante de netteté, d'étendue et de force, étincelante tour à tour d'esprit et de logique, sera, si nous ne nous trompons, fort remarquée dans nos fastes parlementaires.

Un mot encore sur les émeutes. Nous ne dirons pas de celle-ci : ce sera la dernière. Ce mot, trop souvent répété, ne trompe plus ni les craintes ni les espérances ; mais du moins pouvons-nous nous flatter que toutes les tentatives des factieux, de quelque drapeau qu'elles relèvent, échoueront devant cette heureuse unanimité de la chambre qui les désavoue, et du gouvernement qui les combat. L'opposition en sera bientôt réduite, après avoir épuisé toutes les formules de désaveu, à provoquer elle-même contre les perturbateurs des peines plus sévères ; car, il ne faut pas hésiter à le dire, la principale cause du renouvellement continuel des émeutes et de nos longs désordres, c'est l'impunité.

---



# TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



LITTÉRATURE MODERNE.



REVUE POLITIQUE.



